

Chantier
ouvert au public

Le Viel Audon

Village coopératif

La collection *Pratiques utopiques* rassemble des livres qui ont l'ambition de montrer qu'il y a toujours place, ici et maintenant, comme hier et ailleurs, pour des réalisations qui se donnent d'autres priorités que le profit, la course à la consommation ou le tout à l'économie et qui inscrivent leur sens dans le concret de pratiques libres et solidaires. Face au partage du travail, à la désertification des campagnes, à la déshumanisation dans les cités ou à l'exclusion, des entreprises, des groupes, des associations ou des individus apportent des réponses originales et adaptées à ces questions de société qui paraissent parfois insolubles. Concrètement il s'agit de bâtir cet « autre monde possible » qui ne peut objectivement se décliner qu'au pluriel. Exemples de démocratie économique, elles bousculent également quelques sacro-saints principes de notre société marchande, démontrant au quotidien que l'association est plus enrichissante que la compétition, que la coopération vaut mieux que la concurrence ou que l'autogestion permet de reprendre le pouvoir sur sa vie.

Pratiques utopiques espère, par ce biais, encourager ceux qui sont insatisfaits du monde dans lequel ils vivent, à faire le pas vers d'autres possibles. L'utopie est à portée de main.

Catalogue en fin d'ouvrage

© Les Éditions REPAS, 2008
4, allée Séverine – 26000 Valence
<http://reseaurepas.free.fr/editions.htm>
Maquette de couverture : Manuel Gracia
Illustration de couverture : d'après Manuel Gracia
Maquette intérieure : Stéphane Prévot
Correction et mise en page : La Navette
Crédit photographique : collection personnelle de l'auteur
et de l'association Le Mat

Béatrice Barras

Chantier ouvert au public

Le Viel Audon

Village coopératif

éditions Repas

Sommaire

Page 7	Avant-propos
Page 11	Préambule
Page 13	I - Genèse d'un projet : ramener la vie au Viel Audon
Page 13	1 - Quand le Viel Audon nous a pris
Page 23	2 - Acquérir le Viel Audon
Page 40	3 - Le Viel Audon en chantier
Page 59	4 - De l'équipe initiale aux nouveaux acteurs
Page 70	5 - Fondations pour un projet
Page 87	II - Le Viel Audon revit
Page 87	6 - Premiers habitants au Viel Audon
Page 104	7 - Le Viel Audon, un lieu d'insertion sociale
Page 120	8 - Développement tous azimuts
Page 141	9 - La vie d'un village n'est pas un « long fleuve tranquille »
Page 165	III - Le trésor du Viel Audon
Page 165	10 - Trente ans, ça se « faites ensemble »
Page 183	11 - Chantiers ouverts au public
Page 191	Annexe

Avant-propos

Béatrice Barras

*A toi Gérard, mon compagnon de vie, inspirateur de cette aventure hors norme,
à toi Yann qui a su tenir le fil rouge du lien et du sens,
à vous, Catherine et Tanja, conciliatrices infatigables,
à vous tous qui avez vécu et travaillé quelques années au Viel Audon,
et à tous ceux qui ont maintenu la flamme de ce chantier de jeunes tout au long de ces trente cinq-années,
à chacun, venu un jour poser sa pierre au Viel Audon,
à nos amis des éditions REPAS, co-auteurs et co-éditeurs qui donnent vie à la collection Pratiques utopiques,
à toi Babeth, et à vous tous qui avez soutenu, relu et accompagné mon écriture,
à toi lecteur,*

J'ai rédigé ces quelques pages en guise de témoignage d'une aventure collective.

Celle-ci a fait partie de mon histoire personnelle dans la première partie, je l'ai accompagnée ensuite comme membre actif de l'association.

Vous m'avez fait confiance pour en rédiger le récit, les contours, le sens... lourde responsabilité car pour en faire une rédaction intéressante pour tout lecteur, il a fallu épurer, tamiser, réduire, comprimer pour ne garder que le plus signifiant à partir d'un ensemble de données dont on sait qu'on n'aura jamais tous les éléments.

Je vous ai écouté, j'ai noté, lors des nombreux entretiens que j'ai eus avec vous. Chacune de vos paroles était précieuse, sincère, riche. Pardonnez-moi si vous ne retrouvez pas tous vos dires dans leurs détails, ils sont là en filigrane, même s'ils ne sont pas écrits, ce sont eux qui m'ont permis de tenir le fil qui m'a conduit jusqu'à la dernière ligne.

Que ce livre soit un témoin qu'on se passe, un outil de la transmission. Qu'au Viel Audon on continue de bâtir des murs en construisant des femmes et des hommes.

Béatrice Barras, le 8 mars 2008

Yann Sourbier

A mon tour de saluer ceux qui ont participé, encouragé ou rendu possible cette aventure, grand projet de ma vie, attrapée intuitivement au vol en sortant de l'adolescence.

Béatrice m'a souvent poussé à écrire cette histoire, mais n'est pas « écrivain lisible » qui veut. Je lui ai bien volontiers laissé le stylo, me contentant de glisser un modeste témoignage vivant sous sa plume partageuse.

A tous les bénévoles avec qui j'ai eu la joie d'animer des chantiers, aux animateurs inlassables qui proposent avec nous aux enfants et aux jeunes d'apprendre à apprendre, de découvrir l'invisible, de détailler les cycles, de maîtriser des gestes et de se débrouiller collectivement dans la vie, à vous qui étiez encore là l'hiver dans les années 1980, dans les moments où le soleil s'inventait entre convictions, cohérence et fraternité, à ceux qui ont des projets et pas trop d'objectifs, aux hommes qui écoutent et aux femmes d'action, aux professionnels qui m'ont montré que nous ne sommes pas condamnés à n'avoir qu'une profession, qu'une compétence, à devoir choisir entre la dimension manuelle ou celle de l'intellect pour mener nos vies (« la main égale et rivale de la pensée, l'une ne peut rien sans l'autre » nous rappelle régulièrement notre ami Michel Rouvière en citant Paul Valéry), aux gourmands de terroir et aux amoureux des territoires, aux « gens de peu » pour qui la valeur d'usage ouvre à la coopération, au partage et à la mutualisation quand celle de la propriété pousse à consommer inutilement nos ressources.

Et aussi

A Catherine, « ma présidente » de 20 ans qui a eu la patience (et l'audace ?) d'initier l'animateur « dans le sang » que j'étais, à la rigueur de la comptabilité et au plaisir de l'usage des comptes, à Paulette du bar de Balazuc pour son accueil, sa disponibilité, son fidèle soutien aux « jeunes du Viel Audon », sa joyeuse sincérité et l'aplomb de ses propos, aux Maires de Balazuc, Pierre Berre, Aimé Mouraret, Guy Boyer et Josiane Delsart restés chacun à leur époque à l'écoute de la petite

*musique du Viel Audon et prenant souvent le risque d'une signature,
d'une parole, voire d'une colère incisive face à l'administration,
aux balazucains d'ici et d'ailleurs qui nous ont bien accueillis,
aux promeneurs qui nous demandent si ce n'est pas trop dur l'hiver,
à Christian Giroux, infatigable curieux, qui depuis vingt ans met les
plantes de la garrigue à nos menus.
aux pompiers de Ruoms et notamment au lieutenant Rigourdal qui a
toujours posé le problème de la sécurité de manière précise et réaliste et
permis par des exercices sur place de sauver régulièrement le Viel
Audon des incendies allumés par les parapluies sécuritaires,
aux techniciens de toutes les administrations jouant sur l'élastique
réglementaire, dénichant la bonne mesure ou se « décarcassant » sans
compter pour faire entrer nos initiatives dans des tuyaux inadaptés
(avec un bonus pour ceux de la Jeunesse et des Sports et de la
Direction du Travail d'Ardèche et ceux de la Direction à la Formation
Continue de la Région Rhône Alpes),
aux "fadas" du réseau ECORCE et du réseau REPAS qui renforcent nos
convictions en débroussaillant les mêmes sentiers que nous au Viel Audon,
à ceux du réseau Ecole et Nature qui m'ont offert de rencontrer la
nature avec mes pieds pour laisser le temps à ma tête de découvrir et
comprendre,
à l'équipe permanente et à tous les partenaires du Viel Audon qui,
reconstruisant chaque année la coopération au quotidien, bousculent
les frontières entre salariat et bénévolat,
à Béatrice et Gérard qui m'ont fait rencontrer le Mat et m'ont donné
envie de lui ressembler,
à Monique et Jean, mes parents qui m'ont laissé partir « faire des chèvres »
en Ardèche après le bac en 1979,
à Marie, ma compagne, soutien vital et discret des années difficiles
qui ont suivi mon grave accident et complice enthousiaste du chantier
permanent dans lequel nous pétrissons nos vies,
à ceux qui, lisant ces pages, regarderont ce qui est en ruine autour
d'eux en rêvant d'y ramener la vie...*

Yann Sourbier, directeur de l'association le Mat, mars 2008

Préambule

*Il est des lieux qu'on traverse sans les voir
et qui vous laissent indifférent autant qu'ils vous ignorent,*

*Il est des lieux qui vous arrêtent le regard,
le temps qu'il faut pour en graver une image,*

*Il est aussi des lieux qui vous attrapent un jour
sur le chemin de la vie et ne vous lâchent plus.*

Le Viel Audon est de ceux-là.

*Pour le rencontrer
il vous faut quitter les sentiers battus,
laisser derrière vous les autoroutes de l'évidence
et oublier la partie de vous-même qui leur appartient.*

I

Genèse d'un projet : ramener la vie au Viel Audon

1 - Quand le Viel Audon nous a pris

En ce jour de novembre 1970, nous étions en route pour une destination mystérieuse. Notre guide Gérard Barras, nous emmenait vers un endroit d'Ardèche que lui seul connaissait et qu'il avait appelé « nulle part ». Partis le matin de Saint-Rémy-de-Provence pour aller « nulle part ¹ », nous avons traversé le Vaucluse et le Gard et après avoir traversé Vallon-Pont-d'Arc, nous approchions de notre destination.

Nous sortions alors d'une aventure improbable comme beaucoup en ont vécu à cette époque. Mai 68 avait bousculé toute la société et surtout la jeunesse. Si les manifestations, les barricades, les tribunes de l'UNEF et autres mouvements politiques avaient dominé la scène, une lame de fond, moins visible mais tout aussi puissante, avait amené bien des jeunes de l'époque à couper le cordon avec les

1. *Utopie* signifie proprement « en aucun lieu [...] ». Son premier sens de « pays imaginaire où un gouvernement idéal règne sur un peuple heureux » [...] est passé à l'emploi courant pour désigner une conception qui paraît irréalisable, une chimère ». (*Robert historique de la langue française*, sous la direction d'Alain Rey.)

chemins tracés et les vérités établies. Des espaces de liberté étaient ouverts et chacun les rencontrait à sa manière, pour peu qu'il ose faire un pas de côté...

« Les baladins de La Cour des Miracles »

Ce « pas de côté » nous l'avions fait en juillet 1970, en participant à une tournée de spectacles de troubadours dans le Midi de la France. Au moment du départ, à la chapelle Saint-Sixte d'Eygalières (près des Baux-de-Provence), nous étions une quinzaine de personnes regroupées autour de Cathy Jamet et Gérard dont le projet était de faire revivre *La Cour des Miracles* en mémoire d'Erwann. Erwann était un personnage hors du commun : ce Breton, sorti major de Supelec, avait décidé un jour de vivre en troubadour. Poète et chanteur, il maîtrisait aussi la prestidigitation et attirait le Tout-Paris dans son cabaret de la rue Saint-Martin baptisé *La Cour des Miracles*. Lors d'un voyage en Afghanistan avec Cathy sa compagne, il avait brutalement perdu la vie à la suite d'une péritonite qui n'avait pas pu être opérée à temps.

Plus qu'un pas de côté, Erwann avait fait un véritable saut dans un autre monde : vêtu en troubadour dans la vie comme au spectacle, il parlait en vers et imposait sa différence en narguant le mythe de la modernité du haut de sa grande taille. De ses mains, il faisait apparaître ou disparaître un foulard ou une pièce à sa guise, déstabilisant sur son chemin tous ceux qui réduisent la réalité à ce qu'ils peuvent voir ou comprendre. Gérard, qui avait entrepris une sorte de compagnonnage personnel, avait vécu quelque temps aux côtés de ce personnage et il s'était imprégné de l'audace irrésistible de ce passeur de frontières.

Deux ans après son décès, Cathy, sa compagne, avait repris ses poèmes et tours de prestidigitation qu'elle présentait dans les cabarets parisiens. Gérard a cherché à la revoir et en se retrouvant ils se sont rendus compte que ni l'un ni l'autre n'arrivaient à faire le deuil de ce personnage qui avait marqué leurs vies. Ils ont alors eu l'idée de

faire revivre *La Cour des Miracles* comme un hommage à Erwann en organisant une tournée de spectacles dans le Midi de la France. Cathy réunissait une troupe de chanteurs et comédiens pendant que Gérard retapait des chariots bâchés à quatre roues et trouvait des chevaux pour les tirer. Mon ami musicien, Richard, avait été recruté comme troubadour et, moi, je l'avais suivi dans l'aventure.

Pendant deux mois les troubadours avaient vécu une vie de nomades, allant de village en village présenter leur spectacle. La tournée des nouveaux *Baladins de la Cour des Miracles* devait se terminer à la fin de l'été mais, sur la quarantaine de personnes qui s'étaient accrochées à cette aventure dès le départ ou en cours de route, une vingtaine s'est retrouvée dans l'impossibilité de reprendre sa vie d'avant. L'ambiance de l'année 1970 était au décrochage... Après deux mois de spectacles brillants, de joies partagées et d'aventures inénarrables, difficile de retourner à la vie *normale* dans un Paris quadrillé de cars de CRS postés à l'affût à chaque coin de rue. Difficile aussi pour les jeunes de réintégrer la faculté et son ronron de la distribution du savoir.

Nous avons touché quelque chose d'étrange que nous ne pouvions abandonner. Nous étions pris dans une dynamique, une intensité et une dimension inconnues auparavant. Nous nous étions affranchis de la norme, avons expérimenté la chaleur et la vitalité du groupe dans lequel chacun s'était découvert une nouvelle identité. C'est comme si nous avions pris à la fois du relief et des couleurs. La frontière du *chacun chez soi* et du *chacun pour soi* était franchie et cette nouvelle perspective nous donnait des ailes.

Le climat de l'automne ne permettant plus de vivre dans les chariots, les baladins s'étaient sédentarisés près de Saint-Rémy-de-Provence. La troupe avait vécu alors une expérience communautaire sans l'avoir pensée à l'avance et sans imaginer que d'autres aventures de ce type se vivaient aussi ailleurs. Déçue par la répression de son mouvement, une partie de la jeunesse quittait Paris et les grandes

villes à la recherche d'une autre vie. Pour notre groupe, elle était improvisée dans des lieux sommaires, faite de chaleur humaine, d'espaces de liberté et d'insouciance. Une envie d'être ensemble, de vivre autre chose, autrement, une quête de tout ce qui peut nourrir le goût de la vie, le goût des autres..., un appétit qui pour nous s'était heurté rapidement aux limites des passions humaines.

Après deux mois de sédentarité, notre groupe faisait plus figure de « bateau ivre » que de phalanstère ayant l'ambition de créer de nouvelles structures sociales. Nous étions une quinzaine de personnes à vivre au jour le jour, de la manche aux terrasses de café et de spectacles dans les cabarets. La recette des troubadours servait à acheter la nourriture et le minimum nécessaire à la survie du groupe. Nous n'avions plus d'autre perspective que de prolonger les moments qui nous avaient rassemblés. Notre fonctionnement, fondé sur la liberté et la spontanéité de chaque individu, révélait ses limites devant les rivalités, les jalousies et les fossés culturels entre les individus.

Cathy et Gérard commençaient à penser qu'Erwann avait eu l'hommage qu'il méritait. Il nous avait fait passer une frontière, il nous avait permis de vivre des moments dont la force était comme un ressort pour rebondir. Le deuil était fait et il fallait passer à autre chose.

Un lieu pour accrocher nos rêves

Gérard disait que nous avions besoin d'un lieu, un lieu que nous pourrions investir à la mesure de nos intuitions, un lieu auquel nous pourrions donner la couleur de nos rêves. Nous étions maintenant deux nouveaux couples, Cathy et Claude — surnommé « Bazal » —, et Gérard et moi, Béatrice. Nous n'avions à vrai dire pas de projet précis, simplement une impulsion, l'intuition d'un besoin d'ancrage pour inscrire nos vies en perspective, et prolonger la qualité et l'intensité de l'aventure humaine dont nous avons fait l'expérience.



Ruines du Viel Audon en 1970

Gérard nous avait dit : « Je connais un lieu et je vous y emmène. » Assailli par nos questions, il refusait d'en dévoiler le nom et la moindre description. Nous n'en savions pas plus sinon que nous allions *nulle part* lorsque nous arrivions à Balazuc. Imprégnés de notre vie de troubadours, nous trouvons d'emblée ce village médiéval familier, avec ses passages voûtés et ses bâtisses d'un autre âge accrochées aux rochers.

Gérard nous dissuade de nous y attarder car le lieu où il nous emmène est situé de l'autre côté de l'Ardèche. Nous passons sur le pont puis il arrête la voiture à l'entrée d'un sentier qui semble longer la rivière. On découvre alors que ce lieu n'est pas accessible en voiture. Nous nous engageons sur le sentier. Le paysage est impressionnant, c'est le début des gorges : la rivière coule entre deux immenses falaises qui s'écartent un peu plus loin pour laisser apparaître un territoire étendu du pied des rochers jusqu'à la rivière. Nous sommes en novembre, les arbres sont nus, tout est gris et les terres sont couvertes d'herbes sèches mais l'on repère des murs en terrasse et quelques vieux ceps de vigne alignés, témoins de présence humaine. Au loin, des pans de mur gris aussi, mais aucune

trace de toiture. En se rapprochant, on découvre les vestiges d'une maison à travers une porte dont il ne reste qu'un encadrement de pierres taillées puis, un peu plus loin, tout un ensemble de maisons en ruine. À la croisée de deux chemins, une croix est posée sur une stèle gravée « Laroche M 1896 ».

Il ne reste de ce hameau que des pans de mur, parfois à demi écroulés, parfois intacts, laissant imaginer une maison. Les pièces sont petites et le plus souvent envahies par les gravats des effondrements. Des arbres ont poussé à l'intérieur et le lierre s'accroche jusqu'à la cime des murs. Seules les voûtes en soubassement de chaque maison sont préservées. Maison après maison, le hameau se laisse découvrir. Il est plus important que ce qu'il semblait être au premier coup d'œil. On compte une dizaine de maisons bâties les unes contre les autres, en deux groupes distincts autour de la placette où la croix est dressée. La ruelle centrale passe sous un petit pont et s'ouvre sur une cour qui donne sur une autre maison. C'est un dédale de pièces qui débouchent sur une cave par-ci, sur une ruelle par-là... On escalade les gravats ne manquant pas de regarder à chaque pas si une pierre ne menace pas de tomber là où nous passons.

Nous nous sentons tout à coup découvreurs d'une civilisation disparue, d'un lieu magique aussi empreint de désolation que de possibles. Les linteaux gravés nous donnent des indications sur les dates de la construction : 1746, 1773... Sur le socle d'une ancienne croix de pierre on peut lire « 1724 », date de la fondation du village ? Autour, des terrasses plantées d'oliviers, des figuiers, et de petites parcelles entourées de murets de pierres sèches laissent imaginer les jardins et cultures qui ont permis aux habitants de vivre ici.

Ce site était habité bien avant le XVIII^e siècle. Gérard nous montre l'ouverture d'une grotte creusée dans la falaise, juste au-dessus du village. Il la connaît bien car, adolescent, il passait tous ses temps

libres à faire des fouilles, dans cette région, avec deux archéologues. Il avait souvent arpenté les garrigues avec eux à la recherche de dolmens et de traces d'habitat dans les grottes². C'est comme cela d'ailleurs qu'il avait connu l'existence de ce hameau.

- Dans cette grotte, il a été trouvé une hache de bronze et des débris de tuiles gallo-romaines. Ces lieux ont été habités depuis très longtemps, sûrement à cause de la source qu'il y a un peu plus bas.

Il nous emmène au bas du village où nous découvrons un petit ruisseau qui serpente au milieu de la végétation. Il nous fait toucher l'eau :

- Elle est isotherme, toujours à la même température hiver comme été.

Tout était apparemment réuni à cet endroit pour la vie d'une dizaine de familles et pourtant, ce hameau a été totalement abandonné, même démonté puisqu'on n'y trouve aucune trace de tuile ni de charpente. Comment peut-on expliquer la fuite de ses habitants ? Un rocher s'est-il décroché de la falaise ? Y a-t-il eu une épidémie, une inondation ? Est-ce seulement la difficulté d'y faire une route carrossable ?

Gérard nous explique alors que ce hameau s'appelle le « Viel Audon³ ». Ses habitants l'ont quitté volontairement pour

2. Il ne savait pas encore à cette époque que dans une des grottes, non loin de là, se cachaient les peintures rupestres les plus anciennes de l'humanité connues à ce jour : la grotte Chauvet a été découverte en 1994 près de Vallon-Pont-d'Arc et contient un bestiaire de 400 représentations d'animaux daté de plus de 30 000 ans.
3. *Viel* : L'évolution des mots allant toujours vers la simplification, celle du mot « viel » signifiant « vieux », issu de l'occitan, est classiquement celle-ci : *vielh* > *viel* > *vieu(x)*. /*vielh*/, prononcé « vieil », devenant /*viel*/, prononcé « vièl », devenant /*vieu*/, prononcé « vièou », par vocalisation du « l ». (D'après Jean-Pierre Baquié, Institut d'études occitanes.)

construire un « Nouvel-Audon » sur le plateau qui le surplombe. Au XIX^e siècle en Ardèche, l'élevage du ver à soie a apporté de nouvelles ressources aux habitants. Plus on avait d'espace, plus on pouvait élever de vers et gagner d'argent. L'architecture de petites pièces imbriquées au Viel Audon ne permettait pas d'élever beaucoup de vers. Il était impensable d'arracher les oliviers et de sacrifier des parcelles jardinées pour construire de nouveaux bâtiments. Les habitants ont choisi de construire de grandes magnaneries dispersées sur le plateau bien qu'ils n'aient pas de source là-haut. L'eau pour les hommes et les animaux ne pouvait provenir que de la récupération des eaux de pluie dans de grandes citernes aménagées dans les failles. On raconte que jour après jour ils ont remonté sur leur dos le sable de la rivière pour construire leurs nouvelles bâtisses.

Quand le Viel Audon nous a pris

Cathy et Bazal sont surexcités, leurs yeux brillent comme ceux des enfants qui ont trouvé un trésor. Cathy se met pieds nus et s'avance dans l'Ardèche en riant et tenant la main de Bazal. Gérard observe les murs, scrute les bâtisses d'un œil exercé. Il se tourne vers moi et me dit : « Alors, qu'est-ce que tu en penses ? » Là, j'ai compris ce que veut dire l'expression « sentir le sol se dérober sous ses pieds ».

Je commençais à connaître mes amis, leur douce folie, leur goût du défi, leur courage et leur vitalité. Cathy et Gérard nous avaient étonnés plus d'une fois pendant la tournée par leur capacité à dénouer les difficultés, Cathy en riant et en se moquant des obstacles — on l'appelait « Miracle » — et Gérard en trouvant les solutions pour résoudre les problèmes — il était surnommé « Piracle ». Leur devise était « rien n'est impossible ». Je connaissais leur complicité dans le sens du défi mais, là, ils me donnaient le vertige !

Ce lieu avait quelque chose de très fort... Il semblait s'offrir à nous avec tous les possibles qu'on pouvait facilement imaginer dans ces bâtisses ouvertes à tout vent, mais il aurait fallu être aveugle pour ne pas y voir aussi l'ampleur du gouffre dans lequel nous pouvions nous engouffrer : gouffre de travail, gouffre d'argent que nous n'avions pas..., gouffre de difficultés qui pouvaient transformer le rêve en cauchemar.

Je me souviens avoir fait une profonde introspection : que faire ? Les laisser à leur délire ou m'y associer ? Je viens d'une famille d'ingénieurs, de gens pragmatiques qui ont le sens des réalités bien ancré. De l'imagination, j'en ai toujours eu, mais les pieds sur terre aussi. Il y a eu comme une balance, qu'ai-je à gagner, qu'ai-je à perdre dans une aussi folle idée ?

Tout à coup, tout m'est apparu plus clair. En fait, qu'ai-je vraiment à perdre ? Je n'ai que vingt ans mais j'ai déjà vécu l'expérience du deuil d'un être cher. Depuis ce jour je sais trier ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas. Qu'ai-je donc à perdre à tenter une aventure improbable ? Rien, sinon un peu d'amour-propre. Qu'ai-je à perdre à faire le pari de la confiance en Gérard ? Rien, sinon une relation qui n'aura pas été durable. N'ai-je pas au contraire tout à gagner à vivre une aventure qui vise à ramener la vie dans ce village et une grande chance de pouvoir me lancer dans un projet de si grande dimension ?

Nous aurions pu aller voir d'autres lieux, peser le pour et le contre, évaluer nos moyens et le coût de l'investissement, nous aurions pu discuter des avantages et des inconvénients, nous aurions pu débattre pour nous mettre d'accord sur le choix du lieu, la nature du projet...

Nous n'aurons aucun dialogue ni sur le « pourquoi » ni sur le « comment ». Nous sommes là ensemble et nous partageons un élan, un enthousiasme, une énergie. Curieusement, la chanson d'un des troubadours de *La Cour des Miracles* que nous avons chantée maintes fois, nous revient aux oreilles :

C'est un hameau perdu
Où n'iront jamais plus,
Ni hommes ni chevaux,
Il est abandonné
Au creux d'une vallée
Où coule un filet d'eau.

Un sentier se détache
Mais un autre se cache
Dans une ronceraie
Sur le sol un peu sec
L'oiseau qui fait son bec
Effrite un peu de craie

Sur la pierre médiévale
Qui fut monumentale,
Va l'ombre d'un figuier
Sans âge qui frémit
De n'avoir plus de fruits
D'être dénaturé.

Sur la fleur qui frissonne
Un gros bourdon bourdonne
Et s'envole aussitôt
Et je ne comprends pas
Pourquoi je reste là
Debout dans mes sabots

Et je ne comprends pas
Pourquoi je reste là
Debout dans mes sabots
Puisque ne viendront plus
Dans ce hameau perdu
Ni hommes ni chevaux.

Et nous ne comprenons pas pourquoi nous restons là, debout dans nos sabots...

Le Viel Audon nous a pris.



Hameau du Viel Audon 1970

2 - Acquérir le Viel Audon

Nous n'étions pas les seuls à rêver de « faire revivre un village » à cette époque. De nombreux jeunes débarquaient en Ardèche, fuyant les grandes villes et les universités redevenues silencieuses. La jeunesse des années 1970 avait ouvert la boîte aux rêves d'un autre monde... « sous les pavés, la plage » !

Les ruines ne manquaient pas en Ardèche, surtout dans la partie cévenole. Après la Première Guerre et plus encore après la Seconde, les paysans avaient déserté ces rudes pentes et leurs châtaigniers pour rejoindre les mines ou les villes industrielles et accéder à une vie meilleure.

Maintenant de jeunes citadins venaient investir les ruines de ces fermes. Ils arrivaient souvent en groupe, créant ici et là des communautés. La plupart aspiraient à une économie paysanne faite d'élevage, d'agriculture et d'artisanat, sans concession pour une « société de consommation » qui par ailleurs leur tendait les bras.

Les baladins que nous étions ne se sont jamais imaginés en paysans. Nous étions portés par l'idée d'un village, d'une dimension culturelle et sociale nouvelle, faite de proximité et de diversité. Avant de rendre la vie possible au Viel Audon il faudrait passer bien des étapes et nous avions conscience que le chemin serait long pour y arriver.

À qui appartient le village ?

L'euphorie de la découverte passée, nous nous retrouvons autour d'un verre, au café de Balazuc où l'on s'empresse d'interroger la dame qui nous sert : « Savez-vous qui est le propriétaire du Viel Audon ? » Celle-ci nous répond de bonne grâce : « Il faut voir M. Augusto. C'est à lui, le Viel Audon. L'autre jour, il a même appelé les gendarmes parce qu'il y a des gens qui lui volaient des pierres ! » Nous venons de faire connaissance avec Paulette Balazuc (elle porte le nom de son village) et son café. Dans les villages, le café est un véritable lieu d'information où tout se sait, mais tout ne se dit pas. Informer est un art subtil que Paulette pratique avec une grande maîtrise, sachant dire ce qu'il faut et rabrouer les esprits trop curieux quand elle le juge nécessaire.

Pour Gérard, architecte de formation, le meilleur moyen de savoir qui est propriétaire du Viel Audon est d'aller au cadastre. Il se rend donc à la Mairie, et les renseignements qu'il nous rapporte nous rendent perplexes : Il n'y a pas un propriétaire au Viel Audon, mais une dizaine ! À chaque maison, presque à chaque pièce, un propriétaire, et parfois même plusieurs en indivision pour une seule bâtisse. Chacun possède des parcelles de terrain s'étendant de la falaise à la rivière, des terrasses d'oliviers et de longues bandes culti-

vables jusqu'au bord de l'eau. Il y a aussi une deuxième source à l'extrémité des terres. On imagine que chaque foyer ou « feu », comme on disait autrefois, avait des parcelles jardinées à proximité de chaque point d'eau. L'ensemble cadastré en forme de patchwork témoigne de l'économie de subsistance qui a permis aux habitants de vivre ici à partir des ressources du territoire : la chasse et la pêche, mais aussi les oliviers, les figuiers et la vigne, des animaux, et sûrement des cultures de céréales dans les dolines sur le plateau qui domine le hameau.

Imaginer accéder à la propriété du hameau du Viel Audon semblait totalement impossible : aucun des dix propriétaires n'avait décidé de mettre en vente et rien ne laissait supposer qu'ils seraient prêts à se séparer de leur bien. Il faut ajouter à cela qu'aucun d'entre nous n'avait un sou devant lui : Cathy et Bazal vivaient en artistes, au jour le jour, et moi-même je venais de passer mon diplôme d'orthophonie et étais encore à la charge de mes parents. Quant à Gérard, il n'avait pas d'économies non plus car son dernier travail avait été pour le compte de ses parents. Il avait passé les deux dernières années à remplacer son père, handicapé par un grave accident, pour éviter la faillite de son agence de maîtrise d'œuvre à Saint-Rémy-de-Provence.

Pourtant, pour envisager de faire quelque chose au Viel Audon, il n'y avait pas d'autre possibilité que d'acheter les ruines. Nous avons, dans nos tentatives de sédentarisation des baladins, vécu la difficulté d'occuper des lieux sans garantie et sans possibilité d'y faire quoi que ce soit. Nous avons eu affaire à des propriétaires conciliants, mais nous voulions rompre avec le sentiment de vivre au jour le jour, dans le provisoire. Nous ne voulions plus être nomades mais, au contraire, nous engager dans un projet d'avenir, un projet durable.

Il fallait aller voir ce M. Augusto dès que possible. Celui-ci était propriétaire de deux grandes parcelles de ruines et vivait dans une des grandes bâtisses du nouvel Audon sur le plateau.

Premier achat

Gérard et Cathy lui téléphonent et lui annoncent leur visite. Celui-ci les attend sur la terrasse à l'extérieur. C'est un petit homme sec, au physique méditerranéen. La plus grande méfiance se fait sentir.

Gérard se présente longuement : il a cette habitude, étrange pour moi, de débattre son curriculum vitae lorsqu'il fait une rencontre. Il la tient de son père qui lui a appris à se comporter dans le monde rural. Celui-ci savait comment gagner la confiance des rudes paysans de la montagne ardéchoise car pendant la guerre il était monté de Saint-Rémy-de-Provence en Ardèche pour y chercher de la nourriture pour sa famille. Si les temps étaient différents aujourd'hui, les codes de conduite restaient et l'on n'ouvrait pas facilement sa porte à un étranger qui ne montre pas patte blanche.

« Bonjour, je suis Gérard Barras, le fils de René Barras. Mon père est venu à Aubenas en 1952, il était conducteur de travaux et il a participé à la construction de la cité des Oliviers à Aubenas. C'est lui aussi qui a construit le garage de Vinezac. Je suis allé à l'école à Beausoleil, puis au lycée technique Astier. Je connais le Viel Audon depuis longtemps. Je faisais des fouilles archéologiques avec M. Saumade, l'instituteur de Mercuer et le commandant Perrot. Nous sommes venus plusieurs fois dans la grotte au-dessus du Viel Audon. »

Le regard fermé de l'homme commence à s'ouvrir. Il les fait entrer et asseoir à la table. Sa femme est là, discrète, affairée autour de la cuisinière, puis elle vient s'asseoir aussi. Ils parlent d'abord de la grotte, comme pour vérifier la véracité des dires car M. Augusto et ses fils la connaissent bien. Puis la conversation arrive doucement sur le Viel Audon. L'homme explique qu'un Parisien a acheté une des maisons et que depuis, il n'est plus tranquille : ce Parisien prend des pierres qui lui appartiennent et il jette ses déblais sur

son domaine. Ils ont eu une altercation. M. Augusto voit de plus en plus d'étrangers rôder dans le village. Certains viennent voler les plus belles pierres. Il raconte comment une fois, il les a attrapés sur le chemin et les leur a fait rapporter là où elles étaient. M. Augusto est comme le gardien du temple. Il essaie de protéger le hameau du pillage, mais il habite sur le plateau et il ne peut pas toujours être en bas, dans les gorges, pour surveiller ce qui se passe.

Gérard explique pourquoi il s'intéresse au Viel Audon. Il voudrait faire « revivre » le village, mais dans un projet d'ensemble. M. Augusto écoute attentivement, sa femme sert le café. Une certaine confiance s'est installée. Peut-être a-t-il senti en Gérard un allié qui allait prendre le relais de la protection du site. Celui-ci lui demande s'il serait vendeur. « Il faut voir, peut-être, je vais y réfléchir avec ma femme, c'est un bien qui vient de son côté. » La conversation s'achève ainsi, mais il semble que les deux hommes se sont compris. Quelque chose s'est passé.

La suite des événements se précipite : M. Augusto fait savoir, qu'en accord avec sa femme, il est vendeur et donne son prix : Gérard insiste pour conclure vite chez le notaire, mais cette somme est importante pour nous. Où trouver l'argent ? Nous n'en avons pas ni les uns ni les autres. Il était hors de question de solliciter nos parents qui auraient refusé de soutenir une telle folie. C'est la sœur de Cathy qui nous aidera et le 28 novembre 1970 Cathy achète au nom de sa sœur Maryse Jamet, la première parcelle de ruines du Viel Audon.

Maryse n'avait rien à voir avec ce projet, sinon un lien avec sa sœur et la possibilité de nous aider. Elle avait connu Gérard du temps d'Erwann, à *La Cour des Miracles*. Son aide a permis d'avoir un premier accès au Viel Audon. M. Augusto et elle nous ont donné la première clé du hameau.

Une embûche sur la route

Gérard était dans sa 25^e année. Sursitaire en raison de ses études, il était appelé à faire son service militaire au 1^{er} décembre. Il avait tenté de se faire exempter en faisant valoir son rôle de soutien de famille, mais son dossier était arrivé trop tard. À cette époque, il n'était pas facile de se soustraire au service militaire obligatoire, d'une durée d'un an. Le statut d'objecteur de conscience était très rare et difficile à obtenir. Il lui était pourtant impossible d'envisager de passer une année dans l'armée, pour des raisons liées à notre projet mais aussi pour des raisons personnelles : son meilleur ami de jeunesse était décédé lors de son service militaire sans que personne ne sache ni pourquoi ni comment. Trois jours après l'achat de la première parcelle du Viel Audon, sous peine de devenir déserteur, il devait se présenter à la caserne de l'armée de l'air à Aix-en-Provence.

Nous passons la dernière soirée ensemble chez ses parents. Il me demande de lui couper un peu les cheveux qu'il avait assez longs pour atténuer le choc du rasage. Passer d'une tête de troubadour à celle d'un conscrit n'était pas chose facile. Il me dit alors : « Je serai là pour Noël. » Le lendemain, nous faisons nos adieux devant la caserne.

Cathy et Bazal sont repartis à Paris et me voilà seule. Que faire ? Aller dans ma famille à Avignon ? Un bref passage me fait comprendre que ce ne sera pas facile : mes parents sont inquiets. Ils ne comprennent pas notre projet : « Vous rêvez, vous n'avez pas un sou, il faut des millions pour rebâtir un village comme ça ! » À vingt ans, je suis encore mineure. Tout en exprimant leurs craintes, ils me laissent toutefois libre et responsable de mes actes en ne s'opposant pas à mon départ en Ardèche : « Je vais essayer de trouver une location près d'Aubenas, je vais chercher du travail. »

Je trouve une petite maison au faible loyer et faible confort aussi. J'ai très peu d'argent pour manger. Je ramasse les pommes perdues

dans les champs et les cuisine à toutes les sauces. Ursula, une Suissesse qui était avec nous à la fin de la tournée des troubadours est venue me rejoindre. Passionnée de tissage, elle a ramené un rouet et de la laine de son pays. Elle m'apprend à filer et je passe des journées entières à filer la laine, telle Pénélope tissant en attendant Ulysse. Les journées s'écoulent au rythme de la roue activée par la pédale. Le temps passe vite lorsqu'on fait cette activité et je découvre que c'est un excellent remède pour chasser l'angoisse.

Il m'est impossible de communiquer par téléphone avec Gérard. De la cabine du village, je garde contact avec ses parents. Trois semaines plus tard, ceux-ci me font savoir que Gérard a appelé et qu'il souhaite que je vienne le voir à la caserne.

Vision très difficile d'un Gérard au crâne rasé, très amaigri dans le pyjama rayé d'une infirmerie de caserne : l'antithèse du troubadour aventurier aux cheveux longs et chemise de soie indienne que j'avais connu. Il est très tendu. Je le trouve changé. Il m'apprend qu'il a cessé de se nourrir. Il me donne peu de détails, mais me promet de sortir pour Noël.

Après des entretiens avec les différents échelons de la hiérarchie militaire, lui proposant un poste dans les bureaux..., le colonel décidera finalement de se débarrasser de cet énergumène étrange et gênant.

C'est ainsi que début janvier 1971, les protagonistes de la reconstruction du Viel Audon ont pu se retrouver pour poursuivre leur aventure.

Vivre et travailler en Ardèche

Comment s'y prendre pour faire avancer le projet ? Pour Gérard, à l'évidence, il fallait s'installer et vivre quelque part entre le Viel Audon et Aubenas en prenant le temps de rencontrer tous les pro-

priétaires du hameau. Il était convaincu que la faisabilité du projet passait par l'acquisition de l'ensemble des maisons et défendait l'idée de ne rien entreprendre dans le village, tant que nous n'aurions pas acquis suffisamment de parcelles.

Cathy et Bazal ne se voyaient pas vivre en Ardèche. La vie des artistes est plus facile à Paris mais ils gardaient contact et venaient nous voir régulièrement. Gérard et moi avons trouvé un logement à Vals-les-Bains pour un loyer très modique. J'ai recherché du travail comme orthophoniste et trouvé rapidement des vacances dans un centre pour enfants en difficulté. Ce métier était nouveau et j'étais la première à proposer mes services sur Aubenas. Gérard de son côté a pris des contacts avec les architectes de la région pour travailler comme dessinateur.



Béatrice et Gérard Barras

Ursula rêvait de devenir tisserande et voulait acheter un métier à tisser traditionnel dans le Valais suisse, mais ni elle ni nous n'en avions les moyens. Pendant la tournée je vendais des bijoux fantaisie faits avec des perles de terre et des clous à fer à cheval... Il lui semblait possible de gagner de quoi l'acheter en vendant

quelques bijoux dans les rues de Zurich. Nous voilà partis avec elle dans cette aventure et bientôt installés à la sortie des boîtes de nuit. Nous parlions du village aux gens, de notre projet, du métier à tisser ; nous devions avoir quelque chose de sincère, de touchant : la somme nécessaire a été réunie en deux soirées. Nous avons parcouru ensuite les montagnes du Valais pour trouver un vieux métier démonté dans une ferme. Nous sommes revenus à Vals avec le métier sur le toit et l'avons installé dans une des pièces de l'appartement.

Trouver un logement et du travail, gagner de l'argent et apprendre le tissage à bras ne nous faisait pas oublier que notre but premier était de parvenir à convaincre les propriétaires du Viel Audon de nous céder leurs ruines. Nous avions maintenant tous les documents cadastraux et les coordonnées de chacun. Le village était découpé en parcelles minuscules. Parfois même, une pièce appartenait à un propriétaire et la cave du dessous à un autre en raison des partages successifs. Il nous fallait rencontrer beaucoup de personnes qui habitaient à Balazuc, mais aussi Paris, Marseille... Les retrouver un à un et les convaincre devenait un défi dont nous prenions la mesure.

Convaincre les propriétaires, les associer à notre idée

Les propriétaires du Viel Audon avaient presque tous un lien avec le Nouvel-Audon, situé sur le plateau. Certains descendaient directement des familles issues du Viel Audon et y habitaient, d'autres avaient acheté récemment une de ces grandes maisons comme résidence secondaire. Il y avait aussi ces jeunes Parisiens qui s'étaient confrontés à M. Augusto et qui avaient acheté une des ruines du hameau dans l'espoir de la reconstruire. Des personnalités et des situations très variées et aucune de ces personnes n'avait l'idée de vendre.

Gérard et moi les avons rencontrés, un à un. Il fallait obtenir un rendez-vous, s'expliquer, convaincre, venir une fois, revenir un autre

jour tout en évitant de froisser, de contrarier car la moindre maladresse pouvait rendre la vente définitivement impossible.

L'un trouvait notre projet plutôt sympathique mais voulait s'assurer que nos motivations n'étaient pas de créer un complexe touristique ou de faire une affaire immobilière. Certaines maisons abandonnées de Balazuc avaient été rachetées par des Belges et la fréquentation touristique augmentait d'année en année.

Pour répondre à cette interrogation, Gérard affirmait que jamais nous ne ferions de route pour aller au Viel Audon. Il fallait le croire, car imaginer la reconstruction à dos d'homme relevait de la pure utopie. Gérard était sincère et ça devait se sentir.

Un autre voulait garder ce bien pour ses enfants au cas où ceux-ci voudraient le réhabiliter mais il a accepté que nous les rencontrions pour leur en parler. Gérard leur a expliqué que seul un projet d'ensemble pouvait réussir dans un contexte aussi difficile. Alors que rien ne les obligeait, ceux-ci ont donné leur accord et ce jour-là a été pour nous un grand jour.

Un autre n'avait pas besoin d'argent et ne voyait pas l'intérêt pour lui de se débarrasser de ce bien sans valeur. Un propriétaire est responsable des accidents provoqués par son immeuble. Les pans de murs de sa propriété étaient en équilibre dangereusement instable. Conscient qu'un accident était possible et pourrait avoir de graves conséquences si ce lieu était plus fréquenté, il a préféré vendre.

Un agriculteur vivait seul avec sa mère âgée. Celle-ci était propriétaire et aurait été très contrariée que son fils vende le patrimoine familial. De plus son propre héritage n'avait pas été réglé et tout était trop compliqué. Nous avons gardé contact avec cet homme, l'informant de ce que nous faisons en lui rendant visite de temps en temps. Après le décès de sa mère, la succession a été réglée et il a alors accepté de nous vendre sa parcelle.

Les deux jeunes Parisiens, déçus de leur acquisition au Viel Audon et des difficultés qu'elle leur posait, n'étaient pas du tout d'accord pour vendre. Nous étions des rivaux, en quelque sorte. Gérard leur a proposé de leur trouver une autre ruine accessible en voiture et plus facile à restaurer de façon à faire un échange avec celle du Viel Audon. Il nous a fallu quelque temps pour trouver une bâtisse qui puisse leur donner l'assurance de gagner au change tout en étant à un prix accessible pour nous. La proposition leur a convenu et nous avons pu faire l'achat.

Un des propriétaires inscrit au cadastre contestait le fait d'être propriétaire : il nous a montré un document de vente réalisée sous seing privé qui prouvait que ce bien avait déjà été cédé. Heureusement, les deux personnes concernées se connaissaient et avaient gardé les papiers qui le prouvaient. Il a fallu faire conjointement une « fausse vente » tenant compte de ces documents et une « vraie vente » tenant compte du cadastre pour l'enregistrement aux impôts.

Les six premières ventes, correspondant à six des neuf maisons du village, se sont faites entre 1970 et 1973. Un médecin parisien nous résistait. Il avait acheté une ruine du hameau dans un lot relié à des parcelles du Nouvel-Audon. Il n'avait pas d'enfant, pas de projet particulier. Il nous recevait, nous faisait parler, mais nous renvoyait la balle sans cesse. Il disait que le village avait été déserté à la suite d'une épidémie de peste et qu'il était dangereux de s'y intéresser, que nous n'allions avoir que des ennuis. Après plusieurs visites, nous avons décidé de ne plus l'importuner, laissant du temps au temps. Peut-être un jour se déciderait-il ? Nous ne savions pas alors qu'il nous faudrait attendre une trentaine d'années, et que la vente se ferait avec ses héritiers après son décès.

Transfert de propriété, mais à qui ?

Sous quel nom acheter ? Gérard a toujours affirmé ne rien vouloir posséder. Il ne s'en expliquait pas et disait seulement que c'était un choix personnel, c'était comme ça !

La deuxième vente, après celle de M. Augusto, a été faite sur mon nom, le jour de ma majorité, en avril 1971 (il fallait avoir 21 ans pour signer un acte de propriété). Pour m'aider, mon parrain m'a donné 5 000 F, un encouragement dont je lui suis encore aujourd'hui reconnaissante. J'ai payé les acquisitions suivantes avec les revenus de mon travail d'orthophoniste. Nous n'étions pas mariés. Le rôle de propriétaire que je prenais signifiait pour moi « porter la responsabilité juridique » plutôt que « jouir des droits acquis par la propriété ». Gérard me faisait confiance, comme il l'avait fait avec Maryse et j'en avais conscience. Même si les ventes se faisaient grâce à mon argent personnel, à aucun instant je n'imaginai faire du Viel Audon, ni en partie, ni en totalité un bien destiné exclusivement à mon propre usage.

Je me trouvais, à 21 ans, responsable d'un projet qui dépassait de très loin ma propre dimension. Il s'agissait pour moi d'aider à rassembler les morceaux d'un puzzle en un tout cohérent pour permettre à un projet aussi ambitieux que généreux de voir le jour. Pourquoi ne pas avoir fait alors une association ? Constituer une association à nous quatre dans un contexte aussi incertain ne nous venait pas à l'idée. Nous savions que ce projet serait ouvert à d'autres et la formalisation de notre groupe semblait prématurée. Nous nous faisons confiance car nous n'avions pas d'autre moyen que celui-là pour démarrer cette aventure.

Notre projet interrogeait notre entourage, mais aussi tout le pays : rebâtir un hameau complet en ruines paraissait irréalisable. Nous étions facilement classés parmi les « hippies », les gens en marge, cherchant à vivre en dehors de la société. En affirmant que nous ne

ferions pas de route pour acheminer les matériaux, la tâche paraissait surhumaine. Les parents de Gérard, comme les miens, étaient dubitatifs. Leur jeunesse s'était passée pendant la guerre, entre la Résistance, le maquis et les camps de concentration. Nos idées étaient difficiles à comprendre, dérisoires, voire futiles à leurs yeux. Que pouvait-on attendre de mieux dans notre société en paix et en plein développement qu'une bonne situation sociale, un travail intéressant et les moyens d'élever nos enfants dans les meilleures conditions ?

Nous étions déterminés mais incapables d'expliquer comment, avec quel argent ni dans quels délais nous pourrions réaliser ce projet. Nous savions intuitivement que le chemin peut se faire en marchant et que la confiance, alliée à la patience et à l'intelligence, peut faire des miracles. De la patience, nous savions qu'il nous en faudrait beaucoup. Quand Gérard était interrogé, il disait : « C'est un projet à long terme. » Lorsqu'on nous demandait : « Qu'est-ce que vous voulez faire au Viel Audon ? », il répondait : « On ne sait pas encore, on verra ! »

Si nous ne savions pas précisément ce que deviendrait le Viel Audon, nous savions ce que nous ne voulions pas : nous ne voulions pas d'un village où chacun individuellement réaliserait la maison de ses rêves, nous ne voulions pas faire un centre de vacances et nous ne voulions surtout pas d'un Baux-de-Provence *bis*... Nous espérions seulement donner une vocation globale, cohérente à tout cet ensemble architectural niché au pied des falaises, nous voulions à la manière d'un sculpteur, donner corps à une utopie, une œuvre autant humaine que matérielle.

Par notre expérience, nous savions qu'une aventure collective ne se décrète pas. Elle se construit par des rencontres et des adoptions à la croisée des aspirations de chacun. Nous savions que la route serait faite d'obstacles mais aussi d'imprévus saisis comme des opportunités. Nous savions que les quatre ou cinq personnes du

départ ouvriraient le projet à d'autres qui apporteraient ici ou là leur pierre, leurs compétences et leurs propres projets. Nous avions l'intuition encore confuse, mais réelle, que le hameau se construirait lentement au fur et à mesure des possibilités et des besoins, selon les moyens disponibles, comme savaient le faire les anciens, à la manière vernaculaire ⁴.

Compagnonnage à la rencontre d'autres aventuriers

Notre vie de baladins de *La Cour des Miracles* nous avait enseigné déjà bien des choses sur la nature humaine, sur nous-mêmes et sur la vie d'un groupe, sa vitalité, ses bonheurs incomparables comme ses dangers et ses dérives...

Les années 1970 étaient propices aux utopies communautaires. Sans avoir lu ni Fourier ni Proudhon, il nous paraissait évident que le progrès était à chercher dans un meilleur être social plutôt que dans l'accumulation matérielle que nous proposait la société de consommation naissante. Si, pour certains, l'engagement politique se faisait en travaillant dans les usines ou en s'engageant dans les partis d'extrême gauche dans une perspective révolutionnaire, pour d'autres, il était dans la recherche de structures sociales alternatives. Changer la société, c'était changer la vie et se changer soi-même, c'était vivre autrement et partager les richesses plus équitablement.

Durant les trois années pendant lesquelles Gérard et moi essayions de convaincre un à un les propriétaires du Viel Audon, nous avons saisi toutes les occasions de rencontrer les expériences communautaires de cette période. Leur grande variété s'offrait à nous au hasard

4. Vernaculaire : Terme dérivé du latin « vernaculus », relatif aux esclaves nés dans la maison. Il s'étend à tout ce qui est élevé, tissé, cultivé, confectionné à la maison. On parle d'architecture vernaculaire à propos du bâti réalisé par les paysans à partir des matériaux présents sur le site, et de langues vernaculaires à propos des langues d'usage familial, local.

des rencontres, des voyages. Chaque fois que nous entendions parler d'une aventure collective quelque part, nous y allions et il suffisait de frapper à la porte, saluer et engager la conversation sur le projet du lieu pour partager rapidement l'essentiel de ce qui regroupait les gens.

Il y avait ce château de la Nièvre où la recherche était spirituelle autour de l'enseignement de Mère et du maître Sri Aurobindo ⁵. Les disciples étaient vêtus de blanc, pieds nus dans des sandales tels des moines. Leur quotidien était fait de prière, méditation et repas végétarien frugal. Une personnalité semblait se distinguer et avoir un rôle particulier. On disait qu'il était le fils d'une psychanalyste parisienne et qu'il revenait d'un ashram en Inde. Dans ce groupe, il était indécent de demander de quoi on vivait... l'argent et les besoins matériels étaient couverts du plus grand mépris. Les passages de la maman psy semblaient parer au minimum vital, quoique l'hiver fût bien rude !

Dans un village voisin un couple homosexuel rassemblait de nombreux amis pour des séjours plus ou moins longs. Ils louaient une maison communale et vivaient de la vente de brocante. Une maison joyeuse, agréable et accueillante si ce n'est la présence de milliers de puces prêtes chaque soir à vous dévorer. Un jour, le vol d'une cloche dans le village a servi de prétexte aux gendarmes pour faire une perquisition. Souvenir inoubliable de cette quinzaine de personnes, dont nous étions ce jour-là, mises en rang dans la cour et photographiées après avoir donné leur identité.

En Ardèche, un centre de formation à la macrobiotique avait été construit près d'Aubenas. Ce mode d'alimentation initié par le

5. Sri Aurobindo : Philosophe, poète et écrivain spiritualiste, il est un des fondateurs principaux du mouvement militant indépendantiste indien. Il a développé une approche nouvelle du yoga, le yoga intégral, et créé un ashram qu'il confia à la « Mère ».

Japonais Oshawa voulait démontrer à travers la philosophie du yin et du yang, l'impact de chaque aliment sur l'esprit et la santé de l'homme. Le centre d'enseignement était payant mais une petite communauté à proximité accueillait ceux qui n'avaient pas les moyens de payer les stages du centre. La vie y était très rustique. On échangeait sur les vertus des céréales sur la santé, les guérisons grâce à un changement de régime, les recettes et les modes de cuisson appropriés et la philosophie orientale.

Nous avons rencontré aussi un groupe de musiciens qui vivaient ensemble et travaillaient leur prochain concert entre deux disputes ou *défonces* pour chercher l'inspiration. Il y avait aussi des groupes politiques qui nous ramenaient au temps des maquis de nos parents. Les visages tendus, les discours dramatisants : les « fachos » rdaient et la révolution était en marche...

L'Ardèche foisonnait aussi de courageux *nouveaux paysans* installés dans des masures du bout du monde, occupés à retaper les bâtiments et réapprendre tous les savoir-faire des anciens : comment capter l'eau des sources, à quelle lune faut-il couper le bois, à quelle exposition faut-il mettre les abeilles, que faut-il faire quand les chèvres ont de l'Ecthyma⁶ ? On écoutait les conseils des vieux paysans et les savoirs se passaient de ferme en ferme. Les plus habiles ou fortunés parvenaient assez rapidement à avoir un toit et les moyens de passer l'hiver sans trop avoir froid, les autres accumulaient les erreurs au prix d'un manque de confort qui les mettait à rude épreuve.

Quelques personnages forts de conviction étaient devenus des référents incontournables comme Pierre Rabhi, ce pionnier du retour à la terre dix ans avant la vague des années 1970, ou Maurice Chaudière, greffeur infatigable et défenseur des miracles de la nature sauvage dans son « atelier maladroit ».

6. Ecthyma : Infection virale provoquant des éruptions sur les lèvres et les mamelles.

Il y avait aussi les groupes qui ne juraient que par la libre sexualité, mettant au pilori le couple et la famille, coupables de tous les maux de la société. On rejetait la psychanalyse freudienne pour se tourner vers Reich⁷ et d'autres, et expérimenter les thérapies les plus extrêmes pour se débarrasser des souffrances et inhibitions qui nuisaient à l'accomplissement individuel et social.

Dans cette mouvance des plus hétéroclites, chacun donnait un sens à sa vie, trouvait une passion, inventait son histoire, faisait des découvertes, cherchait une vérité qui lui donnait le goût de la vie et si possible un goût qu'il partageait avec d'autres. Nous étions tous peu ou prou des aventuriers d'un autre monde, des chercheurs d'autres voies que celles d'une société industrielle en plein essor glorifiant le seul bien-être matériel accessible à tous par la consom-



Le Viel Audon en ruines, vu d'avion

7. Reich (Wilhelm) : médecin et psychanaliste autrichien qui tenta une synthèse entre psychanalyse et marxisme. Il prôna la libération sexuelle.

mation de masse, associé à la consécration de l'égoïsme et de l'individualisme au service d'un capitalisme glorieux.

Toutes ces expériences ont été très riches d'enseignement. À chaque rencontre nous essayions de comprendre et d'apprendre. C'était un peu comme un compagnonnage à la découverte des hommes et de la société dans toutes leurs dimensions et diversité.

Le Viel Audon allait-il être voué au Moyen Âge, à une quête spirituelle, à la macrobiotique, la révolution, la libre sexualité, la musique ou l'agriculture traditionnelle ?

Si nous nous sommes beaucoup enrichis de toutes ces recherches et ces rencontres, nous n'avons jamais envisagé d'engager le projet du Viel Audon vers l'une ou l'autre de ces orientations. Nous avons plutôt affiné petit à petit nos certitudes quant aux directions à ne pas prendre. Pour nous, le Viel Audon allait construire lui-même sa propre histoire à travers ceux qui allaient s'y investir et réaliser sa renaissance.

3 - Le Viel Audon en chantier

Nous étions maintenant, Gérard et moi, reliés par un projet fou, inaccessible, à long terme, sorte d'histoire sans fin qui n'avait pas encore vraiment commencé. L'aventurier « Piracle » était devenu un homme studieux s'occupant à lire, sculpter ou tisser dans les périodes où il n'avait pas de travail. Moi, j'étais devenue orthophoniste. Mon travail m'intéressait mais il m'obligeait à vivre un certain décalage : le jour j'étais dans la position des cadres de professions paramédicales, investie d'une certaine reconnaissance sociale et le soir j'étais dans un appartement sans meuble, me nourrissant de céréales et de « pâtés végétaux » et dormant sur les tapis de laine réalisés par Gérard. Tout l'argent que nous gagnions était destiné à notre projet et tout notre temps libre consacré à rencontrer les

propriétaires du Viel Audon et à aller à la découverte d'autres expériences. Aucune autre occupation ne nous venait pas à l'esprit.

Les louveteaux nous ouvrent la voie

Un jour d'été, le maire de Balazuc nous contacte pour nous informer qu'un groupe de scouts en camp sur la commune cherche à faire quelques journées de chantier bénévole pour la collectivité. M. Berre avoue qu'il est difficile pour lui de trouver un encadrement qui puisse répondre à leur demande mais il lui semble que nous pourrions peut-être organiser quelque chose au Viel Audon.

Quelques jours plus tard, une trentaine de jeunes garçons parisiens de 8 à 11 ans encadrés par des aînés se présentent au Viel Audon en uniforme. Nous leur achetons quelques outils et nous leur proposons de déblayer la source du Viel Audon recouverte de gravats et de ronces. Les pelles et les pioches paraissent bien grandes pour leur petite taille !

Nous revenons le lendemain et nous sommes sidérés devant le travail réalisé. Les broussailles ont disparu et le tas de gravats a bien diminué. Gérard, piqué au jeu, se met à l'œuvre avec eux. Les pioches attaquent, les pelles volent, les seaux évacuent les gravats. Chacun se coordonne aux autres pour être plus efficace : il y a ceux qui piochent, ceux qui pellent et remplissent les seaux et ceux qui les vident plus loin... et la chaîne tourne. Après deux jours, nous voyons apparaître l'aménagement de la source réalisé par les habitants d'autrefois et l'on distingue bien la sortie de l'eau. Les jeunes sont fiers et enthousiasmés par ce qu'ils ont réalisé. On les voit grandis.

Après leur départ nous sommes un peu abasourdis. Ces tout jeunes garçons nous ont donné une leçon : leur énergie et leur générosité nous ont impressionnés ; leur capacité à réaliser un travail non contraint dans une perspective d'utilité sociale nous forçait à l'admiration. J'avais fait moi-même quelques années auparavant une

expérience de chantier avec un groupe de guides⁸ et avais beaucoup apprécié de réaliser quelque chose d'utile avec d'autres. Le chantier bénévole ne serait-il pas une voie porteuse d'avenir pour un projet aussi ambitieux que de ramener la vie au Viel Audon ?

Le Viel Audon, chantier international de jeunes

Nous nous renseignons sur les associations qui organisent des chantiers de jeunes en France. On en découvre plusieurs. Chacune a sa particularité, plus ou moins axée sur la réhabilitation du patrimoine ou sur l'éducation populaire. Elles ont de véritables catalogues qui proposent aux jeunes des chantiers dans toute l'Europe.

Nous en choisissons une qui nous semble correspondre le plus à notre état d'esprit : Études et Chantiers. En leur faisant un courrier, nous appréhendons de ne pas correspondre à leurs critères. Nous rédigeons seulement une dizaine de lignes dans un style plutôt poétique et recevons rapidement une réponse qui nous annonce qu'une personne viendra visiter les lieux prochainement.

Gérard fait alors le tour des ruines du hameau avec le délégué d'Études et Chantiers et lui explique comment il envisage de commencer les travaux. On fait connaissance et malgré la folie de notre projet, le courant passe, une confiance s'établit. Le chantier du Viel Audon sera inscrit dans leur prochain catalogue sous l'intitulé « Redonner vie à un village en ruine ».

Cette décision était courageuse car elle comportait des risques : nous n'étions pas une collectivité publique mais des *privés*. On nous a demandé de créer une association mais, nous, nous défendions l'idée de passer cette étape avec des personnes engagées réellement avec nous sur ce projet dès que possible.

8. *Guides* : Groupes féminins du scoutisme.

Tous les chantiers avaient un objectif d'intérêt général affiché : faire un chemin pour la randonnée, créer un centre culturel pour tel public, réhabiliter un monastère, une église, un château... Nous, le seul objectif que nous pouvions afficher était de faire revivre le Viel Audon. Installer un camp chantier dans un lieu sans route, sans électricité, sans eau potable serait aujourd'hui certainement interdit en raison des normes de sécurité mais, à cette époque, la réglementation n'était pas aussi stricte qu'aujourd'hui et l'aventure restait possible.

Premier chantier : les enjeux pédagogiques d'une microsociété

Après un premier essai de chantier à Pâques 1972 avec une dizaine de personnes, nous préparons le chantier de l'été : Le Viel Audon a du succès sur le catalogue, plusieurs groupes s'inscrivent. L'objectif de ce premier chantier est de débroussailler et de déblayer les gravats pour mettre à jour l'existant. Les outils sont simples : pelles, pioches, seaux, haches et sécateurs. Il faut aussi sécuriser les lieux en faisant tomber tout ce qui est en équilibre et en calant tout ce qui peut être consolidé, ce que Gérard fera lui-même à cause du danger. Il est particulièrement à l'aise dans ce contexte : ses études d'architecte lui ont appris les principes de la construction, mais il a aussi une expérience pratique ; enfant, il était souvent sur les chantiers dirigés par son père, adolescent il a été l'apprenti d'un maçon espagnol, Tonio, qui construisait la maison de ses parents. C'était comme si Tonio était toujours là, derrière son épaule pour le guider.

Il fallait aussi organiser la vie quotidienne sur le site : Gérard et moi nous sommes installés sur une terrasse de pierres sèches, dans un abri réalisé à partir de trois arceaux de serre recouverts d'une bâche de l'armée. Cathy et Bazal avaient une tente, mais préféraient dormir sous les étoiles. Pour faire la cuisine, nous avons choisi une des caves pour être abrités en cas de pluie. L'eau potable n'était accessible qu'à un robinet public situé au pont de Balazuc, c'est-à-dire au

bout d'un chemin d'environ huit cents mètres. Nous avons acheté une collection de jerricans de 5 litres pour la transporter jusqu'au chantier.

La plupart des participants sont des groupes issus du scoutisme. À cette époque, peu de mixité encore dans le mouvement : il y avait les groupes de filles et les groupes de garçons, les jeunes et les aînés. Parmi eux, un groupe de gars du Nord qui avaient travaillé pendant l'année pour descendre l'Ardèche en radeau. Ils sont arrivés avec un camion bondé de matériel, des pneus de camion, des planches, des cordages... le chantier était pour eux une étape avant le départ sur l'Ardèche. Il y avait aussi des scouts de Paris, d'Orléans, des caravelles⁹ de Lyon, des groupes belges et quelques jeunes inscrits individuellement à partir du catalogue d'Études et Chantiers.

Au début, Gérard confiait à chaque groupe un endroit du village, avec un objectif. Ceux-ci avaient leur propre encadrement et étaient autonomes pour l'organisation de leur vie en dehors du chantier (cuisine, soirées, etc). Il venait régulièrement les guider, les conseiller. Petit à petit, les différences de style et de mentalité entre les différents groupes sont apparues : il y avait les groupes de filles et les groupes de garçons, mais aussi ceux qui étaient très hiérarchisés avec des chefs aux allures paramilitaires, des groupes très conviviaux où la rigolade prenait toujours le dessus et ceux qui discutaient des heures avant de prendre une pelle...

Nous nous gardions bien d'intervenir ou de les juger. Nous restions dans notre rôle d'organiseurs. Ils nous posaient peu de questions sur l'objectif du projet. L'important pour eux était de vivre une expérience entre eux, dans l'action et dans le prolongement de leurs activités de l'année.

9. Caravelles : Groupes féminins de scouts de 15 à 17 ans.

Les participants venus en individuel avaient du mal à trouver leur place aux côtés de ces groupes dont ils critiquaient le côté boy-scout, les uniformes et la présence des ecclésiastiques à leurs côtés. Une jeune fille aux convictions maoïstes a organisé un soir un grand débat avec les scouts et des responsables de leur mouvement venus inspecter le camp.

Après moult discussions politico-contestataires, les chefs scouts n'ayant jamais dégusté le breuvage de ma région qu'est le calvados, le flacon de goutte que j'avais subtilisé dans le tonneau de papa est sorti du sac à dos et a produit ses effets. Ils n'avaient jamais bu d'alcool, ils n'en voulaient pas, ils en ont bu et sont devenus beaucoup moins persuasifs !

Anne Cousin

Les groupes entre eux ne pouvaient pas totalement s'ignorer surtout quand les filles travaillaient non loin des garçons... Les garçons se donnaient des challenges pour mettre en valeur leur virilité naissante... et les filles les mettaient au défi en leur démontrant qu'elles étaient aussi efficaces qu'eux, voire capables de les surpasser ! Un groupe venait du 16^e arrondissement de Paris et jouait le soir une pièce de Sacha Guitry quand un autre était manifestement encadré par un militant rescapé de Mai 68... Ces derniers n'avaient gardé de l'uniforme que le foulard, et débattaient du rôle de la presse en faisant la lecture collective de *Rouge*, un journal d'extrême gauche. Entre ceux qui faisaient le lever aux couleurs tous les matins et ceux qui lisaient *Rouge*, les choses n'ont pas tardé à s'envenimer.

Quel rôle devons-nous jouer au milieu de ces altercations ? Devons-nous prendre parti ? Les différends entre ces jeunes reflétaient les rapports de force au sein de la société, sauf que normalement les jeunes du 16^e arrondissement ne rencontraient jamais les jeunes des banlieues. Au Viel Audon, ils étaient sur le même territoire en train de travailler pour le même projet. Leur confrontation leur apprenait beaucoup sur eux-mêmes et leur posait des ques-

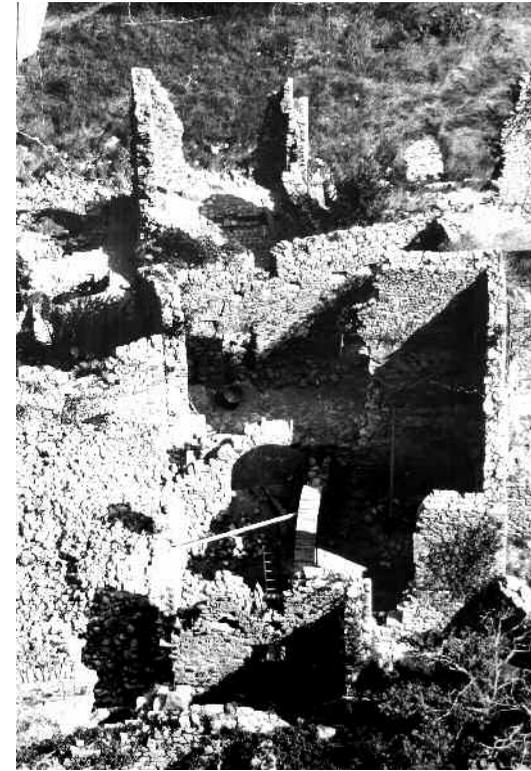
tions sur leur future place dans la société qu'ils allaient obligatoirement réinterroger par la suite. Nous laissons la confrontation exister en souhaitant qu'elle fasse progresser leur positionnement.

À la fin de ce premier été, le Viel Audon est déjà différent : on y voit plus clair, des tonnes de gravats ont été dégagées, des sols retrouvés, les arbres qui poussaient à l'intérieur des maisons ont été abattus et l'on distingue beaucoup mieux la configuration de chaque maison. Gérard a fait tomber ce qui était en équilibre pendant que je fermais les yeux. Il a bâti un contrefort à l'angle d'une maison qui quittait dangereusement la verticale et étayé tout ce qui pouvait être sauvé.

Quand toute la vie du chantier s'organise

Ce premier chantier avait été riche d'enseignements : nous avons appris à quoi nous attendre au niveau des groupes et des personnes, appris à connaître leurs motivations et leur enthousiasme. Nous avons été capables de faire manger les participants inscrits en individuel en approvisionnant le chantier en eau potable et en nourriture. La cuisine se faisait sur un réchaud à gaz et la vaisselle dans la source. Quand la nuit tombait nous avions un feu de camp ou des bougies pour nous éclairer. Nous étions prêts à renouveler l'expérience l'année suivante, mais en apportant quelques modifications. Le chantier du Viel Audon était pour les jeunes l'occasion de se confronter au travail de construction, mais aussi la possibilité de faire des rencontres et des découvertes qui les amènent à réfléchir sur leur société, leur mode de vie et de consommation. Il nous semblait important de favoriser les rencontres en proposant aux groupes de travailler ensemble plutôt que chacun dans son coin et de prendre au moins un repas commun sur le chantier.

Cette idée nous obligeait à organiser une cuisine pour un grand nombre de personnes. Elle nous poussait aussi à réfléchir sur la nourriture que nous allions proposer. Le Viel Audon n'était accessible qu'à pied ; nous n'avions pas d'eau courante, pas d'électricité,



Intérieur des ruines du Viel Audon

donc pas de Frigidaire. Les approvisionnements devaient être limités aux denrées les moins périssables et nous devions veiller à laisser le moins possible de déchets derrière nous.

Au centre macrobiotique du Taillé, près d'Aubenas, nous avons appris à cuisiner les céréales et à connaître les aliments qui contiennent des protéines végétales, comme le soja qui permet de diminuer la consommation de viande. Nous ne voulions pas convertir les jeunes au végéta-

risme ou à la macrobiotique, mais il nous semblait intéressant qu'ils profitent du chantier pour faire une expérience qui les amène à réfléchir sur leur mode de nourriture et sur la question de l'alimentation dans le monde.

Le chantier portait à nos yeux des enjeux éducatifs de plus en plus clairs : il devait être un espace de reconstruction, mais aussi un lieu de réflexion sur notre mode de vie occidental et notre civilisation. Tout alors prenait sens et importance, la nourriture comme le reste.

Il y avait très peu de magasins bio à cette époque et les prix étaient très élevés. On cherchait alors à acheter des produits directement chez les producteurs. Quand on voulait acheter du riz complet dans les coopératives de Camargue, on nous demandait si c'était pour notre chien ! Il y avait heureusement des pionniers de l'agriculture biologique comme ce M. Bon en Camargue qui nous vendait des sacs de 50 kg de riz complet biologique. Pour l'huile, de première pression à froid, il fallait aller au moulin de M. Noël à Pont-Saint-Esprit. Les légumineuses, pois cassés et lentilles, se trouvaient près du Puy. Les céréales en gros étaient commercialisées par les Arméniens de Valence qui consommaient en quantité le boulgour (blé dur concassé). Ils nous regardaient interloqués quand nous leur demandions des produits de culture biologique ; aujourd'hui Markal est une grande marque de diffusion des céréales biologiques en France.

Ayant découvert un four banal dans un hameau voisin du Viel Audon, nous avons eu l'idée de faire le pain avec les jeunes. Le meunier auquel nous voulions acheter de la farine complète nous expliquait : « Ce n'est plus possible ; maintenant dans les moulins la farine et le son sont séparés automatiquement et on vend le son pour nourrir les cochons. » Aimablement pour nous, il a pris de la farine blanche qu'il a mélangée avec du petit son pour recomposer une farine complète en attendant que nous puissions trouver de la farine biologique.

Gérard se souvient :

Souvenir inoubliable du premier jour où nous avons fait le pain au Viel Audon ; nous devons être quatre-vingts, la pâte avait été pétrie au chantier, elle avait levé pendant la journée et nous avons transporté les miches en file indienne à plus d'un kilomètre de là, au hameau de Servières, en les protégeant des changements de température par nos vêtements. Là-bas un groupe avait fait du feu pendant des heures dans cet immense four banal qui n'avait plus fait de fournée depuis

bien longtemps. Après qu'on a défourné, la soirée s'est prolongée bien tard autour du feu en chantant dans une atmosphère vraiment extraordinaire.

Au Viel Audon, tout devait être réfléchi et simplifié pour limiter les transports et la production de déchets. Nous devions limiter au maximum les boîtes de conserve et les emballages. Pour simplifier la vaisselle, nous avons fait faire une centaine de larges bols en grès par un artisan potier. Ils étaient plus faciles à tenir sur les genoux que des assiettes. Finis les couteaux et les fourchettes, une cuiller suffisait. Le repas terminé, les bols étaient transportés à la source dans de grandes panières pour être lavés. Retour à la simplicité dans tous les domaines.

Du chantier de reconstruction au chantier social

L'objectif du chantier l'année suivante était de mettre rapidement un toit sur la maison la moins endommagée pour avoir un endroit abrité en cas de pluie. Jusque-là, seules les caves voûtées pouvaient nous protéger un peu, mais en cas de forte pluie, elles prenaient l'eau.

Le sable, l'eau et les pierres pour bâtir étaient sur place, mais le ciment, les charpentes et les tuiles devaient être acheminés par le sentier. Gérard réfléchissait aux moyens de transport pour que l'approvisionnement puisse se faire par tous, filles ou garçons : le sentier n'est pas carrossable, même par une brouette. Il fabriquait des brancards qui s'accrochaient à une cuve à vendange en plastique permettant à deux personnes, l'une devant, l'autre derrière, de transporter. Il étudiait aussi les systèmes de portage des anciens, le *coulassou* ou la *besse* calculés pour répartir au mieux l'effort. Pour les sacs de ciment, il avait trouvé une façon de les charger sur les épaules qui répartissait au mieux le poids (un poids de 50 kg). Pour la charpente, il pensait à la flottaison dans la rivière... mais peut-être arriverait-on à descendre les poutres par le sentier mulétier qui descend de la falaise en les traînant à terre ?



Transport de ciment

En démarrant les travaux de maçonnerie, il nous paraissait intéressant de nous mettre en contact avec les lycées professionnels qui avaient une formation dans ce domaine en pensant que ce chantier grandeur nature pouvait les intéresser. Nous trouvons la liste de ces établissements et leur écrivons.

Grâce au catalogue d'Études et Chantiers les groupes s'inscrivaient, de plus en plus nombreux, presque quatre cents participants s'annonçaient pour des séjours d'une semaine à quinze jours, entre juillet et août, avec des pointes de quatre vingts personnes en même temps. Bonne nouvelle, un groupe breton d'un LEP (lycée d'enseignement professionnel) de maçonnerie s'est inscrit.

De nouveau, nous rencontrons la diversité que nous avons appréciée lors du premier chantier : un groupe du lycée français de

Londres, des caravelles de Villeurbanne, un groupe de jeunes d'un quartier d'Auxerre accompagnés d'un curé et un groupe de guides belges arrivé avec un équipement digne d'un camp militaire...

Quand les jeunes arrivent, nous leur expliquons la règle du jeu : repas communs, soirées s'ils le souhaitent ; cinq heures de chantier par jour, de 8 h à 11 h avant la chaleur et de 17 h, après le goûter, jusqu'à 19 h. En dehors, baignade et loisirs à volonté. Nous leur présentons notre parti pris sur l'alimentation comme une expérience, une découverte enrichissante. Après tout ils sont venus là pour vivre une aventure. Pas de résistance *a priori*.

Le chantier démarre bien, avec le même enthousiasme, la même énergie que les précédents. Le groupe d'Auxerre joue un excellent rôle d'animateur pour tout le chantier ; un véritable Coluche en herbe arrive à faire tordre de rire de quatre-vingts à cent personnes et animer des soirées étonnantes de créativité et de vitalité. La rencontre des groupes commence à faire effet, on sent un net rapprochement entre le groupe d'Auxerre et les jeunes filles scouts de Villeurbanne. Le curé d'Auxerre semble comprendre notre projet et participe activement au chantier.

Le groupe du LEP de Tatihou¹⁰ arrive. Nous attendions des élèves d'un lycée professionnel, nous voyons arriver un grand type blond aux cheveux longs qui se présente comme l'éducateur du groupe. Il y a aussi un cuisinier avec eux et un autre adulte ; ils imposent le fait de faire leur cuisine à part. Les jeunes ont un air distant, ils traînent un peu et nous regardent de côté, comme s'ils n'avaient pas choisi de venir là. Effectivement, le premier matin, ils ne sont pas présents pour démarrer le chantier. Après quelques questions aux responsables, nous apprenons qu'il s'agit de grands délinquants mineurs placés par les tribunaux dans le centre de rééducation de l'île de

10. *Tatihou* : île fortifiée de la Manche, au large du port de Saint-Vaast-la-Hougue, à 30 km de Cherbourg.

Tatihou, un ancien fort isolé du monde. Juste avant de venir au chantier, les éducateurs avaient découvert une cache d'armes au bout de l'île, dans la tour. Ils préparaient une mutinerie !

Nous apprécions les différences, dans les groupes, nous recherchions le brassage social et les rencontres des milieux différents... Entre un groupe paroissial du lycée français de Londres et ce groupe, nous avons un éventail social des plus larges !

La suite du chantier avec eux sera mouvementée : pour arriver à garder autorité sur eux, l'éducateur les impressionnait physiquement ; par exemple en sautant du pont de Balazuc dans l'Ardèche (quatorze mètres de hauteur). Il animait leurs soirées en les amenant au bistrot prendre une cuite à la pelure d'oignon (vin rosé ordinaire)... Quelques jours seulement après leur arrivée, les jeunes ont fait un « casse » au café de Balazuc. Nous avons vu arriver deux d'entre eux quelque temps après, le visage tuméfié, venir reprendre leur pelle comme si de rien n'était. Le passage à tabac avait été efficace et le café avait récupéré sa caisse. Lorsque nous demandions aux éducateurs s'il n'y avait pas d'autre moyen de se faire comprendre, ils nous regardaient avec compassion, nous expliquant qu'à Tatihou c'était comme ça, question de survie pour les éducateurs !

Ces jeunes se mêlaient aux autres dans le chantier... et nous prenions la mesure des risques encourus. Les garçons s'intéressaient aux filles... nous voulions les rencontres de milieux différents, nous les avons ! Certains sont revenus plusieurs années de suite à titre individuel, quand ils ont été libérés et majeurs. Peut-être que cette expérience a été constructive pour l'avenir de quelques-uns ?

La vie intense du chantier, ses joies et ses difficultés

À côté de ces expériences extrêmes, il y avait un quotidien des plus enthousiastes. Les travaux avançaient : les tuiles avaient été descendues sur les épaules, en file indienne. On avait fait la charpente de la

première maison avec des troncs d'arbres entiers descendus en les tirant sur le sentier du haut. Les plus costauds amenaient les sacs de ciment sur les épaules le long du sentier du bas, soit environ huit cents mètres. Personne ne rechignait pour aller chercher l'eau. Plusieurs fois par jour, des petits groupes partaient avec les jerricans, sans impératif de temps pour revenir, et c'était une bonne occasion pour papoter et faire connaissance. Lorsqu'on était revenu, dans la chaleur avec ses deux fois 5 kg au bout des bras, l'eau potable prenait sa juste valeur... Si par malheur l'un des jerricans se renversait, cinq personnes au moins se jetaient dessus pour le redresser !

Gérard avait installé un treuil qui permettait de remonter le sable récolté dans la rivière jusqu'en haut du village sur un câble. Les jeunes adoraient se coordonner avec celui qui démarrait le moteur à l'autre bout pour treuiller le contenu.

L'organisation du chantier avait totalement changé : Gérard avait compris que l'intérêt pédagogique était de permettre aux jeunes de se responsabiliser et de coopérer avec les autres. Il assurait essentiellement la sécurité, l'approvisionnement des matériaux et les conseils techniques qui permettaient aux participants de faire par eux-mêmes. Le chantier du Viel Audon se démarquait totalement de certains chantiers de jeunes où les participants ne sont là que pour des tâches secondaires aux côtés de professionnels.

Depuis cette période, chaque matin, après le petit-déjeuner au Viel Audon, on présente les différents postes de chantier sur un grand tableau : le sable, le transport, la maçonnerie, le déblaiement, le ciment, le pain ou la cuisine. Chacun s'inscrit volontairement sur tel ou tel poste pour la journée. Comme il se crée facilement une hiérarchie entre les tâches techniques et les tâches de transport, entre les tâches féminines et les tâches masculines, nous avons établi l'obligation que chacun fasse l'expérience au moins une fois de chaque activité pour qu'il ait la vision d'ensemble et qu'il prenne

ensuite une responsabilité particulière. La responsabilisation est étonnamment rapide et c'est un des aspects qui accroche le plus ces jeunes. Très rapidement on leur fait confiance et dès qu'ils ont compris une technique ils se retrouvent à l'apprendre à d'autres ; ils apprennent tout en faisant, à une rapidité surprenante, et mettent en œuvre très rapidement leurs savoirs techniques autant que leurs talents d'animateur..., de cuisinier. La transmission des informations est explicitée et valorisée, ce qui permet de fonctionner malgré un *turnover* important. Le Viel Audon est habité par une petite société solidaire qui prend conscience de sa dimension à travers l'œuvre commune à réaliser.



Tableau du matin

Pour faire le ciment, nous avons acheté une petite bétonnière équipée d'un moteur à essence. Rapidement, elle était devenue le joujou des garçons et les filles ne pouvaient plus s'en approcher. Certains se l'étaient appropriée en la jugeant dangereuse pour des gens inexpérimentés. Un jour elle est tombée en panne et Gérard a montré comment faire le ciment sans machine : le sable et la chaux sont mélangés avec des pelles en les retournant jusqu'à ce que le mélange soit homogène, puis on creuse un trou au centre pour y verser l'eau nécessaire. Quatre personnes tournent alors autour du tas en renversant les pelles du mélange vers le centre pour l'incorporer à l'eau. Ensuite on mélange à nouveau le tout en le déplaçant avec les pelles jusqu'à ce que le mortier soit bien homogène. Cette méthode, pratiquée depuis des millénaires, est accessible à tous, filles et garçons sans danger et sans jamais tomber en panne. Il n'y a plus jamais eu de bétonnière sur les chantiers de jeunes au Viel Audon.

Avec la simplification des tâches qui les rend accessibles à tous et la conscience qu'a chacun dans le processus global, le chantier ne s'arrête jamais. Les jeunes font concrètement l'expérience de leurs capacités mais aussi de l'efficacité de la coopération. Quand il faut porter un énorme tronc d'arbre pour une charpente, on y parvient en entourant l'arbre de cordes arrimées à des bouts de bois. À dix personnes d'un côté et dix de l'autre on le soulève et le transporte sans problème. Quand il faut de grandes quantités d'eau pour faire une dalle au centre du village, on organise une chaîne de seaux de quatre-vingts personnes de la rivière jusqu'au haut du village... qui se termine généralement en gigantesque bataille d'eau. Chaque poste de chantier dépend d'un autre. Il faut transporter les sacs de ciment et le sable de la plage pour faire le mortier, il faut apporter l'intendance pour que les cuisiniers préparent les repas. Chacun a la visibilité de l'interdépendance qui permet à la microsociété du Viel Audon de fonctionner.

Chansons, guitare, violon, danses, spectacles... les soirées s'improvisaient à l'initiative spontanée d'une personne ou d'un groupe,

assis autour d'un feu, ou tous regroupés dans une des caves, éclairée par les bougies. Nous avons proscrit les transistors au Viel Audon. La créativité spontanée issue des participants est une expérience beaucoup plus riche et vivante. Les débuts du mouvement folk étaient inépuisables de ressources. Là où notre société s'engageait de plus en plus vers la dépendance à l'argent et à la culture transformée en produits de consommation standardisés, notre rôle était de laisser place à l'expression et d'aider à révéler les trésors de créativité présents en chacun.

Nous ne faisons pas l'économie de quelques conflits, nos choix sur la nourriture ne plaisaient pas à tous. Priver du steak journalier des jeunes en pleine croissance auxquels on demande des efforts physiques était intolérable pour certains et nous avons dû faire face un jour à une grève. Malgré notre argumentation sur la présence de protéines dans les œufs, le poisson et les légumineuses, nous avons dû composer en mettant de la viande au moins deux fois par semaine.

Il arrivait que des gens venus de Balazuc à notre insu s'immiscent dans les soirées. Un soir, un groupe d'adultes est venu au village convaincre les jeunes qu'ils se faisaient exploiter. Ils criaient dans tout le village « À qui profite le crime ? » Cet épisode aurait pu se terminer dans la violence si nous n'avions pas eu autant d'alliés parmi les jeunes et leur encadrement.

Parmi les difficultés, il y avait aussi les questions de sécurité : nous voulions donner le plus possible de responsabilités à ces jeunes inexpérimentés, nous voulions qu'ils se prouvent qu'ils étaient capables de beaucoup plus qu'ils ne le croyaient, nous voulions leur apprendre les vertus du courage, de l'enthousiasme de la générosité et de la solidarité... mais il n'était pas question de les mettre en danger. Il fallait veiller à prévenir tout accident en surveillant les pierres, consolidant tout ce qui pouvait représenter un risque. D'autant que le moindre accident aurait été

fatal pour tout, pour notre responsabilité personnelle et pour l'avenir du projet.

À deux reprises nous avons frisé la catastrophe : une première fois, à l'heure de la pause où nous étions rassemblés pour boire, nous avons entendu un énorme vacarme et vu un nuage de poussière se soulever. Quelque chose s'était écroulé... Effectivement, les déblais retirés à un endroit ne faisaient plus contrefort à la poussée d'une petite voûte et celle-ci s'est affaissée sur elle-même. Nous avons couru sur place pour comprendre ce qui s'était passé et vérifier que personne n'était allé à cet endroit malgré les protections... Nous avons eu l'occasion là de mesurer pleinement nos responsabilités.

Une autre fois, une personne était venue jusqu'au hameau, de nuit, pour accompagner un jeune qui avait fait du stop pour venir... Aveuglé par un Lumogaz et ne connaissant pas les lieux pour ne jamais les avoir vus de jour, il fait le tour de l'assemblée et à la surprise générale, tombe dans le vide qui était devant lui, une terrasse de plusieurs mètres. Heureusement sa chute a été ralentie par un arbre. Transporté d'urgence à l'hôpital par les pompiers, il n'avait rien ! On n'évitera pas bien sûr les chevilles foulées, les insulations, les diarrhées dues à la pollution de la rivière et autres petits problèmes, mais toujours mineurs.

À la fin du chantier, nous sommes épuisés mais enthousiastes. Certains jeunes du groupe d'Auxerre et de Villeurbanne nous promettent de revenir, comme si le Viel Audon était devenu leur affaire, leur projet. On envisage avec eux de se revoir pendant les vacances d'hiver pour ne pas perdre contact. Nous avons sympathisé avec le curé d'Auxerre, surnommé « Pat » (de son nom, Patisou). Pat était un curé peu ordinaire comme on en rencontrait à cette époque. Il était sans concession pour ses paroissiens qu'il sermonnait violemment chaque dimanche. On disait de lui que « ce qu'il supportait le moins c'était l'indifférence à la souffrance du monde ». Pour ces jeunes il jouait le rôle d'éducateur, proche de leurs préoccupations et ouvert sur le monde.

Cathy et Bazal étaient moins enthousiastes ; une distance s'était créée entre nous. Bazal ne se sentait pas une âme de bâtisseur. Les rencontres que nous avons faites ne les emballaient pas et nous comprenons que ce serait leur dernier chantier avec nous.

Souvenirs :

Bonjour,

Je m'appelle Frédéric Andreato et suis venu deux étés de suite sur le chantier du Viel Audon, en 1973 et 1974. Cela fait donc un sacré bail. Pourtant mes souvenirs sont intacts et me reviennent en vrac :

- ma tente posée un peu en aval, pas loin de l'eau, au bout du pré,
- le couple (un ex-architecte) et une orthophoniste (je crois bien) qui géraient avec sagesse et bonne humeur l'endroit. Sont-ils encore là ?
- le treuil (moteur Bernard) qui remontait le mortier depuis les berges [...],
- Balazuc et son bar avec l'affichette « On ne fait pas crédit » ainsi que d'autres très croustillantes,
- les plats végétariens,
- les sacs de 50 kg de ciment que nous acheminions sur le dos par le sentier,
- les « toilettes » très exotiques et à moitié dans le vide,
- le beau pilier que j'avais remonté tout seul et dont j'étais très fier,
- etc.

J'aimerais bien revenir un de ces jours, est-ce possible ?

Ou encore :

Au Viel Audon, j'ai découvert un monde tout à fait nouveau pour moi, une nouvelle manière de voir le travail, les relations aux autres, l'argent, la justice, la politique, l'alimentation, l'action dans la société, etc. Il y avait un système de valeurs, de références à de multiples niveaux, très cohérent et dans lequel je me sentais bien. Plus tard, dans ma vie, je me rends compte

que je n'étais plus dans la reconduction plus ou moins subie d'un système mais dans une création au jour le jour, pas toujours confortable, mais à long terme un sentiment de « bien-être » par le fait d'être en route vers de l'adaptable permanent sur fond des bases perçues au Viel Audon.

Patrick Soubrié

4 - De l'équipe initiale aux nouveaux acteurs

Avec la rentrée scolaire, le Viel Audon se vidait. Il retrouvait son silence, mais chaque mur résonnait encore des rires et des chansons de toute cette jeunesse qui l'avait habité, ne serait-ce que quelques mois.

Nous reprenions nos activités, l'orthophonie pour moi et le dessin d'architecture pour Gérard. La distance prise par Cathy et Bazal nous rendait tristes. Nous avons le sentiment de nous retrouver pour la première fois dans un quotidien banal, à gagner trois sous pour une histoire démesurée, comme amputée de sa raison d'être.

Qu'avions-nous retenu de si fort de notre aventure de *La Cour des Miracles* pour avoir voulu l'inscrire dans la durée sur ce site, sinon la force et la vitalité du collectif ? Il nous restait le projet, l'espoir, mais les compagnons avaient disparu. Nous prenions conscience de l'urgence absolue de trouver d'autres partenaires ; mais qui pourrait s'intéresser à ces ruines inaccessibles et ce projet à si long terme ?

Traversée du désert

Les aventuriers de l'époque choisissaient une bâtisse viable, de dimension abordable pour faire de l'agriculture, élever des chèvres... Au Viel Audon il n'y avait ni route, ni eau potable, ni électricité, ni téléphone... à peine une toiture fraîchement posée. Les communautés déjà constituées choisissaient des châteaux, des maisons

bourgeoises ou de grandes fermes... Il ne leur serait pas venu à l'idée de s'installer dans des ruines quasi romaines. L'important pour tous était de pouvoir vivre dans l'immédiat hors du mode de vie dominant. On réclamait le droit à la paresse, le droit de vivre sans entrave. La dimension du long terme n'intéressait personne. Travailler pour gagner l'argent d'un projet si lointain était un vrai repoussoir !

Je m'étonnais que Gérard ne profite pas de ces temps de solitude pour élaborer l'architecture du Viel Audon. Faute d'un quotidien nourrissant, nous aurions pu rêver ensemble devant les plans du village, y imaginer la vie et une construction sociale idéale. Il s'y refusait catégoriquement. Nous n'avions pas à projeter, imaginer, planifier. Nous avions à vivre le présent et continuer notre route. J'avais du mal à le comprendre et m'impatientais à le voir lire, tisser ou faire des sculptures, activités qui n'avaient aucun rapport direct avec notre projet. Il m'incitait à la patience, à la confiance, comme un marin dans la tempête, certain que nous étions dans la bonne direction. Moi, le plus souvent, je ne voyais qu'une mer hostile et ressentais la peur de voir couler le bateau.

Heureusement que les chantiers de jeunes avaient pris pour nous un tel intérêt. Je me persuadais au mieux que le chemin était plus important que l'objectif. Même si le Viel Audon n'était habité que dans cinquante ans, les chantiers étaient en eux-mêmes une belle histoire. Nous pouvions déjà dans ce contexte partager des valeurs et nos recherches pour une vie qui ait plus de sens, une société qui ait d'autres objectifs que la consommation et l'accumulation de biens matériels, d'autres motivations que la course au pouvoir et à l'argent, l'espoir d'un monde dans lequel chacun est le bienvenu et peut construire une vie digne.

Découverte de la filature

En cherchant de la laine pour faire du tissage, nous sommes allés un jour dans une filature¹¹ que nous avons trouvée sur l'annuaire du

téléphone à Saint-Pierreville en Centre Ardèche. C'était à une heure d'Aubenas. La route semblait interminable, nous avons passé un col, serpenté sur des routes bordées de ravins, pour arriver dans un petit village de la montagne. La filature était en contrebas, au bord de la rivière, la toiture écroulée. Une femme âgée qui devait être la propriétaire nous dit : « N'approchez pas, c'est dangereux, tout est en train de s'effondrer ! » Gérard, aguerrri à tout ce qui ressemble à des ruines, lui demande l'autorisation d'aller voir tout de même : la charpente a plié et toute la toiture est entassée dans un méli-mélo de tuiles et de poutres sur le plancher de l'étage. Curieusement, la pièce du dessous est intacte avec les machines de la filature encore en place et la laine sort encore à chaque bout, comme si elles marchaient encore. On peut voir les différentes étapes de la fabrication du fil. Le tout est recouvert de poussière et quelques gravats se sont accumulés dans un coin. La dame nous a invités à boire un café et nous sommes partis.

Cette rencontre nous avait bouleversés. Nous étions choqués qu'un tel patrimoine soit en train de disparaître devant l'indifférence générale. Nous savions déjà que les éleveurs en étaient amenés à jeter la laine sur le tas de fumier faute d'acheteurs, mais voir la dernière filature du département partir en ruine était consternant. C'était une illustration flagrante du mépris que nous avons pour nos ressources et nos savoir-faire anciens. Sur le chemin du retour nous n'avons pas résisté à une envie de téléphoner à la dame pour lui dire : « Madame, nous ne savons pas comment, mais nous allons faire quelque chose pour sauver la filature. » Celle-ci nous a répondu, la gorge nouée : « Vous êtes la Providence. » Nous avons senti alors le poids de cette parole comme un engagement.

En dehors des périodes de chantier qui correspondaient aux vacances scolaires de Pâques et de l'été, nous n'allions toujours pas au Viel Audon pour tenter de faire quelques travaux. Seul ou à deux, il était

11. L'histoire de la création de la Scop Ardelaine, menée parallèlement au projet du Viel Audon, est racontée dans le livre *Moutons rebelles, Ardelaine, la fibre développement local*, Barras, B. ; coll. Pratiques Utopiques, Éd. Repas.

totallement impossible d'y entreprendre quoi que ce soit. Nous sommes revenus voir la filature plusieurs fois dans nos week-ends. Après un examen attentif, Gérard a estimé qu'il était très urgent de sortir les tuiles et les gravats pour alléger le poids du premier niveau. Il fallait aussi le plus rapidement possible empêcher qu'il ne pleuve sur le bâtiment pour protéger les machines et la construction afin d'éviter que tout ne s'écroule dans la rivière.

Nous avons essayé d'intéresser des associations, les scouts et les éclaireurs de la région à ce sauvetage, mais aucun écho. Devant l'urgence, nous avons décidé d'intervenir nous-mêmes en vidant par la fenêtre les tuiles qui pesaient sur le plancher. Nous voyant faire, Gilbert, le fils adoptif de Mme Courbière, est venu nous donner un coup de main, puis il est allé chercher ses copains et nous nous sommes retrouvés en chantier de jeunes dans la filature... Week-end après week-end les choses avançaient doucement et ces jeunes, en nous aidant, nous donnaient courage. Nous avons investi dans une charpente provisoire que nous avons montée tous les deux (sur-tout Gérard) avec pour seule aide des cordes, à des hauteurs impressionnantes. Le but était de mettre une protection sommaire sur le bâtiment pour le protéger de la pluie. Nous étions arrivés à cet objectif, lorsque le mari de Mme Courbière est tombé malade, puis est décédé peu après. Les travaux se sont alors arrêtés car celle-ci a appris par le notaire que son mari avait racheté l'édifice avec un ami de captivité. Elle découvrait ainsi à la mort de son époux qu'elle était propriétaire indivis avec un inconnu !

Garder le contact d'un été à l'autre

Comment garder le lien avec les jeunes du chantier en dehors de l'été ? Impossible d'imaginer faire quelque chose au Viel Audon dans le froid et sans aucun confort. L'idée nous est venue d'organiser un stage de tissage. Un ami venait d'acquérir un lieu avec de grandes salles qu'il n'avait pas encore aménagées et qu'il voulait bien nous prêter. Ce n'était pas très confortable, ni bien chauffé,

mais avec quelques danses et de bonnes rigolades, les calories humaines venaient suppléer aux besoins ! Les jeunes ont appris à carder, à filer et à teindre la laine en réalisant un grand tapis cardé, filé et tissé à la main, une œuvre collective.

C'était l'occasion aussi de reparler du chantier et de préparer son organisation pour l'année suivante. Ces jeunes étaient encore au lycée et il n'était pas imaginable qu'ils deviennent rapidement des partenaires permanents de cette aventure. Néanmoins le projet du Viel Audon était fédérateur pour leur groupe et grâce à eux, le temps était moins long pour nous, d'un chantier à l'autre. Nous leur avons parlé de la filature, mais pour eux, ce qui était important, c'était le Viel Audon.

Une rencontre « coup de fouet » !...

Des amis nous montrent un jour, un article du *Nouvel Observateur* qui parlait d'un groupe installé près de Forcalquier, dans les Alpes-de-Haute-Provence. De jeunes étrangers européens avaient été expulsés de France par le ministre de l'Intérieur et la presse en avait fait écho. En lisant l'article Gérard comprend, qu'à l'initiative de cette aventure, il y a un certain Rémi dont la famille était amie de ses parents. Nous ne tardons pas à leur rendre visite. Ils sont installés sur le territoire d'une très grande ferme méridionale campée sur un plateau calcaire. Une cinquantaine de personnes sont affairées à reconstruire les bâtiments, à défricher la terre. Nous sommes invités à prendre le repas avec eux.

Nous retrouvons tout à coup la chaleur et la vitalité du groupe que nous avons perdues. Les participants sont là, Français, Allemands, Suisses, bavardant passionnément, faisant fi d'une nourriture frugale et d'un habitat sommaire.

Rémi nous fait visiter le site : il est immense avec plusieurs corps de ferme ; il nous fait part des projets de mise en culture pour produire

la nourriture pour toute la collectivité. L'autosuffisance n'est pas un objectif, c'est un moyen au service d'ambitions politiques. Rémi raconte la fondation de Longo Maï par un groupe allemand spartakiste¹². Il raconte aussi qu'ils ont pu acheter le site grâce à des fonds donnés par des fondations suisses.

Nous sommes ébahis, admiratifs... Nous essayons de lui parler de notre projet au Viel Audon... Il sourit. Nous paraissions bien minables avec notre village en ruine, perdu, et nos moyens financiers dérisoires. Gérard rejoint un groupe et commence à leur donner quelques conseils pratiques pour la construction. Une pensée me vient à l'esprit : allons-nous abandonner notre projet fou et presque inaccessible pour rejoindre celui-là ?

Nous sommes invités à participer à une assemblée générale ; les cinquante personnes réunies là discutent de l'installation d'un rucher. Le climat est tendu. On distingue nettement les porteurs du discours politique et les *faiseurs* pour lesquels la réalisation est capitale. Les *politiques* dominent nettement les *techniques* et la parole des femmes, pourtant battantes, ne semble pas peser lourd.

Nous avons déjà eu des débats animés avec des amis très engagés politiquement qui affirmaient que la seule voie pour faire évoluer la société était l'engagement politique et nous connaissions leur mépris pour les gens qui privilégient la réalisation. Là, nous étions en face de personnes dont le radicalisme était dans le prolongement de Mai 68 mais qui voulaient aussi mettre en œuvre une alternative concrète. Néanmoins l'articulation entre le dire et le faire au quotidien semblait difficile.

12. *Spartakisme* : Courant politique lié à Rosa Luxembourg et à Karl Liebknecht, issu du mouvement ouvrier allemand marxiste et révolutionnaire, caractérisé par son refus de la guerre de 1914 et son attachement à la démocratie ouvrière. Ce courant défend notamment la conception de Karl Marx disant que « l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ».

Certains aspects nous choquaient : sur les murs de la salle commune il y avait des fusils. Rémi justifiait leur présence en évoquant les attaques qu'ils subissaient des groupes d'extrême droite. Ceux-ci avaient déjà mis le feu à l'une des granges. Pour se protéger, il y avait aussi des chiens-loups. Toute la nuit ils faisaient des rondes de surveillance avec les chiens. Ces armes créaient une tension bien particulière. Il n'est pas anodin dans un groupe de circuler toujours accompagné d'un chien de défense qui vous obéit au doigt et à l'œil. Il n'est pas anodin dans un groupe de vivre dans la peur de l'ennemi extérieur. On était en France, dans un pays en paix, même si nous n'étions pas dupes des rapports de force qui se jouaient, nous ne sentions cependant pas l'imminence d'une guerre civile.

La question du financement restait vague : il arrivait en abondance sans que les participants aient besoin de réfléchir en termes d'économie. Alors qu'en Ardèche tous les néo-ruraux se débattaient avec la vente de fromages de chèvre ou de légumes pour survivre, alors que nous, nous travaillions dans le système conventionnel pour dégager quelques petits moyens pour investir, eux avaient trouvé une ressource abondante assortie apparemment de peu de contraintes. Quand on demandait des précisions, la réponse se résumait à dire qu'un des protagonistes de l'aventure était le fils d'un banquier suisse et que des fondations étaient intéressées au financement de la revitalisation rurale.

Lorsque nous avons parlé avec Rémi de la filature en ruine, il nous a proposé leur aide en affirmant qu'il était possible de mobiliser des fonds suisses sur cette idée.

...et ses conséquences

Nous avons mis quelque temps à digérer cette rencontre. De tous les groupes que nous avons rencontrés jusque-là, aucun n'avait réussi à nous déstabiliser à ce point : nous prenions en pleine figure nos petits moyens financiers devant le projet du Viel Audon, sans aucun

intérêt à leurs yeux à cause de son état de délabrement et du manque de terres autour. Pour eux, il était fondamental de se réapproprier les moyens de produire la nourriture et il y avait suffisamment de fermes abandonnées en France pour ça !

Nous prenions en pleine figure la disparition de notre groupe. Là nous voyions des jeunes passionnés et regroupés pour un projet commun comme nous le rêvions mais nous étions interrogés sur la place du politique, la place du pouvoir et de l'argent, la transparence et la maîtrise du fonctionnement économique par les participants, la place des femmes...

La perspective d'avoir des moyens financiers pour la filature nous tentait. Pourquoi ne pas bénéficier du soutien financier de fondations suisses, mais la condition incontournable pour nous était d'avoir un contact direct avec elles et la maîtrise du projet selon nos propres critères.

Nous avons fréquenté le groupe quelque temps sans cacher nos interrogations. Celles-ci n'ont pas été bien reçues et il n'a pas fallu très longtemps pour qu'on nous fasse savoir que nous n'étions plus les bienvenus chez Longo Maï.

Depuis lors, le coup de fouet de cette rencontre n'a cessé de nous cuire. Nous avons l'obligation de relever le défi et l'humiliation. Nous avons l'obligation de prouver que nos valeurs pacifistes, le partage du pouvoir, la maîtrise d'un projet par ses participants, la transparence sur tout ce qui concerne l'argent, la coopération, étaient fondateurs et capables de mettre en œuvre aussi un projet de dimension.

Nous n'avons eu de cesse dès lors de chercher des partenaires pour nos projets. La première année, certains des dissidents de Longo Maï sont venus nous rejoindre. L'un d'entre eux, Alex, un ancien légionnaire est resté un an avec nous. Avec lui, Gérard a construit un

four à pain au Viel Audon. Néanmoins nous ne voulions pas devenir un projet dissident de Longo Maï, l'important pour nous était de continuer à mener notre propre histoire.

Été 1975, le tournant historique

Nous avons démarré le chantier de l'été 1975 au Viel Audon avec cette urgence en tête : nous ne pourrions plus continuer sans nouveaux partenaires pour avancer. Nous étions dans l'obligation de refonder notre identité collective et, en y réfléchissant, nous ne voyions pas d'autre possibilité que d'associer plus durablement ceux qui s'étaient déjà intéressés au projet par le chantier de jeunes.

Le groupe d'Auxerre avait pris une place importante au Viel Audon ; les jeunes étaient formés et ils avaient une grande aisance dans l'organisation et l'animation. Ils avaient pris un peu d'âge et certains étaient prêts à entrer dans la vie active. Les guides de Villeurbanne avaient quitté le scoutisme mais revenaient individuellement. D'autres jeunes manifestaient un grand enthousiasme et étaient déjà venus plusieurs fois. Nul doute que parmi eux certains seraient partants.

Le chantier de l'été se passe comme les autres, avec des réalisations de plus en plus visibles en maçonnerie. Il ne s'agit plus seulement de débroussailler et de déblayer, maintenant on rebâtit. Filles et garçons s'exercent à la maçonnerie. Il s'agit de construire les murs et de mettre des toits sur les maisons, toujours à l'ancienne, sans grue ni bétonnière. Pour la charpente d'une des plus grandes pièces, Gérard a choisi pour poutre maîtresse un peuplier des bords de l'Ardèche dont la forme courbée pourra épouser les pentes du toit. Le défi est de taille. On coupe l'arbre, on le tire jusqu'à la bâtisse avec des cordes, on le hisse sur les murs. Chacun fait preuve de courage, d'habileté. Chaque geste doit se coordonner avec les autres. Un autre toit est posé, un premier plancher en demi-niveau permettra de faire un dortoir pour s'abriter en cas de mauvais temps.



Gérard Barras sur la charpente en peuplier

En avançant dans l'été, les discussions se font de plus en plus précises : nous expliquons que le Viel Audon a besoin de participants qui se responsabilisent et s'engagent dans la durée. Même si ce projet ne permet pas d'y faire sa vie aujourd'hui, la filature de laine, elle, est un projet à plus court terme. On peut y démarrer une activité économique qui permette d'en vivre, on

pourrait créer une coopérative, qui prouverait qu'au-delà des vacances, on peut vivre et travailler autrement.

Les jeunes sont un peu saisis par notre empressement. Nous les poussons à se déterminer et à prendre position. Nous leur demandons de s'intéresser au projet de la filature parallèlement à celui du Viel Audon et cela peut sembler paradoxal. Nous sommes sûrement maladroits mais nous agissons en sachant qu'il ne nous sera plus possible de tenir le projet en restant seuls. Nous ne proposons rien de construit, rien de rassurant... Nous n'avons que l'idée d'une aventure collective et des projets fous à partager.

À la fin de l'été l'heure des décisions arrive : un tour de table s'organise dans lequel chacun doit exprimer sa position. Parmi le groupe d'Auxerre, seul Jean-Marie Belle, surnommé « Bébel », s'est déclaré partant. Régis Moreira et Jean-Pierre Coeffard ont donné leurs économies pour soutenir les projets sans souhaiter s'y impliquer personnellement. Alex qui avait participé tout l'été au chantier était

partant. Parmi les individuels, une jeune fille que nous connaissons peu et trois autres jeunes venus à plusieurs reprises sur le chantier l'étaient aussi. Trente ans après ils se souviennent de leur décision :

Mes frères avaient fait 68 et la société des années 1970 était comme recouverte d'une chape de plomb... J'avais besoin d'avoir, moi aussi, mon aventure ; le Viel Audon avait un grand pouvoir de séduction, il y avait une convivialité, une force... c'est un lieu particulier, une enclave, on avait le sentiment que chaque relation qu'on entretenait là pouvait aller plus loin. Et puis il y avait un projet concret et structurant, la reconstruction d'un village...

Pierre Cutzach

J'avais déjà participé à des chantiers de jeunes dans une autre association et même choisi de faire de la maçonnerie mon métier en entrant chez les compagnons. Moi, j'étais très méfiant des hippies de l'Ardèche et mon style, c'était plutôt cheveux courts et rangés ! J'étais en révolte contre la course à l'accumulation de richesses dans notre société. Mon père, avec un petit bagage avait réussi dans l'aventure industrielle. Notre société était dans l'opulence débridée, le plein emploi, sans se poser la question de l'exploitation qu'on faisait de la planète, sans recul sur notre comportement de prédateurs. Mais il y avait eu le Vietnam, 68, le Larzac, LIP, il y avait les livres d'Illich et notre génération était obligée de se poser des questions. Personnellement j'étais à la recherche d'un sens et le Viel Audon m'en a offert l'opportunité.

Frédéric Jean

Quand je suis arrivée sur le chantier j'étais en rupture comme on peut l'être quand on a vingt ans. Je voulais changer d'horizon, prendre de la distance avec le milieu dans lequel je baignais. J'avais besoin d'air, soif de concret, je voulais faire, mais faire avec d'autres ; je voulais changer le monde avec des actes

et non pas avec des discours. Ce qui m'a frappée au Viel Audon, c'est que j'ai senti une cohérence entre le dire et le faire et ça m'a plu. L'action, la cohérence, la dimension ? J'ai eu l'intuition que je devais faire le pari. Trente ans après je peux dire que mon intuition était bonne !

Catherine Chambron

Notre objectif était atteint : en septembre 1975, nous étions huit partenaires pour porter et développer l'aventure commune de la filature et du Viel Audon. Trois mois après, Alex, Bébel et Sylvie avaient quitté le groupe. Le projet n'était pas assez révolutionnaire pour le premier, les conditions de vie et les exigences collectives trop pesantes pour les seconds.

Restaient alors Catherine, Pierre, Frédéric, Gérard et moi, cinq compères engagés dans deux folles aventures : faire revivre le hameau du Viel Audon et relancer la filature de laine de Saint-Pierre-ville.

5 - Fondations pour un projet

Après le chantier de l'été 1975 et ses grandes décisions finales, la priorité est de gagner un peu d'argent tout en prenant le temps de mieux se connaître. Les travaux saisonniers nous permettent de rester ensemble et nous trouvons des vendanges en gestion autonome, payées au kilo. Pour la première fois, notre petit groupe se trouve face à une tâche à organiser tout en gérant aussi la vie quotidienne. Nous nous connaissons finalement très peu pour n'avoir partagé que des chantiers de jeunes dans de grands groupes pendant l'été. Chacun reste sur la défensive, engagé par sa parole, mais réservant sa confiance à l'épreuve de l'expérience.

Premiers pas d'une aventure collective

Nous sommes reliés par un désir d'action et par des projets à long terme avec une tâche plutôt rude à accomplir au présent. Les journées se rythment au fil des rangées de vignes et des seaux de raisins qui remplissent la benne. Les soirées donnent lieu à quelques débats plutôt sujets à polémiques et à discordes qu'à des échanges fructueux. Les envolées des uns, les silences des autres laissent entrevoir que la parole ne sera pas d'emblée un terrain de communication facile. C'est dans l'action que le groupe fonctionne le mieux, dans l'organisation collective, la recherche d'efficacité et la solidarité dans l'effort.

Après deux mois de vendanges, nous avons d'un côté l'urgence des travaux à la filature et de l'autre la perspective du prochain chantier au Viel Audon. Pendant deux années notre équipe se partage entre le temps passé à gagner de l'argent et celui consacré à faire avancer les réalisations. Nos revenus sont faibles. Nous mutualisons nos voitures, le logement et l'approvisionnement de la nourriture afin de diminuer nos dépenses. Je poursuis mon travail d'orthophoniste à Aubenas pendant que Catherine travaille en usine en intérim et que Gérard, Pierre et Frédéric prennent des chantiers de maçonnerie. La vie est plutôt spartiate, les dépenses réduites au minimum pour dégager les moyens d'investir dans nos projets.

Confrontée à ces difficultés, l'équipe vit la solidarité au quotidien, les individus se reconnaissent petit à petit, la confiance grandit et les relations se font plus chaleureuses. Un couple et trois célibataires, l'équilibre est périlleux ! Chacun est attentif à se situer individuellement afin d'éviter que ses affinités ne créent des effets d'alliance des uns contre les autres. Intuitivement nous sentons que beaucoup de choses dépendent de notre capacité à garder notre cohérence et nous devons chacun doser sagement tolérance et exigence. Ce n'est pas rien d'endosser la responsabilité de deux projets aussi

ambitieux dont la réussite ne repose que sur les capacités humaines des acteurs.

Création d'une association

Maintenant que nous nous reconnaissons comme une équipe engagée sur le projet du Viel Audon, il nous semble que le moment est venu de formaliser cette réalité sous la forme d'une association loi 1901. Nous avons résisté jusque-là à cette demande d'Études et Chantiers en refusant de faire une association *coquille vide* dans laquelle nous aurions été, Gérard et moi, les seuls engagés de manière durable.

Nous passons plusieurs soirées à réfléchir à son nom, ses statuts, son objet, exercice difficile car notre identité commune est naissante et encore peu définie, les protagonistes sont jeunes et ont peu de connaissances juridiques. Nous ne sommes pas très à l'aise, les idées ne fusent pas... Gérard propose : « Nous n'avons qu'à nous appeler le Mat, nom de la carte du tarot désignant le Fou. Nous sommes bien des " fous " à vouloir réaliser l'impossible ! » L'illustration de cette carte du tarot montre un homme, son baluchon sur l'épaule qui part visiblement à l'aventure. Il est poursuivi par un chien qui l'attrape au mollet mais il ne semble pas en faire cas.

Certains objectent : « Si nous nous appelons nous-mêmes des fous, ça ne va pas rassurer Études et Chantiers ! »

Nous décidons de rester classiques dans l'objectif de l'association, on s'arrête sur : « Favoriser la participation de la jeunesse aux activités de type traditionnel dans le cadre de leurs loisirs »...

Le Viel Audon est un lieu isolé qui peut devenir l'objet de fantasmes dangereux. Nous craignons d'apparaître comme des parias et de nous attirer beaucoup d'ennuis inutiles. Pour atténuer encore notre affirmation de « fous », l'un d'entre nous propose de couper le mot en initiales « Matière - Animation - Tradition ». Nous nous arrêtons sur cette version, préférant passer pour de simples amoureux des belles pierres et des techniques traditionnelles plutôt que pour des fous, marginaux ou subversifs.

Au départ, nous pensions faire une présidence tournante. Pierre Cutzach est président, puis ce sera le tour de Catherine Chambron qui, elle, restera présidente pendant vingt-cinq ans ! Au cours de nos premiers conseils d'administration, nos objectifs pour le Viel Audon se précisent et s'écrivent : « Ce lieu, reconstruit par des jeunes bénévoles, doit rester un lieu d'accueil et de rencontre pour la jeunesse. » Nous imaginons aussi que des permanents devront organiser plus tard cet accueil en y vivant à demeure.

L'association le Mat adhère alors officiellement à Études et Chantiers. Elle est élue à son conseil d'administration pour deux ans comme représentante des associations locales. Nous essayons de faire accepter aux responsables nationaux que d'autres personnes que Gérard et Béatrice soient impliquées dans le projet du Viel Audon. Pierre, Frédéric et Catherine participent aux réunions à Paris. Il nous semble important de nous relier à d'autres chantiers pour partager nos expériences, même s'il n'est pas facile de faire le déplacement jusqu'à Paris chaque trimestre en 2 CV camionnette, dix heures de route à l'aller, dix heures de route au retour ! Les élus d'Études et Chantiers sont très divers, appartenant à de grands mouvements d'éducation populaire (scoutisme, UCJG — Union chrétienne de jeunes gens — , FJT — Foyer de jeunes travailleurs — , etc.) ou des collectivités publiques. Pour les associations locales, nous siégeons avec Alternative et Technologie, une association qui propose des chantiers pour le développement des énergies renouvelables. Développer les énergies alternatives sur le site du Viel Audon nous fait rêver...

Dans un souci de démocratie, Études et Chantiers avait créé trois collèges : la régie directe, les associations locales et les bénévoles. Les bénévoles étaient élus à la fin de chaque chantier (ou plutôt nommés..., chaque chantier devant donner des noms de jeunes de préférence parisiens). Moi, je souhaitais échanger sur la pédagogie et le sens des chantiers mais, dans ces réunions, on les faisait réfléchir sur les statuts de l'associa-



Catherine Chambron, présidente de l'ass. le Mat, 1977-2002

tion et des problèmes de structure sur lesquels ils ne connaissaient ni ne maîtrisaient grand-chose. On s'est affrontés sur l'idée de la pratique de la démocratie. Pour moi, la démocratie c'était donner des responsabilités aux jeunes sur le terrain, qu'ils étaient capables d'assumer. Le chantier est un lieu d'éducation à la démocratie, c'est un lieu de débat qui permet de s'exercer à la responsabilité et à avoir un positionnement, un avis qu'on peut défendre en mesurant les conséquences de ses choix.

Catherine Chambron

Résoudre la question de la propriété

Maintenant que l'association existait, il nous restait à avancer sur la question de la propriété. Jusqu'ici l'achat des lieux comme l'investissement dans les matériaux avaient été financés en privé par la sœur de Cathy pour la première maison et par moi pour le reste. Avant de régler ces questions avec elle (Maryse m'a revendu sa parcelle par la suite), je devais moi-même mettre en œuvre une solution. Qu'allions-nous décider ? Vendre le tout à l'association, mais celle-ci n'avait pas de ressources... Créer une SCI au risque de devoir rembourser ceux qui sortent du projet avec une plus-value ? Ou peut-être faire des baux à long terme ? Renseignements pris auprès d'autres associations de chantiers de jeunes, on se rend compte que le bail emphytéotique est couramment pratiqué. Il est moins coûteux qu'une vente, et peut lier le propriétaire et l'association à long terme pour un coût symbolique.

Le notaire nous explique que le bail emphytéotique aliène réellement la propriété en garantissant plus que le droit d'usage au locataire : celui-ci dispose de l'*usus*, c'est-à-dire le droit d'utiliser le bien, de l'*abusus*, c'est-à-dire la totale maîtrise du bien et du *fructus* c'est-à-dire les revenus du bien pendant la durée du bail. Le seul droit qu'il n'a pas, c'est celui de vendre. En cas de décès du propriétaire, la propriété est transférée aux héritiers sans droit de succession élevé car le bien est considéré sans valeur.

L'important pour nous est de situer ce bien hors marché et le mettre à l'abri de toute spéculation. Notre volonté est qu'il ne puisse jamais être vendu. Le Viel Audon doit rester un bien libre, un bien privé d'intérêt général, un *entre-deux* qui n'existe pas dans notre législation, une sorte de bien commun. Nous l'avons acheté certes car c'était la seule façon d'obtenir le droit d'agir pour lui redonner vie, mais notre intention n'a jamais été de le dédier à un usage privé. Toute la valeur qu'il pourrait prendre par la suite viendra d'heures bénévoles issues de l'enthousiasme et de la générosité de milliers de jeunes et ça, ça n'a pas de prix !

Le Viel Audon est situé à l'entrée des gorges de l'Ardèche, région très prisée par les touristes européens. Les investisseurs y sont à l'affût de toutes les opportunités. Des structures juridiques solides sont indispensables pour protéger le site de la spéculation immobilière. Signer un bail emphytéotique avec l'association le Mat nouvellement créée, c'était la charger d'une très grande responsabilité. Il y a une grande différence entre une association qui organise des activités pour ses membres sans posséder d'immobilier et une association qui possède un bien de valeur. Nous avons entendu parler de tristes aventures d'usurpation de pouvoir ou de détournement des objectifs de certaines associations de chantiers de jeunes. Pour protéger la vocation du Viel Audon de tout appétit commercial ou spéculatif, nous nous sentons obligés de prévoir des statuts qui limitent l'intrusion de personnes étrangères au projet. Seuls les membres actifs peuvent voter et pour être membre actif il faut avoir été adh-

rent de l'association pendant au moins trois ans et avoir l'aval du conseil d'administration.

Je signai un bail sous seing privé avec l'association dès 1976 et il sera enregistré sous forme de bail emphytéotique de 99 ans chez le notaire en 1981, pour la somme de 200 F par an. Le contrat porte sur l'ensemble des parcelles de ruines à l'exception d'une petite maison, *a priori* destinée aux futurs permanents du site et de quelques terrains. L'idée était d'attendre les premiers habitants pour décider du mode de relation entre ces personnes et le propriétaire.

Rechercher des financements

L'association ne disposait alors d'aucun revenu. Les jeunes qui participaient au chantier payaient une cotisation minimale, l'assurance et leurs repas au prix coûtant des marchandises. Nous étions à cette époque le chantier le moins cher de France.

La première fois que je suis venue au Viel Audon, je venais d'avoir mon Bac. Je me souviens à l'époque que mes parents avaient un chien qui lui aussi « partait en vacances » et le prix du chenil était plus important que le coût de mes vacances sur le chantier. J'avais donc été très fière que mes vacances soient moins chères que celles du chien !

Valérie Miller (1982)

Quand les chantiers de jeunes faisaient des travaux pour les collectivités publiques, la commune concernée payait en général les frais d'hébergement et d'alimentation des jeunes. L'encadrement était rémunéré soit directement par la commune, soit par des subventions liées à la valorisation des heures bénévoles réalisées. Dans notre cas les choses étaient différentes : nous étions une association et si nous encadrions le chantier, nous souhaitions rester bénévoles, comme les jeunes. Ce parti pris s'est installé dans la durée.

Nous ne gagnons pas notre vie à les encadrer, nous ne sommes pas des chefs de chantier, nous sommes dans l'« être et le faire avec », au coude à coude dans le même projet et les mêmes conditions qu'eux. Nous ne sommes pas non plus des animateurs de colonies de vacances, nous avons seulement un peu plus d'expérience et d'engagement dans la durée.

Julien Chauvellier (2006)

Les responsables d'Études et Chantiers nous proposaient des subventions liées au nombre d'heures bénévoles réalisées. Bien que nous soyons le chantier qui fasse le plus grand nombre d'heures bénévoles, cette idée pourtant courante dans les autres associations ne nous convenait pas. Études et Chantiers était l'intermédiaire auprès de l'État et prenait un pourcentage sur les sommes allouées pour financer le fonctionnement de sa structure. Alors que nous vivions chichement de très petits salaires gagnés péniblement par des travaux peu valorisés, l'idée que notre bénévolat et celui des jeunes rémunèrent des postes administratifs à Paris n'était pas acceptable pour nous. Notre position a inévitablement provoqué des tensions avec Études et Chantiers.

Les dépenses du chantier restaient raisonnables ; elles consistaient essentiellement en sacs de ciment et quelques pelles, pioches et truelles que nous pouvions financer sur nos revenus. Nous avons exploré la possibilité de bénéficier de subventions sans intermédiaire. Je suis allée un jour au conseil général à Privas, au service de la Jeunesse et des Sports. Mon interlocuteur m'a écoutée avec un petit sourire. En Ardèche les remonteurs de ruines étaient alors foison et les *a priori* des institutions étaient clairs : « hippies, néo-ruraux issus de Mai 68, graine de subversion, fumeurs de joints, au mieux doux rêveurs... » Connaissant Balazuc, tout à coup il s'est ravisé, effectivement le projet pouvait être intéressant et il me fait part de la possibilité de créer un site touristique comme aux Baux-de-Provence, avec des petites boutiques d'artisanat... Il ne pouvait pas mieux dire pour me faire fuir !

La vie « en chantier »

Notre petit *Club des cinq*, Catherine, Frédéric, Pierre, Gérard et moi, se vit en chantier permanent, passant du chantier du Viel Audon pendant deux mois d'été, aux chantiers vendanges en septembre et octobre, puis les chantiers à la filature alternés avec des chantiers de maçonnerie pour les garçons et des boulots d'intérim pour Catherine pendant que je continue mes vacances d'orthophoniste.

Catherine découvre le monde de la production qui lui était totalement étranger et elle s'y révèle même performante. « J'ai rapidement trouvé les gestes pour tenir les cadences..., jusqu'à ce que je comprenne qu'il ne fallait pas aller trop vite si je ne voulais pas me faire griller auprès des collègues. » Consciente du besoin de faire progresser ses compétences, elle reprend des études de comptabilité par correspondance.

L'organisation des chantiers de l'été au Viel Audon est devenue maintenant l'affaire de tous. Gérard responsabilise le plus possible chacun dans ce qu'il peut maîtriser : il faut pouvoir assurer l'intendance, la cuisine et la fabrication du pain, l'approvisionnement des matériaux et leur transport jusqu'aux lieux de travail. Il faut faire fonctionner les différents postes de chantier entre le déblaiement, l'extraction du sable, la fabrication du mortier et la maçonnerie proprement dite. Dans chaque activité, il faut former les jeunes aux techniques appropriées, assurer la sécurité mais aussi la dynamique de l'ensemble de cette microsociété. À chaque début de chantier on se donne quelques objectifs sans impératif de temps. Gérard transmet les techniques, mais surtout l'attitude pédagogique particulière qu'il avait faite sienne à Pierre, à Frédéric et à Catherine :

Gérard avait une façon de diriger particulière : il ne disait pas de faire ci ou ça. C'était à la fois organisé et inorganisé. C'était une sorte d'autogestion où tu te sentais responsable.



Gérard Barras

Le mot juste serait de dire que c'était « inspirant » : il nous faisait miroiter comment il voyait les choses, mais il ne pinaillait pas comme un chef ; il savait ce qu'il voulait et on le comprenait. Il nous a expliqué plein de choses en architecture, il parlait de l'architecture vernaculaire. C'était fabuleux d'apprendre autant de choses en si peu de temps. Sa pédagogie, c'était de nous faire rêver, de nous donner des directions mais pas des ordres. On se formait aussi aux questions d'organisation de la société. Le Viel Audon c'était une petite société où on se répartissait les tâches sans en dévaloriser aucune.

**Régis Moreira, groupe d'Auxerre
(1972-1975)**

Catherine, Fred, Pierre et moi-même avons des personnalités tout à fait différentes de celle de Gérard : Pierre et son goût de l'aventure, Frédéric et ses préoccupations politiques, Catherine et sa volonté d'ancrage dans le concret, quant à moi, une attention particulière à tout ce qui est du domaine relationnel. Chacun a appris à développer ses potentialités à partir de ses talents et de ses centres d'intérêt propres mais en adoptant une posture commune vis-à-vis des jeunes. Chacun avait fait l'expérience pour lui-même de l'intérêt de se sentir à la fois responsable et solidaire et le transmettait à sa façon.

Faire en sorte que les gens se prennent en charge eux-mêmes, collectivement, c'est ça la richesse du chantier, on n'est plus en situation de consommation.

Christine Seguin

Ici, la pédagogie, ce n'est pas de la transmission de savoirs, c'est le faire ensemble.

Étienne Seguin

Dans un groupe d'une cinquantaine de personnes il y en a toujours qui savent jouer de la guitare. Le problème c'est que souvent, ceux-là ne se lèvent pas le matin !

Catherine Chambron

On organisait des chaînes de pierres gigantesques avec tout le chantier... qui se terminaient en plongeons dans l'Ardèche !

Pierre Cutzach

On avait des débats sur la société et sur le rôle qu'on voulait y jouer. Faire carrière ou sortir des rails ? Sur le chantier on faisait aussi la démonstration qu'on peut faire beaucoup, grâce à la solidarité.

Frédéric Jean

Un chantier réussi est un chantier où l'on parvient à créer une synergie entre les forces qui ont toujours tendance à vouloir se hisser les unes au-dessus des autres, à s'affronter ou à s'exclure plutôt qu'à se reconnaître dans leur différence et à coopérer ; on y retrouve les contradictions entre hommes et femmes, intellectuels et manuels, jouisseurs et besogneux, etc., omniprésentes dans tout groupe humain, mais tout l'art est de les conjuguer ensemble en faveur d'un projet commun. Une expérience qui ne laisse pas indifférent :

Quand j'étais au treuil, sur le point culminant, je voyais tout le monde et j'avais l'impression que c'était une image du Moyen Âge quand on voit la multitude d'artisans sur les chantiers des cathédrales. C'est là que j'ai pris conscience qu'à beaucoup,

même si on ne sait pas faire grand-chose, on est capable de très grand. Aujourd'hui, j'espère que je prouve à mes élèves qu'on est capables de construire plus beau et plus solide, ensemble.

Valérie Miller

Énergies renouvelables et techniques alternatives

Nous avons noué des contacts avec les membres de l'association Alternatives et Technologies que nous avons rencontrés au conseil d'administration d'Études et Chantiers. Ceux-ci nous ont fait rêver quant aux techniques à mettre en œuvre au Viel Audon, qui n'a encore ni eau courante ni électricité.

Par son isolement, le Viel Audon est un lieu idéal pour l'expérimentation et la promotion des énergies renouvelables. Gérard réfléchit aux systèmes alternatifs pour faire remonter l'eau de la source au centre du village. Cette eau est potable chimiquement, mais en pays calcaire, sans périmètre de protection, elle peut être souillée par des pollutions organiques. Néanmoins, elle peut être utilisée pour bien d'autres usages que la boisson.

En discutant avec les ingénieurs de l'association Alternatives et Technologies, le système le plus approprié ne serait pas le bélier hydraulique qui permet de remonter de l'eau à partir de coups de bélier créés par une chute interrompue, mais l'hydropompe, système un peu plus complexe qui remonte l'eau avec une chute moins importante, toujours sans apport d'énergie extérieure :

C'est un moteur accouplé au piston d'une pompe. Cela fonctionne comme une machine à vapeur. Si le rapport des surfaces des pistons est de un à dix avec une chute de deux mètres, on peut remonter sans électricité une partie de l'eau à vingt mètres de hauteur. Le rendement n'est pas très important, mais ça marche !

Gérard Barras



L'hydropompe

Encore un projet fou, mais si enthousiasmant ! Nous trouvons une hydro-pompe d'occasion chez un spécialiste de systèmes hydrauliques et décidons d'en faire l'objectif du chantier de l'été 1978. Durant tout le chantier, les jeunes canalisent la source et y installent une tuyauterie reliée à une citerne de vingt-cinq mètres

cubes, construite dans une des maisons du centre du village. Le fonctionnement du système est expliqué avec force schémas, démonstrations et chacun révise ou découvre les notions fondamentales de débit et de hauteur de chute en action. Les jeunes construisent également un four solaire où ils expérimentent la cuisson de l'œuf au plat ou de la confiture.

À la fin de l'été, victoire ! On entend le piston fonctionner près de la rivière et l'eau couler dans la citerne construite au centre du village.

Le but du chantier... construire ou se construire ?

Les questions des jeunes autour du projet devenaient plus pressantes : que va devenir le Viel Audon après la reconstruction ? Quel est le but du chantier ?

Gérard s'amusait à répondre : « Quand le village sera terminé, on décrochera un rocher de la falaise et on recommencera ! » Ce qu'il signifiait par là pouvait déranger mais aussi se comprendre : le but du chantier n'était pas qu'un projet de reconstruction patrimo-

niale et nous étions encore incapables de dire que les bâtiments seraient destinés à tel ou tel usage. Nous ne considérons pas les jeunes bénévoles comme un moyen de réaliser nos projets, nos ambitions ou nos rêves. Le chantier pour nous était devenu un lieu avant tout pédagogique en forme de « microsociété productive apprenante ».

Sur le chantier j'ai appris à prendre des responsabilités et j'ai vu que j'étais capable de faire des choses dans lesquelles je ne connaissais rien avant. Chez moi, j'avais essayé de construire un petit bâti dans le jardin de mon père et j'avais pris deux baffes parce que ce n'était pas comme ça qu'il fallait faire ! Au Viel Audon, j'ai découvert la possibilité de me dire que j'étais capable. J'étais quelqu'un de timide. Sur le chantier on faisait des rencontres qu'on n'aurait jamais faites autrement. Dans ce cadre, il était facile de communiquer et puis il y avait une ambiance de rigolade, de nuits à la belle étoile, de baignades naturistes... Il y avait les filles et à cette époque, la mixité ce n'était pas encore acquis ! Et puis, il y a la notion de collectif : on découvre qu'on a une capacité à jouer collectivement et que c'est un facteur incroyable de réussite : on change de registre, on ne cherche plus à se dire « je suis le plus beau, le plus fort », on passe du « je » au « nous », mais un nous qui est plus que la somme des « je » ; le « nous » devient un esprit différent. En fait, le chantier, c'est une formidable école de la vie !

Régis Moreira

Se découvrir capable et responsable, faire des rencontres inattendues et expérimenter un « nous » qui ne nie pas le « je »... Des expériences peut-être moins anodines qu'il n'y paraît.

Plus tard, j'ai traduit cette expérience à la CFDT où j'ai été très engagé et aussi dans l'association Culture et Liberté Isère dont j'ai été le président pendant sept années, où, entre autres, nous avons créé des ateliers artistiques pour les jeunes

chômeurs. Je pense que je n'aurais jamais été président si je n'avais pas été au Viel Audon.

Régis Moreira.

Obtenir l'autorisation de bâtir

Les chantiers de 1976 à 1978 regroupaient près de quatre cents personnes par été, séjournant dix jours en moyenne. La construction prenait de plus en plus de place mais sans permis de construire. En fait jusque-là nous n'avions pas créé de nouvelle bâtisse, nous nous étions contentés de « remonter » l'existant.

Néanmoins nous avons fait deux toitures et il devenait urgent de prendre contact avec les institutions afin d'éviter de se retrouver devant une interdiction formelle de bâtir. Nous n'avions pas de projet de réalisation pour des besoins précis. Nous protégeons les maisons par des toitures sans savoir à quel usage elles seraient destinées. Nous étions projetés dans une œuvre à très long terme dans laquelle la part pédagogique avait pris le pas sur les objectifs de réalisation.

Gérard a pris contact avec l'architecte des bâtiments de France, nouvellement nommé en Ardèche et lui exposa la situation du chantier de jeunes au Viel Audon au risque de se voir interdire de continuer :

Les jeunes n'ont aucun impératif de résultat, nous ne sommes pas une entreprise. Nous construisons comme l'ont fait les anciens, sans faire de plan, à partir des matériaux pris sur place et avec des méthodes ancestrales : le sable vient de la plage au bord de la rivière, les pierres sont issues des éboulis des anciens murs. Le mortier est fait à la pelle comme autrefois. J'ai fait le choix du ciment plutôt que de la chaux car la granulométrie du sable de la rivière est trop fine, la construction en plein été sèche trop vite et les jeunes peu expérimen-

tés parfois ne brassent pas assez le mortier. Le ciment permet de pallier ces handicaps en offrant un peu plus de résistance que la chaux. Nous travaillons très lentement. Nous remon- tons les murs comme ils étaient, peu ou prou, en s'inspirant de l'existant. Les bâtisses sont accrochées sur les rochers et nous respectons leur implantation. Là où les murs ont tra- vaillé, on fait des contreforts ou des arcs-boutants selon les techniques anciennes pour caler. Partout où c'est possible on consolide ce qui existe.

L'architecte s'est montré très intéressé. Il a fait une visite sur place pour se rendre compte par lui-même et a proposé d'accompagner personnellement les travaux. Il a demandé à Gérard de lui soumettre chaque année les projets de façon qu'il puisse les valider ou les corriger et en fin de chantier de lui présenter le bilan des réalisations. Il l'a informé également de la possibilité de bénéficier d'une aide du ministère de la Culture au titre des immeubles et sites protégés. Les 3 000 F alloués ont été la première aide de l'État pour le Viel Audon.

Le Viel Audon en danger

Chaque chantier se termine par un grand ménage et nous enfermons les outils dans une cave fermée par une porte cadénassée en attendant l'été suivant. Après les vendanges de l'automne 1978, nous venons faire un tour au Viel Audon pour voir si tout va bien. Stupeur ! la porte est défoncée et les outils ont disparu. En s'avançant un peu on découvre que des gens ont fait du feu dans la grande salle au risque de brûler la charpente. Le mur intérieur est noir de fumée. Nous sommes saisis. Cette découverte est un choc.

Le Viel Audon a été protégé et respecté jusqu'à ce jour et voilà que des squatters risquent de transformer en fumée des jours et des jours de labeur. Le feu, il n'y a rien de plus facile et destructeur : une allumette et charpentes et tuiles transportées au prix d'efforts énor-

Chantier ouvert au public - Le Viel Audon

mes peuvent être réduits en cendres et gravats. Le vol est aussi une agression difficile à supporter : que penser du vol des outils de travail, des pelles, des pioches ? Nous ne pouvons nous empêcher d'interpréter ces actes comme une volonté de nuire à notre projet.

Nous prenons conscience d'un changement majeur de situation : avant, nous étions en face de ruines envahies par les ronces et le lierre, sans route, sans valeur, sans intérêt. Notre travail a changé la donne. Le Viel Audon est devenu vulnérable, sujet à la convoitise, à la jalousie ou à on ne sait quoi d'autre qui le met en danger. Nous sommes responsables de ce changement. Comment protéger le travail accompli ?

Dans un endroit aussi isolé, il n'y a que la présence humaine qui puisse dissuader le squat et le vandalisme. Mais comment imaginer une présence humaine au Viel Audon sans eau potable, sans électricité et sans route ?

II

Le Viel Audon revit

6 - Premiers habitants au Viel Audon

Ce problème est largement débattu à l'assemblée générale de décembre 1978. Pour protéger le Viel Audon, nous décidons de nous montrer présents sur le site autant que possible. Au premier semestre 1979 plusieurs d'entre nous y séjournent de courtes périodes. Ils se retrouvent dans les conditions d'un réel ermitage : pas d'électricité, pas d'eau courante, pas de téléphone. Après avoir vécu le foisonnement et la vitalité des chantiers d'été, il faut affronter la solitude : c'est une rencontre avec les pierres et avec la nature qui demande beaucoup de sérénité car les bruits de la nuit et toute observation suspecte peuvent devenir très angoissants. Heureusement, un petit tour au café de Paulette aide à se remettre les idées en place !

Cette présence humaine, ponctuelle, était la seule réponse que nous pouvions apporter face au vandalisme. Totalement occupés par la réhabilitation de la filature de Saint-Pierreville et le besoin de gagner de l'argent, aucun d'entre nous ne projetait de s'installer au Viel Audon à court terme. Habiter au Viel Audon ne pouvait se faire, dans notre idée, qu'avec l'installation du confort minimum et la création

d'une activité qui génère des revenus pour plusieurs personnes. Le Viel Audon n'avait pas pour vocation de devenir un lieu pour s'isoler du monde !

Pionnières de la vie au Viel Audon

La seule activité économique possible à créer au Viel Audon à court terme nous semblait être l'élevage de chèvres : l'investissement n'était pas très important et cette activité traditionnelle était parfaitement adaptée au territoire où la végétation de garrigue abondante pouvait nourrir un troupeau. Les jeunes néoruraux ont été nombreux en Ardèche à relancer cet élevage sur les mêmes critères. Nous sommes allés demander conseil à Pierre et Michèle Rabhi, et ceux-ci nous ont fait cadeau de quatre chevrettes et d'un bouc pour démarrer le troupeau du Viel Audon. Nous les gardons quelque temps à Saint-Pierreville et découvrons alors les joies de l'élevage avec ces biquettes aussi attachantes qu'insupportables !

Le projet de la filature et celui du Viel Audon mobilisaient un groupe maintenant élargi à d'autres jeunes issus du chantier. Nous étions une dizaine dont un des ingénieurs d'Alternative et Technologie.

Une question se posait maintenant : Qui allait devenir le chevrier du Viel Audon ? Qui allait devenir le ou les premier(s) habitant(s) du Viel Audon ?

Après quelques essais collectifs infructueux, on se rend compte que l'élevage demande un suivi régulier et des compétences à acquérir avec un investissement personnel important : c'est Marie Vernerey et Béatrice Letz qui se lanceront dans cette aventure :

Moi qui voulais devenir éducatrice, je suis devenue officiellement éleveuse en 1980, après Pierre. Je n'y connaissais rien du tout. J'ai fait des stages chez des éleveurs pour apprendre à



Le troupeau de chèvres sur le sentier

faire les fromages. Là où nous avons le plus appris, Béatrice et moi, c'était aussi dans le cadre d'un groupement vétérinaire¹³. Des relations, des amitiés durables sont nées de ces rencontres ; ça m'amuse de savoir maintenant qu'ils sont maires, conseillers généraux, il y en a même un qui est conseiller régional.

Marie Vernerey

Moi, j'étais ergothérapeute de formation. On avait installé la bergerie dans une des caves. Marie s'occupait des fromages et moi plus de l'élevage. Je découvrais tout au fur et à mesure, les maladies, la conduite du troupeau, les mises bas... Nous apprenions à soigner les bêtes. Elles avaient attrapé la

13. Un groupement vétérinaire est une association qui lie un groupe d'éleveurs avec un vétérinaire pour le suivi sanitaire d'un troupeau.

rickettsiose, une maladie qui fait des petits mal formés et des avortements ; il fallait s'accrocher pour aller chercher les petits à l'intérieur !

Béatrice Letz

Les chèvres n'étaient pas parquées ; il fallait les emmener le matin et revenir les chercher le soir... Parfois elles se sauvaient loin selon le sens du vent et il fallait passer des heures à tourner dans la garrigue avant de les retrouver ! Il fallait se méfier aussi du bouc toujours prêt à charger dès que nous avions le dos tourné. On a tout essayé pour le maîtriser, de la soumission par la force à la séduction, en lui offrant les plantes qu'il préférait.

La vente des fromages a permis de nouer des relations avec le village de Balazuc ; Paulette, la dame du café, nous a proposé de venir vendre chez elle une fois par semaine et ce partenariat dure toujours. On a aussi pris un stand au marché d'Aubenas, ce qui permettait de nous faire connaître dans la région.

Les conditions de vie étaient très précaires, sans eau chaude et sans électricité. Pour s'éclairer on avait les Lumogaz et pour se laver on utilisait l'eau de la citerne au centre du village remplie par l'hydro-pompe... froide bien sûr !

Béatrice et Marie

Au départ, le choix de Marie et de Béatrice n'était pas une vocation personnelle. Il s'était fait par nécessité et trouvait son sens dans un projet collectif global. Chacun savait qu'un jour quelqu'un d'autre serait amené à prendre le relais. Nous avons conscience que l'expérience acquise devrait être passée un jour à quelqu'un d'autre. Il était important de se doter d'outils de transmission. Nous avons mis en place une comptabilité très précise et des cahiers où l'on notait tout ce qui se passait sur le troupeau. On étudiait la flore locale en notant ce que les chèvres mangeaient, les endroits où telle ou telle

plante était abondante sur le territoire pour varier leur alimentation. Pour les soins, on utilisait au maximum les traitements homéopathiques enseignés par le vétérinaire en consignait par écrit tout ce qu'on observait.

Ce souci de donner à voir aux autres sa comptabilité précise et de consigner par écrit les connaissances acquises pour pouvoir les transmettre à d'autres était exceptionnel dans un métier aussi personnalisé que celui d'éleveur. Plus tard, les ingénieurs de l'Inra ont considéré ces carnets de note comme un véritable trésor.

Béatrice et Marie étaient les plus sédentaires au Viel Audon, mais rarement seules. Pierre, Frédéric et Gérard lorsqu'ils n'étaient pas à Saint-Pierre-ville ou sur des chantiers venaient aider à l'aménagement des bâtiments. D'autres y séjournaient tout en ayant un travail temporaire à Aubenas.

À nos yeux, les deux projets du Viel Audon et de Saint-Pierre-ville se complétaient : on donnait au Viel Audon une vocation d'éducation populaire pour les jeunes avant tout, et à la réhabilitation de la filature un but économique à travers la création d'une coopérative de production. On alternait les chantiers au Viel Audon et à la filature, avec des périodes de travail en intérim ou des travaux saisonniers comme les vendanges. Un vrai parcours initiatique à la découverte du travail, des hommes et de la société pour nous qui n'avions alors qu'une vingtaine d'années.

La communication était permanente entre les deux lieux et entre les personnes selon les affinités et les besoins en compétences. Chaque problème rencontré au Viel Audon était partagé avec ceux qui étaient à l'œuvre à Saint-Pierre-ville. On se rendait visite en circulant en voiture entre les deux lieux distants d'une cinquantaine de kilomètres avec un col difficile à passer en hiver. Au Viel Audon, les téléphones portables n'existaient pas à cette époque, le poste le plus proche était une cabine située à Balazuc, à un quart d'heure à pied. En



L'équipe en 1978, de droite à gauche, Pierre, Claudine, Béatrice, Frédéric, Gérard, Béatrice, Marie, Catherine.

cas d'urgence il n'y avait aucune possibilité de contact. On peut vivre sans électricité et sans eau chaude mais sans téléphone, c'est réellement se trouver coupé du monde, voire en danger dans certaines situations.

Gérard s'est renseigné auprès des PTT sur la possibilité d'un raccordement à la ligne qui passait à Audon et on lui a répondu : « Ce ne sera pas possible. » Il a fait une demande officielle au

nom de l'association et la réponse a été négative. Cependant un technicien d'EDF lui a laissé entendre qu'il y avait une possibilité de raccordement peu coûteuse en s'appuyant sur les poteaux EDF qui passent à Audon, tout en déplorant que le raccordement électrique ne puisse se faire en raison du manque de puissance sur la ligne.

J'ai demandé une entrevue avec un responsable aux PTT. Cette personne a argumenté son refus en s'appuyant sur les difficultés techniques de réalisation, arguments que j'ai pu démonter grâce aux informations du technicien EDF... Après il disait qu'il y avait beaucoup de demandes en cours et que nous étions « sous la pile ». Je lui ai opposé le fait qu'il y avait des centaines de personnes qui passaient sur ce site, que de nombreux touristes se baignaient là et qu'un téléphone était indispensable en cas d'urgence... Comme il résistait encore, je lui ai dit qu'il serait personnellement responsable en cas d'accident et que je saurais le faire savoir ! Le téléphone a été installé dans la semaine qui a suivi.

Gérard Barras

Une vie permanente avec les chantiers de jeunes

Pour que l'élevage puisse créer les emplois de deux personnes, il fallait construire une bergerie adaptée à un troupeau d'une trentaine de chèvres et une fromagerie aux normes. L'été 1980, les jeunes bâtissent une bergerie en bois sur une des terrasses au-dessus du village et la fromagerie et son hâloir sont installés dans une des caves pour garder la fraîcheur et l'humidité nécessaires. Les caves voûtées du Viel Audon sont en bon état, mais les joints entre les pierres s'effritent. Il faut tout enduire. Projeter le ciment au plafond sans que ça ne retombe sur la tête est un exercice qui demande dextérité et patience !

Pour amener l'eau courante dans la maison des permanents, une deuxième citerne est construite au point le plus haut du village. L'eau utilisée est toujours celle de la source remontée par l'hydropompe. Catherine et moi, qui avions déjà fait toute la plomberie de Saint-Pierreville, sommes propulsées à l'installation des sanitaires. On installe les arrivées et évacuations des eaux pour les toilettes, la salle de bains et la cuisine. L'électricité n'est toujours pas raccordée. Le Viel Audon fonctionne encore avec un groupe électrogène et des Lumogaz mais déjà, un chauffe-eau à gaz peut être installé.

Ces chantiers font appel à plus de technicité que les précédents où il s'agissait seulement de déblaiement ou de gros œuvre. C'est une bonne occasion d'apprendre à travailler le bois, à souder, à calculer les angles des tuyaux, les pentes des évacuations. En rentrant chez eux, les jeunes ne manquent pas de regarder sous l'évier et le dédale des tuyaux dans la maison prend un tout autre intérêt.

Nous sommes attentifs à ne pas dissocier les objectifs du chantier de jeunes et ceux de la vie permanente au Viel Audon. Béatrice et Marie alternent travaux sur la ferme et activités de chantier pendant l'été, et les jeunes découvrent aussi pendant leur séjour l'élevage, la traite, la fabrication des fromages et la garde des animaux dans la garrigue.

Pas de microsociété sans diversité sociale et culturelle

Le chantier de jeunes est un lieu exceptionnel pour la rencontre de milieux différents qui n'ont pas l'occasion de se côtoyer habituellement. On constate que la diversité sociale des premières années, qui était pour nous une des grandes valeurs du chantier a tendance à s'estomper. La majorité des participants est faite de groupes scouts, milieu catholique issu des classes moyennes. Les participants individuels sont peu nombreux alors que nous souhaiterions leur donner plus de place. Sans aller jusqu'aux extrêmes comme avec l'expérience du groupe de Tatihou, une plus grande variété des âges, des origines sociales et des cultures nous paraît indispensable au projet pédagogique du chantier et nous décidons de nous mobiliser dans ce sens.

Nous prenons contact avec les éclaireurs de France, mais ceux-ci ne sont pas orientés vers les chantiers de jeunes. Les MJC sont très orientées vers le culturel et ne voient pas *a priori* l'intérêt d'un chantier. D'une manière générale, les mouvements laïcs sont assez méfiants de tout ce qui fait appel au sens du service et au bénévolat. Les protestants de la FEEUF (Fédération des éclaireurs et éclaireuses unionistes de France) se montrent plus intéressés. Nous rencontrons aussi des responsables du MRJC (Mouvement rural de la jeunesse chrétienne).

Nous entendons parler aussi d'un mouvement que nous ne connaissons pas : les CLAJ (Clubs de loisirs et d'action pour la jeunesse). Les CLAJ sont nés après la guerre de 1940 dans les milieux ouvriers. Leur but était de faciliter l'accès aux vacances pour la jeunesse populaire, « permettre à des filles d'atelier, des jeunes métallos, des lycéens fils de familles ouvrières, des bandes de quartier de profiter d'une région qui ne leur a pas été destinée », disait Libéro, un des fondateurs.

Pour implanter leurs centres de vacances ils ont choisi les espaces prestigieux réservés aux classes aisées (Côte d'Azur, Côte bretonne,

stations de ski des Alpes et du Jura, Île des Migneaux à Poissy en région parisienne). La pratique des chantiers de jeunes bénévoles leur était familière car leurs centres de vacances avaient été réalisés de cette façon et financés par des souscriptions auprès des ouvriers et des militants.

Après les événements de 1968, les militants de ce mouvement s'étaient engagés pour la plupart dans les usines car pour eux, c'était aux côtés des ouvriers qu'il fallait agir pour faire évoluer la société. Ils n'avaient aucun lien avec les mouvements de jeunes qui avaient choisi de partir à la campagne. Ceux-ci faisaient à leurs yeux figure de déserteurs de l'engagement social. Les plus radicaux critiquaient le mouvement communautaire en le qualifiant d' « îlot socialiste ». D'autres, de tendance autogestionnaire, avaient créé des coopératives, mais ils étaient facilement soupçonnés d'abandonner les masses au profit de l'avant-garde.

Si le Viel Audon est un hameau isolé, il n'est pas question dans notre esprit d'en faire un lieu de repli communautaire. Sa vocation est de rester au cœur de la société et en prise avec la jeunesse dans toute sa diversité. Le chantier de jeunes est l'occasion de sortir de sa famille, de son lycée, de son quartier pour découvrir la diversité sociale et s'ouvrir aux problèmes du monde.

Pour augmenter le nombre des participants individuels nous réalisons aussi des plaquettes de promotion que nous diffusons dans les CIDJ (Centres d'information pour la jeunesse), puis nous découvrons une nouvelle revue destinée aux jeunes, *Antirouille*. Le ton, les articles, les sujets abordés et le style sont tout à fait nouveaux. Nous demandons un rendez-vous avec la rédaction et découvrons un groupe de jeunes dynamiques et déterminés à offrir une alternative de presse à la jeunesse. Ce groupe est composé d'anciens de la FEEUF. Un des leurs est venu sur place pour faire un article sur le chantier du Viel Audon. Sa publication amènera de nombreux jeunes individuels au chantier.

Une dizaine d'années après son démarrage, le chantier du Viel Audon redouble de dynamisme : des groupes de la FEEUF côtoient des groupes CLAJ et des Scouts. De nombreux individuels viennent grâce à l'article d'*Antirouille*. La diversité et la richesse des participants nous surprennent nous-mêmes.

Premier passage de relais

Dix années ont passé. Gérard a maintenant 35 ans et moi 30... La vie était en train de renaître au Viel Audon, le projet de la filature avançait bien et nous avons réussi à associer une quinzaine de personnes à ces deux projets. Pierre Cutzach, Catherine Chambron, Frédéric Jean et quelques autres étaient maintenant aptes à animer et gérer les chantiers de manière autonome. Pour nous, il était temps de passer un cap dans notre vie personnelle en devenant parents d'une part et en passant le relais de l'animation du chantier de jeunes à la génération suivante d'autre part :

Quand on t'appelle « Monsieur » sur le chantier, tu te rends compte que les choses ont changé ; tu es passé dans une autre génération. Sur le chantier le coude à coude, le faire ensemble, c'est la base. Si on te prend pour un prof ou un parent il y a quelque chose d'essentiel qui ne fonctionne plus.

Gérard Barras

Gérard a continué de travailler la conception architecturale et gardé la responsabilité du chantier auprès des institutions de tutelle comme les « Bâtiments de France ». Il venait régulièrement aider à résoudre quelques difficultés techniques, mais la nouvelle équipe était capable d'organiser, gérer et animer le chantier.

Ces nouvelles responsabilités leur ont fait découvrir et mettre en œuvre la pédagogie dont ils avaient apprécié les effets pour eux-mêmes. Petit à petit ils ont trouvé leurs propres marques et décliné les fondamentaux qui leur ont été transmis.

Le faire ensemble dans la différence de motivation, de sexe, de classe sociale...

Sur le chantier, il y avait toujours des gens motivés et d'autres moins... On a eu de grandes émotions quand on arrivait à poser les problèmes et retourner les choses, faire repartir l'élan, la ferveur.

Frédéric

On a vécu de belles expériences, comme lorsqu'il y avait sur le chantier un groupe d'handicapés. Une jeune fille handicapée mentale disait simplement : « Moi, en tant que handicapée, je fais comme ci ou ça. » C'étaient des gens qu'on n'aurait jamais rencontrés dans la vie normale. Jamais je ne me serais trouvé ailleurs dans une relation de travail avec des personnes comme ça !

Pierre

Pour moi le rapport entre hommes et femmes était fondamental sur le chantier. Quand les mecs voyaient une nana leur expliquer comment faire un mur, c'était pas évident. Le Viel Audon, c'était un espace extraordinaire de liberté pour les filles, elles pouvaient prendre des initiatives et se prouver des trucs importants. À cette époque il y avait tout un mouvement très fort d'émancipation des femmes...

Catherine

Sur le chantier, les enfants d'ouvriers prenaient la place des ouvriers et les enfants de patron la place des patrons. L'acrobatie était de renverser les choses et de faire en sorte qu'ils acceptent d'apprendre les uns des autres en laissant tomber leurs représentations.

Frédéric

La co-responsabilité :

On faisait prendre conscience de l'interdépendance entre tous sur le chantier. Dans un site pareil, le besoin de solidarité devenait évident ; on se bagarrait contre la division des tâches entre l'idée des tâches nobles et pas nobles et on encourageait les jeunes à prendre des responsabilités.

Catherine

La solidarité dans l'action collective :

Au Viel Audon on leur montrait qu'on pouvait faire des choses formidables avec peu d'argent. Si on est solidaires, on peut déplacer des montagnes ! La différence entre le Viel Audon et d'autres chantiers, c'était qu'on faisait les choses ensemble, collectivement. On démontrait par l'exemple comment on peut transmettre les savoirs et les démultiplier.

Frédéric

Quand l'ambiance baissait, on faisait une grande chaîne de pierres, d'eau ou de sable avec tous les jeunes... ou alors un radeau sur l'Ardèche qui ramenait le bois pour chauffer le four à pain. Chaque année les crues de l'Ardèche déposent des tonnes de bois mort dans une courbe en aval du Viel Audon. On mettait les plus gros troncs dessous, puis on chargeait et attachait le plus possible de fagots dessus. Le jeu consiste à remonter le courant avec ce gros radeau. Tant qu'il flotte c'est facile, c'est pour passer les rapides que ça se corse. On tire les cordes devant et sur le côté, on pousse derrière et ça n'avance que si on est en rythme. Quand on était quatre-vingts, c'étaient de grands moments. Il n'y a pas beaucoup d'expériences comme celles-là qui permettent de ressentir concrètement et positivement la force du collectif.

Catherine



La remontée du radeau de bois dans l'Ardèche

Le rapport producteur/consommateur :

Plusieurs fois il y a eu des tensions parce que les jeunes voulaient mettre leur poste de radio sur le chantier. Le chantier était une occasion rare de changer son rapport à la consommation. Percevoir qu'on peut créer soi-même du culturel, un rythme, une ambiance avec les autres par l'humour, la chanson ou autre. On a fait des soirées musicales extraordinaires en tapant avec des cuillers sur des casseroles et des bols !

Frédéric

Les fumées ou le chantier, il faut choisir...

À l'arrivée on prévenait les jeunes que le « shit » (haschisch) était totalement interdit sur le site. On leur expliquait qu'ils risquaient de foutre en l'air l'avenir du Viel Audon avec leurs conneries si l'endroit était repéré par les autorités comme un lieu de consommation d'herbe. Une fois j'ai réussi à en convaincre un de la jeter dans l'Ardèche !

Catherine

La pratique des bilans :

À la fin de chaque séjour on faisait un bilan avec les participants. Ils pouvaient s'exprimer sur ce que le chantier leur avait apporté ou sur les critiques qu'ils avaient à faire. Ils pouvaient en dire beaucoup ou très peu comme ils voulaient. On donnait aussi notre avis ; on n'était peut-être pas toujours pertinents, mais ils repartaient avec ça et ils en faisaient ce qu'ils voulaient. Beaucoup sont revenus les années suivantes.

Frédéric

Le bilan est un moment important qui permet de mettre en mots le vécu et de se l'approprier. Cet échange crée une base, une mémoire pour un nouveau séjour, dans lequel on demandera au participant de progresser en implication et en responsabilité.

Le Viel Audon accueille aussi les enfants

Parmi les membres de l'équipe de Saint-Pierre-ville, certains étaient déjà parents de jeunes enfants. Ils venaient souvent au Viel Audon, à la grande joie des petits qui profitaient des grands espaces, de la nature et des chèvres. Les chantiers de jeunes n'étaient pas adaptés ni aux enfants, trop jeunes, ni aux parents... trop vieux. En discutant avec d'autres parents membres des CLAJ, Simone et Pierre Tissier ont eu l'idée d'organiser des camps d'enfants au Viel Audon :

L'idée était que d'autres enfants que les nôtres puissent profiter de ce lieu exceptionnel. Avec d'autres parents, on se demandait aussi comment transmettre nos valeurs à nos enfants. Nous avons eu l'idée d'organiser un camp parents-enfants au Viel Audon. Le lieu permettait aux enfants de découvrir la nature sauvage, de s'occuper des animaux de la ferme en les respectant, de voir construire des maisons, de s'occuper avec nous de la cuisine et de l'approvisionnement en eau... Ils voyaient aussi vivre leurs parents avec d'autres

adultes dans une organisation collective. Nous voulions que nos enfants apprennent à se débrouiller avec peu de choses, et aussi qu'ils aient d'autres modèles que l'individualisme et la peur de l'autre.

Simone Tissier

Ces camps, totalement autogérés par les parents ont été organisés pendant deux étés. Les enfants en gardent des souvenirs impérissables. Même si cette expérience a été de courte durée, on peut dire qu'elle a été fondatrice des activités pédagogiques développées par la suite au Viel Audon.

Partager, transmettre les responsabilités, une « culture chantier »

De la même manière que Gérard et moi avons été vigilants à laisser la place à d'autres pour l'animation du chantier, Frédéric, Catherine et Pierre avaient la préoccupation d'encourager d'autres jeunes à s'impliquer en leur donnant l'occasion de se responsabiliser. Dans notre idée, les permanents des projets de la filature ou du Viel Audon ne devaient pas laisser penser qu'ils étaient les seuls à tenir l'ensemble du projet. Il importait que d'autres jeunes sentent que le projet leur restait ouvert.

Il est du rôle des responsables de l'association d'assurer le long terme, la relation aux institutions et l'encadrement technique, mais il importe que les jeunes puissent se sentir aussi acteurs du projet dans la dimension de ce qu'ils peuvent maîtriser. C'est ce postulat de base, ouvert et participatif, qui leur permet de faire des expériences qu'ils n'ont pas l'occasion de faire ailleurs, particulièrement constructives pour la découverte de leur personnalité et de leurs potentialités.

Ceux qui revenaient plusieurs fois et s'impliquaient pouvaient devenir « membres actifs de l'association ». Ils organisaient des rencontres pour préparer le prochain chantier, et animaient le chantier

sans pour autant se sentir obligés de s'investir dans le projet à plus long terme au Viel Audon ou à Saint-Pierreville.

Un article lu dans *Antirouille*, et notre petite bande de copains du lycée débarque au chantier du Viel Audon où semble-t-il on fait son pain, on construit des cuisinières solaires et on remonte un hameau en ruine. J'étais sûrement plus intéressé par les copines que par les explications techniques sur les débits et pressions de l'hydropompe..., et au bilan on m'a fait remarquer que je m'étais comporté un peu en consommateur. Piqué au vif, je me suis décidé à revenir l'année suivante. Quand je suis arrivé on m'a demandé pourquoi je revenais ? Je me suis lancé et j'ai dit que j'étais prêt à prendre des responsabilités. Ça n'a pas tardé ! Avec Isabelle, Géraldine, Françoise, Wim, etc., on discutait à n'en plus finir pour savoir comment présenter le tableau des postes, on anticipait les animations du soir ou du dimanche avec des débats interminables pour savoir si on animait « à la place de, pour ou avec ». On dormait quatre heures par nuit et on était toujours en forme.

Yann Sourbier

Un nouveau groupe, baptisé « groupe d'animation » prenait sa place dans la vie associative. Dans la foulée, une vingtaine de jeunes sont devenus membres actifs de l'association avec droit de vote à l'AG. Une des décisions importantes à laquelle ils ont participé a été celle de démissionner de l'association Études et Chantiers. On avait créé une association régionale avec d'autres chantiers de jeunes, CADA (Chantiers animations Drôme-Ardèche) et les liens que nous avions créés avec d'autres mouvements de jeunesse permettaient de fonctionner de manière autonome.

Les jeunes du Viel Audon à l'Université

En dehors des périodes de chantiers, ces jeunes se retrouvaient pour se revoir à Paris ou ailleurs pour préparer la saison suivante. Leurs rencontres avec les jeunes des CLAJ avaient été fructueuses et ceux-ci leur ont proposé de participer en tant que « groupe des jeunes du Viel Audon » au GRTP.

Le GRTP (Groupe de recherche théorique populaire) avait lieu à la faculté de Saint-Denis tous les deux mois, le samedi matin. Il avait été créé par les CLAJ pour rassembler les groupes de toutes les régions autour de réflexions théoriques, et la faculté de Saint-Denis avait accepté de les accueillir dans le département d'économie politique. Une thématique était développée par un universitaire ou un des anciens des CLAJ, puis un des groupes présentait une intervention sur sa pratique, et l'on terminait par un débat.

Il n'y avait pas beaucoup de lieux où l'on pouvait échanger en s'appuyant autant sur l'expérience que sur les idées développées par des intellectuels. Gérard d'ailleurs prenait un malin plaisir à rebaptiser le GRTP comme « Groupe de recherche théorie-pratique ».

Un des thèmes centraux était « la place de la société civile dans la transformation sociale ». On étudiait Gramsci¹⁴ et les échanges se succédaient autour du rôle des médias, des femmes, de la famille, des jeunes dans la société civile.

Les CLAJ avaient proposé que les jeunes du groupe ardéchois animent un cours sur « la jeunesse et la société civile ». Du coup, notre petit groupe d'animation du chantier, plutôt de culture écolo, antimilitariste et anti-nucléaire, s'est retrouvée au milieu de jeunes ouvriers sur les problématiques de lutte de classes ! On apprenait à avoir une autre grille de lecture de la

14. Gramsci : Écrivain et théoricien politique italien (1891-1937).



Yann Sourbier

société et des événements. On se rendait compte qu'on pouvait penser autrement la société. Après cette séance sur la jeunesse, on s'est retrouvés avec une grosse responsabilité sur les épaules : nous, on n'avait pas fait Mai 68, on ne militait ni dans un parti ni dans un syndicat, mais il fallait qu'on fasse avancer quelque chose dans notre société !

Yann Sourbier

Le Viel Audon allait lui en donner l'occasion.

7 - Le Viel Audon, un lieu d'insertion sociale

Au Viel Audon il y a maintenant 5 maisons couvertes et les conditions de vie sont bien meilleures : après le téléphone en 1979, c'est l'électricité qui arrive cinq ans après grâce à l'installation d'une ligne de moyenne tension, tirée de Balazuc à Audon, qui passe à proximité du hameau. Un seul poteau suffira pour tirer un fil jusqu'aux maisons. Le groupe électrogène a été rangé à la cave et les Lumogaz abandonnés sans regret après douze années de bons et loyaux services ! La fée Électricité ouvre bien des perspectives !

Le troupeau de chèvres est en bonne santé et les fromages se vendent bien. Ils assurent le salaire de deux personnes qui peuvent ainsi vivre et travailler sur place. Marie Vernerey porte l'activité avec de plus en plus de professionnalisme. Béatrice Letz a quitté le projet et Sophie Rosenberger, qui a fait une formation agricole, a pris le relais après avoir fait plusieurs chantiers au Viel Audon. Toutes deux sont toujours soutenues par les passages de l'équipe de Saint-Pierreville.

Nous rêvions tous que d'autres activités économiques puissent se développer sur le site afin de pouvoir y créer une équipe permanente plus large, mais la difficulté était d'imaginer des activités complémentaires et cohérentes avec l'esprit du lieu. Nous défendions toujours l'idée que le Viel Audon doit créer un tout cohérent et non pas une juxtaposition d'unités séparées.

Un nouveau projet pour le Viel Audon

La vie au Viel Audon était rythmée par l'intensité des chantiers d'été mais à chaque automne, le départ des jeunes était difficile à assumer : passer de quatre-vingts personnes au Viel Audon à trois ou quatre laissait un grand vide.

Nous réfléchissions aux possibilités de prolonger les activités de chantier tout au long de l'année en proposant des formations ou des stages, mais pour cela il fallait avoir des locaux habitables et la plupart des maisons n'avaient encore que quatre murs et un toit. Dans un ensemble de corps de bâtiments, situé au centre du village, Gérard pensait possible de créer un petit centre d'accueil pour une trentaine de personnes. Cette idée faisait l'unanimité car elle ouvrait des perspectives à tous les niveaux : des projets pour les jeunes en chantier et de nouvelles activités pour les permanents du site, tout en gardant l'esprit d'accueil et d'ouverture.

La création d'un centre d'accueil ne pouvait se faire sans déposer un permis de construire. Gérard en réalisa les plans en optimisant les fonctions de toutes les petites pièces imbriquées à cet endroit.

Obtenir un permis de construire pour une habitation sur un lieu non desservi par une route était très difficile, quant à y accueillir du public, la responsabilité de l'administration était engagée à d'autres niveaux : nous n'avons pas tardé à recevoir un courrier — en décembre 1983 —, soumettant l'autorisation de construire le centre d'accueil à une série de contraintes :

- le raccordement au réseau public d'eau potable,
- l'aménagement d'une aire de stationnement pour accueillir les véhicules,
- la création d'une réserve incendie de 60 m³,
- la création d'un téléphérique depuis la partie haute pour évacuer les blessés.

Les investissements d'un tel dispositif étaient énormes et nous n'avions pas encore résolu le financement du projet lui-même ! Si nous n'avions pas été encore une fois un peu fous, un peu « mat », comme l'affirmait le nom de notre association, nous aurions baissé les bras car la tâche semblait insurmontable.

Il était néanmoins vital pour l'avenir du Viel Audon que ce centre d'accueil voie le jour. Il était incontournable que l'accueil et la pédagogie vivent au cœur du site en permanence. Un hameau rebâti grâce à l'effort bénévole de milliers de jeunes ne peut devenir un lieu banal qui tôt ou tard se privatise. Il doit rester un espace ouvert, accueillant, où l'on puisse faire l'apprentissage du vivre et du faire ensemble sous des formes variées, comme on le fait déjà sur le chantier.

Nous aurions pu envisager le raccordement routier et faire des démarches dans ce sens auprès de la mairie et du département, mais le Viel Audon aurait perdu alors sa spécificité d'être le seul hameau enclavé dans les gorges de l'Ardèche. Outre sa fonction protectrice de la spéculation immobilière, le sentier qui le sépare de la route est une frontière déterminante. C'est elle qui fait qu'au Viel Audon tout doit être pensé et géré, que le gaspillage n'est pas possible et que la solidarité s'impose d'elle-même. De plus, les personnes qui font l'effort de venir jusque-là à pied sont majoritairement plus respectueuses des lieux. Nous sommes convaincus que notre société a encore besoin d'espaces comme celui-là. Nous mettrons alors tout en œuvre pour obtenir le droit d'y construire, sans pour autant faire une route.

Eau potable, parking, sécurité incendie..., incontournables

L'eau potable était fournie jusque-là par le robinet communal situé au pont de Balazuc. Les jeunes du chantier et les permanents du village s'y approvisionnaient en remplissant des jerricans. Ils utilisaient cette eau pour la boisson et la cuisine et l'eau de la source pour tous les autres usages. Rendre potable l'eau de la source par l'installation d'une station locale de traitement n'était pas irréalisable mais ces technologies n'étaient pas recevables par l'administration de l'époque. La commune ne pouvant pas financer notre raccordement, nous n'avions pas d'autre solution que de réaliser l'adduction par nous-mêmes du pont de Balazuc au Viel Audon, soit six cents mètres de canalisations. Creuser avec des pioches et des pelles, une tranchée de soixante centimètres de profondeur dans des terrains de cailloutis sous la chaleur de l'été n'était pas chose facile, mais les jeunes ont relevé le défi avec nous. Nous avons essayé de négocier avec l'Administration un double circuit utilisant l'eau de la commune pour la consommation et l'eau de la source pour les toilettes (ce qui est aujourd'hui préconisé dans d'autres pays mais pas encore en France), mais cette proposition nous a été refusée.

Il y a peu de place pour garer sa voiture au départ des sentiers qui accèdent au Viel Audon : lorsqu'on arrive au pont de Balazuc, la route est trop étroite et lorsqu'on vient par le plateau, la route carrossable s'arrête devant la maison d'un particulier dont la résidence secondaire avait pour atout principal à ses yeux d'être un bout du monde parfaitement tranquille. Faire un parking public devant sa propriété était inimaginable. Par chance notre association a pu acheter une parcelle de terrain située à cinquante mètres en amont de son domaine, assez plate et accessible pour réaliser le parking demandé par l'administration.

Pour la sécurité incendie, il nous semblait possible de pomper l'eau dans la rivière qui coule en abondance à proximité du hameau. Nous avons acheté une pompe portable qui avait été mise au point

par le lycée technique d'Aubenas, d'après un modèle utilisé par les pompiers canadiens. L'administration a refusé d'agréer ce système car la nouvelle norme demandait à ce que l'eau arrive par gravitation naturelle. Nous avons donc investi dans une citerne que nous avons installée au sommet des falaises et les jeunes en chantier ont installé deux fois quatre cents mètres de tuyaux dans une murette construite tout le long du chemin d'accès pour que l'eau de la commune puisse remonter dans la citerne puis redescendre par gravitation !

Il fallait résoudre aussi les questions de financement. Le coût total de la réalisation du centre d'accueil était difficile à évaluer. Le gros œuvre serait fait en chantier de jeunes, mais les aménagements intérieurs et la mise aux normes pouvaient représenter un investissement important dont l'association n'avait pas les moyens. La direction de la Jeunesse et des Sports pouvait nous accorder une subvention mais à condition que nous soyons affiliés à une fédération nationale. Nous n'avons pas pu passer outre et avons demandé à l'association Concordia de bien vouloir jouer ce rôle sans pour autant que nous nous engagions dans un partenariat durable. Les négociations ont été délicates car, bien évidemment, un prélèvement de 30 % sur le montant total était habituellement réservé à l'association nationale..., sacrifice auquel nous ne trouvions pas de légitimité dans la mesure où nous ne demandions aucun service en contrepartie. Nous avons obtenu finalement 90 000 F (13 700 €) de subvention et avons fait un emprunt bancaire de 100 000 F (15 000 €). En recherchant des financements complémentaires, le directeur de la Fédération Léo-Lagrange du Rhône, intéressé par notre projet, nous a accordé une avance de 21 000 F (3 200 €) sur des séjours en colonies de vacances.

Seule l'installation du téléphérique pour l'évacuation des blessés semblait insurmontable. De plus nous avons peine à imaginer un tel dispositif dans le paysage des gorges de l'Ardèche sur 100 mètres de hauteur. Peut-être pourrions-nous demander au sous-préfet de faire une médiation avec l'administration ?

Un premier accueil en séjour

L'isolement du réseau routier est un handicap, mais dans certains cas, il peut être un atout. Si nous l'avions constaté pour le chantier de jeunes, nous découvrons qu'il peut aussi avoir un intérêt pour d'autres.

Nous connaissons l'association des Amis des enfants de Paris qui avait créé à Vercheny, dans la Drôme, un ensemble de maisons pour accueillir les orphelins de la guerre dans des familles d'accueil. Par la suite, forts de leur expérience et de leur savoir-faire, ils ont créé une école d'éducateurs. Dans cette école, ils demandaient aux élèves de développer leur savoir-être autant que leurs connaissances. Par exemple, ils utilisaient l'activité cirque pour développer le sens de l'équilibre, le courage, la confiance en soi, qualités dont les éducateurs ont souvent besoin dans leurs missions.

Le Viel Audon leur est apparu comme un lieu idéal pour faire la sélection des futurs étudiants. Avant l'été, ils s'installaient pour une dizaine de jours dans le hameau avec une trentaine de postulants dont ils ne retenaient qu'une petite vingtaine. Les spécificités de la vie au Viel Audon leur permettaient d'évaluer plus rapidement les capacités des candidats à devenir de futurs éducateurs. Qu'observaient ils ici qui ne se voyait pas ailleurs ? Que produit le fait de ne pas avoir sa voiture à la porte, d'avoir besoin des autres pour s'approvisionner, de devoir organiser collectivement la vie quotidienne, de se déplacer beaucoup à pied, ou tout simplement de perdre ses repères habituels ? Certaines aptitudes ne viennent-elles pas certainement là se révéler, prendre du relief, dynamisme, autonomie, créativité, une posture différente envers soi-même et les autres ?

Le chantier de jeunes, un carrefour social

Sur le chantier, l'origine des participants continue d'être très variée afin de garder sa fonction de brassage social : les mouvements de jeunesse se croisent, des groupes CLAJ de Paris, de Bretagne ou Grenoble, les groupes du MRJC ou du scoutisme et aussi des groupes de copains de quartier comme un groupe de Saint-Chamond, particulièrement dynamique :

Les jeunes de Saint-Chamond, sont venus individuellement au départ. Ils avaient découvert le Viel Audon par hasard en cherchant à faire des vendanges. Pour eux, le chantier était d'abord « des vacances pas chères » grâce aux bons-vacances de la Caisse d'allocations familiales. Driss Benzeghadi et Rachid Achiche, Tahar et Fifi étaient une bande de *grands frères* qui pouvaient autant déraper que jouer un rôle positif selon le contexte. On leur a fait confiance, ils ont pris des responsabilités rapidement et après ils revenaient chaque année avec des copains du quartier. Ils sont devenus les nouveaux piliers du chantier.

Nous, on venait d'un quartier qu'avec du béton ; quand t'arrives à quinze, seize ans dans un lieu comme ça, avec des copains, c'est tes premières belles années. On restait un mois tranquille pour faire tirer les bons vacances le plus possible ! La gâchée, le pain, la construction, on prenait ça comme un amusement, mais ça éveillait des trucs. Chacun faisait ce qu'il pouvait..., fallait pas rester dormir dans la toile de tente, c'est tout. Moi j'étais responsable du pain. Maintenant j'ai 38 ans, et tu vois, je suis revenu voir.

Djelali, dit « Snoopy »

Du côté international, un partenariat avec un organisme de formation linguistique le *Französisch Sprachatelier* amenait de jeunes Allemands et une association d'amitié franco-vietnamienne, des Vietnamiens. Un groupe d'Algériens qui organisait des chantiers de

jeunes dans leur pays sont venus aussi dans l'idée de se former.

Des individuels, hauts en couleur, réservaient quelques surprises comme ce jour où un petit groupe de jeunes filles sont arrivées au Viel Audon après avoir fait un stage d'autodéfense.

J'étais venue au chantier avec mes trois copines de lycée. Un soir, on dormait à l'intérieur parce qu'il pleuvait et les filles sont venues se réfugier là aussi pour dormir. Le matin, Yann et Bruno sont venus nous réveiller avec des guitares et elles ont bondi en disant que ça « puait l'homme ici » ! On les avait surnommées les « Amazones » et nous, on a joué aux Amazones pendant un mois en faisant les clowns sur la problématique hommes/femmes. On montrait aux garçons qu'on avait des muscles, on se levait avant tout le monde pour faire la gâchée et on a même été jusqu'à organiser une chaîne de pierres les seins nus. Il y en a qui s'en souviennent encore !

Meriem Fradj



Chaîne de pierres

15. Bertrand Schwartz : Né en 1919, ancien élève de Polytechnique et ingénieur au corps des Mines, il est devenu délégué interministériel à l'Insertion professionnelle des jeunes en difficulté. Il a créé et présidé l'association *Moderniser sans exclure*.

Le village abandonné, un lieu d'insertion sociale

Après l'élection de François Mitterrand, Pierre Mauroy, Premier ministre, avait demandé à Bertrand Schwartz¹⁵ de faire des propositions pour une meilleure insertion des jeunes. Nous étions très attentifs aux changements qu'allaient apporter les socialistes aux mouvements d'éducation populaire et à la jeunesse. En juin 1981, il écrivait :

L'entrée des jeunes dans la vie active, après la fin de la scolarité, est devenue pour beaucoup d'entre eux une véritable course d'obstacles et une période d'incertitude et de déstabilisation. La crise économique et l'ampleur du chômage ne sont pas seuls responsables de cette situation. L'organisation actuelle du système éducatif, de la formation professionnelle et des services d'orientation et de placement, les dispositifs d'insertion professionnelle mis en place au cours des dernières années ainsi que les aides au premier emploi ne procèdent pas d'une conception d'ensemble, mais de la juxtaposition de dispositions parfois contradictoires et souvent conjoncturelles [...]. Votre étude devra aboutir à un ensemble de propositions permettant d'établir une meilleure articulation de tous les services publics concernés de telle sorte que les jeunes de cet âge ne soient jamais condamnés au chômage, ni à des emplois trop précaires, qu'ils aient la possibilité d'acquérir la culture et la formation qui leur permettront de s'adapter aux changements à venir et qu'ils bénéficient des moyens d'orienter leur vie professionnelle vers les emplois qui correspondent le mieux à leurs goûts et à leurs capacités.

L'Insertion professionnelle et sociale des jeunes, rapport au Premier ministre (la Documentation française, septembre 1981), de Bertrand Schwartz proposait une réelle démarche d'insertion sociale, fondée sur la responsabilisation des jeunes. Il contribuait à la redéfinition globale des politiques sociales en cherchant à leur faire perdre leur caractère trop exclusivement *assistanciel* et remettait en question les

clivages traditionnels entre l'économique et le social. « Il faut qualifier socialement et professionnellement les jeunes. » Pour cela, il lui semblait essentiel d' « utiliser les capacités créatrices des jeunes pour les préparer à une qualification sociale ». Il faisait ensuite une série de propositions qu'il est intéressant de relire aujourd'hui.

Notre pédagogie sur les chantiers était, elle aussi, fondée sur la responsabilisation des jeunes, dans le creuset du *faire ensemble*. Le chantier était pour nous un excellent révélateur de talents en valorisant les compétences pratiques, relationnelles et organisationnelles, ce qui n'existe pas à l'école : c'est toujours parce qu'on est exclu des voies dites « générales » qu'on va apprendre un métier technique.

Une autre idée saillante du rapport était de considérer les jeunes comme des citoyens à part entière ou en tout cas de les aider à le devenir. Être citoyen ne se réduit pas à suivre les débats télévisés et à mettre un bulletin de vote dans une urne de temps en temps. La citoyenneté interroge le sentiment d'appartenance et la relation de chaque individu à la société dans laquelle il vit. S'il s'en sent exclu ou qu'il cherche à exclure tout ce qui ne lui ressemble pas, la société ira mal. Si le droit de vote s'obtient par le lieu de naissance, la citoyenneté demande un apprentissage pour sortir du seul intérêt personnel, privé, et découvrir la diversité humaine, culturelle et sociale d'une société. Elle passe par la rencontre de l'autre et de sa différence, et l'apprentissage du vivre et faire ensemble dans une action commune, même ponctuelle, peut y contribuer.

Pour nous, le chantier de jeunes était une école de citoyenneté et nous étions certains que l'expérience que nous avons accumulée pouvait être opérationnelle pour des jeunes sortis du système scolaire, en vue d'aider à leur insertion.

Meriem Fradj et Yann Sourbier, deux jeunes du groupe d'animation du chantier en étaient convaincus :

Mes rapports avec le système scolaire ont été houleux, non pas que je n'aie pas de facilités, mais j'avais plutôt le sentiment que les profs nous prenaient pour des têtes creuses à remplir. J'étais révolté par le gâchis de temps passé et l'injustice de la ségrégation par les résultats scolaires basés uniquement sur la capacité d'abstraction. J'avais lu *Libres Enfants de Summerhill* de A.S. Neill's et je me suis très tôt intéressé aux alternatives possibles. J'ai participé au colloque sur les lycées expérimentaux organisé par la revue *Autrement*. Le GRTP à la fac de Saint-Denis a été une expérience formidable pour moi. C'était une autre façon d'apprendre, dynamique, dans laquelle on pouvait aussi être acteur. Sur le chantier aussi on sortait de la passivité, on se retrouvait responsables, on pouvait organiser, prendre des décisions. Dans le rapport Schwartz l'idée de s'appuyer sur la créativité des jeunes, de les prendre pour des citoyens à part entière, de les responsabiliser m'a tout de suite accroché.

Yann Sourbier

Depuis que j'avais été sur le chantier du Viel Audon et que j'avais connu les CLAJ et le GRTP, je ne subissais plus le lycée car j'y étais devenue active. Quand on a étudié le rapport Schwartz au GRTP, c'était la première fois que j'étudiais quelque chose qui nous donnait des billes pour agir dans le monde où on vivait. J'appelle ça une formation citoyenne. Ça concernait l'insertion des jeunes sortis du système scolaire, mais ça interpellait aussi les lycéens. En cours de français j'ai fait un exposé de deux heures dessus qui a épaté mon prof ! Après tout ça, j'ai abandonné l'idée de faire des études d'avocate pour le Viel Audon et tout ce qui se passait autour.

Meriem Fradj

À la suite du rapport Schwartz, le gouvernement a mis en place les premiers stages d'insertion. Ceux-ci étaient accessibles aux associations. Il nous a semblé que notre savoir-faire d'animation de chantiers

de jeunes était une base pour aller plus loin et nous avons travaillé un projet pédagogique, monté un budget et déposé un dossier au nom de l'association le Mat pour nous positionner dans le dispositif.

Notre dossier a été étudié par la direction du Travail et de la Formation professionnelle mais il n'a pas été agréé parce que nous n'étions pas connus dans le milieu de la formation. Pour obtenir l'agrément, on nous demandait de nous affilier au GRETA, organisme de formation continue de l'Éducation nationale. Notre projet était de mettre en place une pédagogie innovante qui soit dans le prolongement de celle des chantiers de jeunes. Il était incontournable pour nous que la formation soit faite sur le site du Viel Audon, dans un cadre qui ne ressemble surtout pas à une école. Aussi nous ne nous sommes pas affiliés au GRETA et nous avons déposé à nouveau notre dossier l'année suivante en renforçant notre apport de compétences par l'embauche d'un éducateur et la mobilisation de personnes ressource de l'association.

Après une première année d'expérience, l'administration a constaté que les jeunes avaient rapidement déserté les stages car ils ne supportaient pas de se retrouver à nouveau dans des salles de classe, en face de professeurs semblables à ceux qui les avaient exclus du système scolaire. L'État a alors créé les PAIO (Permanence d'accueil, d'information et d'orientation) dont les responsables ont eu pour mission de cerner de plus près les besoins des jeunes en les rencontrant : parmi leurs conclusions ils ont mentionné que ces jeunes cherchent avant tout à éviter les situations qui leur rappellent l'échec et l'humiliation de l'école et qu'ils ont besoin d'un suivi individuel cohérent et à moyen terme.

La direction départementale du Travail, de l'Emploi et de la Formation professionnelle nous propose alors de rencontrer quelques jeunes de la région identifiés par les PAIO pour leurs difficultés d'insertion. Une réunion est organisée au centre social d'Aubenas, avec l'ANPE, la direction départementale du Travail, des éducateurs

et les jeunes. Catherine Chambron (présidente de l'association), Gérard Barras (vice-président) et Yann Sourbier leur exposent notre projet, mais les jeunes ne comprennent pas bien. Catherine a l'idée alors d'emmener tout le monde sur le site du Viel Audon. Arrivés là, ils leur font visiter les lieux et leur expliquent le but de notre association et nos projets de centre d'accueil. Ils leur proposent de découvrir des techniques, des métiers, faire du sport... et aussi d'être des pionniers de cette nouvelle forme de stage avec eux. Les jeunes ont eu une semaine de réflexion pour se décider et la semaine suivante les quinze premiers stagiaires arrivent au Viel Audon.

Un projet pédagogique et des partenariats

Notre projet pédagogique comportait trois phases. Une première période où il s'agissait de faire connaissance, d'identifier les difficultés propres à chacun afin de pouvoir proposer des ateliers adaptés (savoirs scolaires, savoirs techniques), mais le plus important était de leur permettre de reprendre confiance en eux à travers les chantiers et la dynamique de groupe. On leur proposait une aventure, des réalisations concrètes et du sport de pleine nature qu'ils ne connaissaient pas. Nous mobilisions les savoir-faire de l'équipe de Saint-Pierreville et du Viel Audon pour les ateliers et savoirs scolaires dans une relation individualisée. La vie quotidienne, le chantier et les activités sportives étaient menés par Meriem et Yann qui avaient une vingtaine d'années et en avaient fait un défi personnel :

Après avoir animé les chantiers avec le groupe d'animation, je me retrouvais au corps à corps avec des jeunes en difficulté sociale. C'était une occasion formidable pour moi de me confronter directement à la recherche d'alternatives à l'éducation classique. Tout ce que j'avais appris dans les livres et au contact de démarches novatrices comme les lycées autogérés, les réseaux d'échanges de savoirs ou encore avec le GFEN (Groupe français d'éducation nouvelle) que je fréquentais, je pouvais le mettre en pratique.

Yann Sourbier

Les jeunes des stages d'insertion au début n'étaient pas trop marginalisés ; ils avaient surtout horreur d'être assis devant un papier. Par contre, ils adoraient être en chantier. On était jeunes et avec eux, c'était le coude à coude, comme sur le chantier de l'été.

Meriem Fradj

Yann s'appuyait sur des démarches élaborées par le GFEN. Par exemple, pour les aider à se déculpabiliser de leur échec scolaire, il leur donnait les statistiques d'entrée et de sortie du système scolaire selon les catégories socioprofessionnelles des parents et leur disait de faire un dessin sur ce qu'ils en comprenaient. « Mais alors, nous aussi, on est intelligents ? » disaient-ils et le fait de l'avoir dit leur donnait une responsabilité nouvelle qui faisait barrage à la somme des démissions qu'ils avaient accumulées depuis bien longtemps. D'autres démarches étaient utilisées pour travailler l'orientation professionnelle, comme par exemple celle qui consiste à faire la relation entre les métiers qu'on choisit et les personnes de son entourage, cela pour suggérer d'ouvrir la recherche et l'intérêt vers d'autres horizons, d'autres métiers ¹⁵.

Après une période de chantier, les jeunes partaient une semaine en ville, à la découverte de la société. On s'était rendu compte de leur ignorance dans ce domaine. Se repérer sur un plan, prendre des transports collectifs dans une ville qu'on ne connaît pas, ouvrir un compte en banque et comprendre comment ça fonctionne, s'occuper de sa santé, comprendre le mécanisme de la Sécurité sociale, de la justice, de la police, etc. étaient de grandes découvertes.

¹⁵. Voir *L'Orientation scolaire en question, pour une autre psychologie de l'éducation*, par le GFEN, éditions ESF collection « Science de l'éducation », sous la direction de Daniel Zimmermann.

Nous les envoyions enquêter dans les banques, écouter une séance au tribunal... et même dans un commissariat pour demander aux policiers « à quoi sert la police ? » et ils ont beaucoup appris !

Meriem Fradj

La dernière période était consacrée aux stages en entreprise : On leur proposait d'aller à la rencontre de quatre métiers pendant une semaine, puis ils devaient en choisir un pour un stage plus long. On avait mis en place un réseau d'artisans et d'associations très motivés pour aider ces jeunes. Nous nous sommes toujours demandé pourquoi l'administration ne récompensait pas mieux le travail qu'ils faisaient auprès des jeunes.

Ce corps à corps avec ces jeunes demandait un grand investissement personnel : il fallait du temps pour gagner leur confiance, et encore plus pour leur faire retrouver des motivations.

Le chantier leur donnait une occasion de valoriser leur débrouillardise, leurs capacités techniques ou d'organisation. Les activités sportives révélaient leurs capacités physiques et leur courage. Je les encourageais en permanence à faire des choses dont ils ne se sentaient pas capables *a priori*. Un jour je passais près du pont de Balazuc au moment où ils décidaient de sauter dans l'Ardèche. Ils m'ont dit : « Toi aussi Yann, tu es capable de sauter... » J'ai enjambé la barrière et j'ai sauté avec eux, sinon je ne pouvais plus rien leur demander. La confiance, ça se mérite !

Yann Sourbier

À la fin des cinq mois de stage, on faisait un bilan. Tous les partenaires administratifs étaient invités et pendant toute une après-midi les jeunes stagiaires, les maîtres de stage et nous, rendions compte du travail réalisé à nos interlocuteurs de tutelle : travailleurs sociaux, PAIO, ANPE, direction du Travail, etc. À la fin du premier stage, aucun

des jeunes n'avait abandonné la formation et ils avaient chacun des perspectives de qualification. L'innovation que nous apportions dans ce domaine avait acquis la confiance des responsables des institutions et notre agrément a été reconduit. (Par ailleurs deux autres associations avaient fait un parcours comparable : la MJC d'Annonay dans l'Ardèche et l'association « Pourquoi pas » dans la Drôme.)

Vingt ans après, nous avons cherché à revoir quelques-uns de ces jeunes. Nous en avons rencontré trois : un couple, qui avait fait le stage ensemble et leur ami, marié et installé dans la périphérie d'Aubenas. Nous sommes reçus chez ce dernier. En arrivant, il nous montre un magnifique mur de pierres sèches... c'est moi qui l'ai fait, puis sa maison entièrement restaurée... « C'est lui qui a tout fait », dit sa femme. Nous nous avançons et nous découvrons des petites voûtes de pierre faites avec soin, une belle terrasse... Quand pour finir il nous offre son pain fait dans le four à pain qu'il a construit lui-même, nous avons l'impression d'arriver dans un petit Viel Audon ! Ils ont tous un travail fixe, une maison, des enfants et sont satisfaits de leur vie. L'un est boucher depuis vingt ans dans la même maison, l'autre conducteur d'engins de terrassement et la troisième, celle qui aimait tant monter sur les toits pour faire de la charpente, blanchisseuse à l'hôpital. La femme de celui qui nous accueille nous dit : « Si j'avais cru que je me marierais avec ce jeune qui m'impressionnait tant à l'arrêt du bus, avec ses tatouages et sa crête de punk »

Le Viel Audon a maintenant deux secteurs d'activités qui permettent de vivre et de travailler sur place : l'activité agricole et le centre de formation. L'agriculture représente deux emplois à plein temps, mais la formation reste saisonnière et les emplois précaires. Le centre d'accueil ouvre de nouvelles perspectives.

Cependant l'équipe permanente reste fragile et provisoire. Marie Vernerey a fait une rencontre et parle d'aller s'installer dans le Midi avec son ami et Yann Sourbier doit faire son service militaire dans un an.

8 - Développement tous azimuts

Le départ de Marie Vernerey et la perspective du service militaire pour Yann privaient le Viel Audon de permanents qui avaient des compétences et des responsabilités difficiles à remplacer. Sophie R., qui était formée, a pris le relais de Marie sur la ferme avec des stagiaires et Yann cherchait des solutions pour ne pas être obligé de partir.

Le service militaire d'un an était obligatoire, mais le statut d'objecteur de conscience était devenu beaucoup plus facile à obtenir : une nouvelle loi en 1983 avait permis de l'attribuer pratiquement à tous les demandeurs, comme une sorte de choix entre un an de service militaire ou deux ans de service civil. Réservé dans un premier temps à la coopération internationale ou aux services de l'État, le nombre croissant de demandes a amené l'État à ouvrir l'accueil d'objecteurs au monde associatif. Pour accueillir des objecteurs dans une association, il fallait obtenir un agrément.

Yann Sourbier et Jean-René Bloch Dassau, un des jeunes du chantier, ont monté un dossier avec l'aide de Catherine, la présidente de l'association. Le Mat a obtenu l'agrément pour deux postes d'objecteurs de conscience. Cette mise à disposition de deux personnes pendant deux ans a apporté une grande bouffée d'air au Viel Audon. Elle a permis d'avoir du temps pour faire avancer les projets sans obligation de rentabiliser rapidement les activités ou d'aller travailler ailleurs pour subvenir à ses besoins. De nombreuses associations ont bénéficié de la présence de ces objecteurs de conscience, et de nombreux jeunes ont beaucoup appris de ces expériences. Elles leur ouvraient des horizons dans des domaines qu'ils n'auraient jamais rencontrés dans des parcours scolaires ou professionnels. L'objection de conscience a disparu en même temps que le service militaire obligatoire, mais la pertinence d'un service civil se discute encore au sein de la société.

De nouvelles rencontres ouvrent de nouveaux horizons

Sur le chantier, après le scoutisme, les CLAJ et les jeunes de Saint-Chamond, le MRJC prend à son tour une place importante. Ce mouvement d'éducation populaire est le seul issu du monde rural. Nous partageons avec les responsables du mouvement nos réflexions sur le développement local. Ceux-ci sont intéressés par les démarches coopératives et innovantes de Saint-Pierreville et du Viel Audon. Ils demandent à Yann d'intervenir lors d'une formation BAFA (Brevet d'aptitude à la fonction d'animateur) et celui-ci sympathise avec un groupe de l'Isère.

Yann fait découvrir le Viel Audon à ses nouvelles connaissances et l'année suivante ceux-ci viennent faire le chantier. À la suite de ce séjour plusieurs d'entre eux vont s'impliquer durablement dans l'association.

Le Viel Audon était un terrain d'aventure formidable. À Saint-Baudille, on discutait, on rêvait de faire des choses ensemble mais on ne pouvait pas concrétiser nos envies, alors que là c'était pratique, concret, le champ des possibles était ouvert ; on rencontrait des gens qui passaient à l'action et ça c'était très fort.

Françoise Milani

Sur les chantiers, ce qui était particulier, c'était le niveau de responsabilité qu'on avait très rapidement. Moi, j'avais fait beaucoup de sport et c'était un vrai choc. Dans le sport il y a beaucoup de règles et de hiérarchie.

Nathalie Tironneau

Sur le chantier, les MRJC de l'Isère font connaissance avec des scouts de Chambéry. Des amitiés se nouent et une nouvelle équipe de bénévoles se constitue pour relayer les Stéphanois dans l'animation du chantier. Tanja Wolf se joint à eux ; elle est venue

d'Allemagne après son baccalauréat pour apprendre le français et « travailler de ses mains » à la filature de Saint-Pierre-ville. La découverte du chantier de jeunes l'a tout de suite passionnée.

En Allemagne, j'avais participé à de grandes manifestations contre les fusées Pershing et fréquenté des communautés. Au Viel Audon, j'ai découvert autre chose que je nommerais le « faire à plusieurs », mais aussi un aspect microsociété où l'on peut tirer les choses vers le haut.

Tanja Wolf

Plusieurs d'entre eux s'investiront plus longuement dans les projets du Viel Audon ou de Saint-Pierre-ville : Nicolas Doucet prendra la suite de Yann au Viel Audon comme objecteur de conscience, Francis Surnom sera embauché comme CES (contrat emploi solidarité) par l'association, et plus tard, prendra la suite de la ferme avec un ami. Quant à Nathalie, Françoise et Tanja, elles s'investiront sur le projet de la filature.

Le centre d'accueil se réalise

Après trois étés passés à réaliser l'adduction d'eau et la sécurité incendie, les chantiers peuvent maintenant se concentrer sur la réalisation du centre d'accueil : c'est la joie de bâtir la pierre comme les anciens : on apprend l'art d'aligner et de positionner les cailloux multiformes pour faire un ensemble solide et esthétique et on se le transmet d'équipe en équipe. Yann ou Gérard passent par-ci par-là pour poser un cordeau, redresser, caler, conseiller puis disparaissent, laissant à chacun la chance de se poser les mille et une questions qui viennent en tête lorsqu'on essaie de poser une pierre sur une autre... en croisant les joints.

Bâtir une rangée de mur est un exercice, faire un encadrement de porte ou de fenêtre en est un autre, bien plus difficile. Il faut d'abord trouver une pierre d'angle au milieu des tas de gravats. Une pierre



Construire une voûte, un symbole, une initiation

d'angle, c'est bien délicat à repérer. Il faut un angle droit, mais aussi deux faces et la forme la plus équilibrée possible, qui pourra s'asseoir sur la précédente ; on en trouve parmi des décombres, mais il faut parfois les retailler. Quelques coups de massette, un art aussi, auquel les jeunes s'exercent.

Le plus spectaculaire est la construction des voûtes et il y en a plusieurs réalisées dans le centre d'accueil. Dans l'architecture du Viel Audon elles sont nombreuses car il est plus facile de trouver de la pierre sur le site que de belles futaies pour faire des poutres. La voûte, c'est d'abord la réalisation d'un coffrage, puis la pose des pierres d'angle de chaque côté jusqu'à la clé de voûte. Là aussi tout un symbole, un ensemble suspendu qui inspire à celui qui l'observe toutes sortes de réflexions autour de la compréhension de l'équilibre des forces.

On apprend aussi à faire des escaliers avec un rapport entre la marche et le dénivelé qui se calcule, se dessine... Les animateurs laissent aux jeunes le soin de calculer eux-mêmes le nombre de marches nécessaires, imaginer la courbure du tournant quand il y en a un...

Chaque réalisation est l'occasion d'apprendre en faisant. Chaque geste est une expérience. Chacun met en œuvre une petite société productive et apprenante à la fois.

Pour les dalles, tout le chantier se mobilise car il faut faire de grandes quantités de mortier sans discontinuité pour éviter les fentes. Qui dit mortier dit du sable, du ciment et de l'eau. On fait alors des chaînes de sable et de seaux d'eau monumentales avec au moins une cinquantaine de personnes. Au Viel Audon, faire la chaîne est une institution. C'est une expérience particulière qui ne se pratique plus dans nos sociétés où la machine a remplacé les bras. Néanmoins elle est une des rares illustrations de la puissance que peut développer une multitude solidaire. Là où l'on pense qu'on ne peut agir qu'avec beaucoup de pouvoir ou d'argent, la chaîne humaine illustre combien de petites forces assemblées peuvent déployer d'énergie. Au Viel Audon, chacun tire à sa façon les leçons de cette expérience.

Pour l'assainissement du centre d'accueil, un dispositif de fosses septiques suivi d'un épandage planté de roseaux est prévu. L'acheminement des fosses au Viel Audon a laissé quelques souvenirs relatés dans le journal des jeunes du chantier :

Il y avait de quoi être sceptiques devant deux grosses boules de plastique bleu débarquées à Balazuc : deux mètres de diamètre, capacité quatre mille litres ! Allions-nous les balancer du haut de la falaise au bout d'une corde au risque de décrocher un rocher au passage ou les faire rouler sur le chemin au risque qu'elles s'emballent jusqu'à la rivière ? Il y a une solu-

tion, c'est de les amener par la rivière en les faisant flotter ! Tout le monde à la baille ! Et c'est ainsi que les baigneurs de la plage ont vu flotter sur l'Ardèche deux énormes kayaks ronds et bleus, en se demandant quel nouveau sport on avait inventé ! Une dizaine de nageurs autour de chaque boule la guidait pour l'empêcher de s'emballer dans les rapides ; et elles sont toutes deux arrivées à bon port sans problème !

Catherine Chambron

Pour le chauffage des locaux il fallait trouver l'énergie la plus économe. Au Viel Audon l'écologie n'est pas une mode, c'est une nécessité. On élimine le fuel et le gaz qui de toute manière ne pourraient pas être livrés sur le site, on minimise aussi le plus possible la consommation d'électricité. Les anciens utilisaient le bois, mais la ressource est limitée dans ces garrigues et bien difficile à approvisionner sans accès routier. Le soleil est abondant, mais les installations solaires très coûteuses et nous n'avons pas les moyens de les réaliser. Un ami ingénieur au CAT (*Centre for Alternative and Technology*, pays de Galles, www.cat.org.uk) viendra néanmoins installer bénévolement deux capteurs pour le chauffage de l'eau.

Le site a une ressource en chaleur qui ne se voit pas au premier coup d'œil : elle se trouve dans la source qui est à température constante hiver comme été, à 13 °C. On installe une première pompe à chaleur qui récupère ces calories pour chauffer les locaux grâce à quelques centaines de mètres de tuyaux enterrés dans les dalles. Cette source d'énergie sera multipliée par la suite, au fur et à mesure de la création de nouveaux espaces. (En 2008, cinq pompes à chaleur chauffent les locaux et envoient de l'eau chauffée à basse température dans 4 km de tuyaux enterrés dans les dalles.)

Le centre d'accueil a pris forme : un espace pour la cuisine qui communique avec une grande salle à manger, un espace douches, et des

chambres qui peuvent accueillir vingt-quatre personnes. Les chantiers les plus techniques : enduits intérieurs, carrelages, plomberie, électricité, sont réalisés en dehors de l'été avec les jeunes en insertion ; autant de métiers auxquels ils pouvaient s'essayer avant de faire leur stage en entreprise.

Chantiers d'insertion et stages BAFA

Les stages d'insertion sociale et professionnelle se sont renouvelés chaque année avec le même enthousiasme et le même succès. D'autres associations de la région d'Aubenas ont lancé des stages similaires et nous avons noué des relations avec elles, permettant d'avancer sur nos pratiques. Petit à petit avec Amesud, à Joyeuse, et Ardesco, à Aubenas, nous avons créé une association commune appelée « RAFT » (Réseau actif de formation de terrain), dans l'idée que sur un raft, on surfe sur l'énergie des vagues en cherchant à garder le cap. Nous nous sommes répartis les tâches en fonction de nos meilleures capacités : au Viel Audon nous nous occupons des chantiers et de la remobilisation des jeunes pendant que la Scop Ardesco faisait le soutien scolaire et l'association Amesud suivait les stages en entreprise.

Yann Sourbier en a assuré chaque année la direction au Viel Audon, secondé par des jeunes du groupe d'animation du chantier motivés par cette expérience : dans la suite de Meriem Fradj, Drice Benzghadi et Rachid Achiche de Saint-Chamond ont été recrutés ainsi que des jeunes issus du MRJC, Nathalie Tironneau et Françoise Milani. Les stages d'insertion restaient dans notre esprit un prolongement de la dynamique pédagogique du chantier de jeunes.

Les nouvelles compétences et les partenariats que nous avons développés à travers ces formations nous ont fait connaître des services sociaux, la Jeunesse et les Sports et la DDTE (direction départementale du Travail et de l'Emploi). Ces acquis nous ont permis d'obtenir un poste Fonjep (Fonds de coopération de la jeunesse et de l'éduca-

tion populaire) en 1991. Ce poste finance à 75 % le temps d'un animateur pour développer les activités pédagogiques au Viel Audon : une reconnaissance importante, un poste permanent pour Yann Sourbier à la suite de son objection de conscience et des moyens pour développer nos projets.

Les stages d'insertion nous occupaient quatre à cinq mois dans l'année. Le centre d'accueil, presque terminé, nous laissait envisager enfin des possibilités d'autres accueils tout au long de l'année. En partenariat avec le MRJC, nous avons organisé sur le site les premières sessions de BAFA et BAFD (Brevets d'aptitude à la fonction d'animateur et de directeur) orientées vers le développement rural et l'organisation de camps innovants. Nous allions visiter Ardelaine à Saint-Pierreville, nous formions à l'animation de chantiers, développant l'idée d'une « microsociété productive et apprenante » et la valeur de l'expérience du faire ensemble.

Henry Goyallon, curé du mouvement MRJC, nous a proposé d'animer une formation pour les permanents lorsqu'ils vont quitter leurs fonctions. Dans ce mouvement, certains jeunes s'engagent à exercer la fonction de permanent régional ou national pendant deux ans et ensuite reprennent des études ou entrent dans la vie active. Nous avons intitulé le stage « Projet professionnel, projet de vie ». L'idée d'Henry était de susciter un prolongement, une cohérence entre les valeurs du mouvement autour du développement local et les futurs projets professionnels des participants. Yann et Henry y valorisaient la « coopération » en encourageant les projets collectifs. Certains de ces stagiaires ont concrétisé par la suite des projets sous forme de GAEC, d'associations ou de regroupements d'artisans. (Comme l'association À petits pas qui fait du développement local, des chantiers de jeunes et des classes de découverte dans le Pas-de-Calais.)

L'insertion sociale au Viel Audon atteint des limites

Après sept années de pratique, les stages d'insertion devenaient plus difficiles à mener. Les services sociaux du département informés de nos succès envoyaient au Viel Audon des jeunes de plus en plus marginaux, repérés par la justice et en totale rupture sociale. On devenait le stage qui recevait les cas dont personne ne voulait. Il ne s'agissait plus d'insertion sociale et professionnelle de jeunes en difficulté scolaire, mais de réinsertion de jeunes délinquants, ou de mise au vert de jeunes en accueil d'urgence. Yann commençait à se démotiver :

L'encadrement devait être de plus en plus professionnel. On a fait des formations avec Jeunesse et Sports sur les questions de toxicomanie, les conduites à risque, les difficultés de l'adolescence... Moi, ce qui m'intéressait, c'était d'aider des jeunes à surmonter leur échec scolaire, à sortir de la survie au jour le jour et de l'assistanat. Je supportais de moins en moins que, moi, je me démène pour eux en gagnant le Smic pendant qu'eux allaient pleurer chez l'assistante sociale pour avoir 1 000 F (150 €) pour frimer avec une nouvelle paire de baskets !

Accueillir des jeunes délinquants quatre mois par an au Viel Audon n'était pas sans poser quelques problèmes avec notre environnement. Nous avons pas à pas construit des relations de confiance avec les habitants de Balazuc et le moindre incident pouvait anéantir nos efforts.

Un matin, on les trouvait bizarres... Yann a téléphoné au café de Paulette et celle-ci nous a dit qu'un bon stock de cigarettes avait disparu de son tabac. La brigade des stupés était à Aubenas à la recherche de trafiquants et ils ont attrapé celui qui revendait les cigarettes. En remontant la filière, ils sont arrivés au Viel Audon : une dizaine de policiers a entamé une fouille totale des lieux et ils ont trouvé des cartouches de Marlboro dans le sac de trois des jeunes.

Ils les ont emmenés, menottés, avec Yann chez Paulette. Contre toute attente, celle-ci s'est mise en colère : « Vous n'allez pas mettre en prison ces jeunes pour quelques cartouches de cigarettes ! Je retire ma plainte. » En réparation, tous les jeunes ont fait un chantier d'une journée chez elle.

Les cigarettes, ce n'était pas bien grave, mais une dizaine de policiers en train de fouiller le Viel Audon, ça marque ! Par ailleurs, nous avions de plus en plus de problèmes avec les véhicules garés au parking. Une voiture avait été volée, une autre s'est retrouvée sur cales, sans parler des nombreuses effractions... Ces agressions commençaient à peser sur Yann et toute l'équipe. Nous voulions que le Viel Audon soit un lieu d'éducation à la citoyenneté et nous sentions un glissement vers une fonction réparatrice des maux de la société que nous avions de plus en plus de mal à assumer. Ce n'était pas la vocation initiale du Viel Audon, ce n'était pas la vocation de Yann qui était avant tout éducative ; ce qu'il voulait, lui, et ce que nous voulions ensemble, c'était développer les expériences qui donnent aux jeunes le sens de l'autonomie, de l'engagement, de la responsabilité et de la coopération, former des citoyens actifs et non devenir un lieu pour la mise au vert de prédélinquants. Nous pressentions que nos activités dans l'insertion sociale auraient bientôt un terme.

De l'insertion sociale à l'éducation à l'environnement

Si dans un premier temps, les préoccupations environnementales se sont manifestées dans la société par des résistances (résistance au nucléaire, résistance à la construction de barrages, etc.), on commence à prendre conscience au début des années 1990 des conséquences des actes individuels de chacun sur la planète. On ressent une urgence à devoir sensibiliser, éduquer les enfants à la gestion des ressources pour influencer sur le monde de demain. Ce que nous faisons à ce niveau sur le chantier de jeunes depuis longtemps était maintenant compris par les institutions. L'initiation à l'environnement

ment apparaissait dans les programmes scolaires et quelques enseignants parmi nos connaissances nous demandaient d'organiser des classes vertes au Viel Audon. L'enjeu pédagogique était passionnant, mais il fallait obtenir l'agrément de Jeunesse et Sports et de l'Éducation nationale pour l'accueil de mineurs.

Une inspectrice de l'Éducation nationale était venue un jour de septembre 1987 pour étudier la question. Elle s'est engagée sur le sentier du Viel Audon avec des talons hauts... L'échange fut bref : « Il n'y aura jamais de classe de découverte dans un site qui n'a pas de route ! »

Néanmoins les pompiers avaient donné un avis favorable pour l'accueil de mineurs sur le chantier de jeunes en 1989, puis nous obtiendrons un agrément de la DASS, et enfin celui de la Jeunesse et des Sports. Un nouvel inspecteur de l'Éducation nationale donnera un accord exceptionnel pour deux classes, à la demande des enseignants, en exigeant que les animateurs passent un brevet de secourisme et en interdisant la baignade.

Pour obtenir l'agrément officiel de l'Éducation nationale, il faudra attendre mars 1992 et une rencontre de tous les services au Viel Audon, animée par le sous-préfet : la Jeunesse et les Sports, l'inspection académique, les services vétérinaires, les pompiers et le maire... Ils ont inspecté les locaux et imaginé ensuite comment résoudre les pires difficultés qui pourraient se produire... « Si un enfant fait une péritonite aiguë à trois heures du matin, une nuit d'orage et de crues de l'Ardèche, ne risquerait-il pas de mourir parce que personne ne pourrait le sortir du Viel Audon ? », dit l'un d'eux.

Un jeune responsable local des pompiers s'offusque alors : « Monsieur, nous venons de faire un stage de secours en montagne. Nous avons appris à sauver des gens à quatre mille mètres d'altitude dans des conditions autrement plus difficiles, ce n'est pas le petit chemin du Viel Audon qui va nous arrêter, ce sont plutôt les bou-

chons sur les routes en été qui nous posent des problèmes ! » L'ensemble des services s'entendra pour donner l'agrément pour l'accueil des mineurs au Viel Audon. On ne parlera plus du téléphérique qui, de l'avis de tous, serait une nuisance environnementale. Les pompiers de Ruoms, la caserne la plus proche de Balazuc, feront des exercices réguliers au Viel Audon afin d'avoir une parfaite connaissance et maîtrise des lieux et tous les habitants du Viel Audon se formeront aux *secours en équipe avec matériel*.

La vocation éducative du site s'ancre et s'affirme

Le Viel Audon est un lieu entièrement réalisé par des bénévoles. Il ne peut devenir le support de n'importe quelles activités marchandes. Il est devenu une sorte de bien commun ; même si les activités développées doivent permettre aux habitants de vivre de leur travail, la dimension éducative ne doit jamais passer au second plan.

Que peut donc apporter le Viel Audon aux enfants des écoles ?

Le Viel Audon est un lieu de pleine nature : une végétation méditerranéenne, des sentiers sauvages, des grottes, une source isotherme, une rivière, des castors, des oiseaux rares, autant d'occasions d'observer et de découvrir les milieux naturels.

Le Viel Audon est un lieu d'activités agricoles : jardins potagers, élevage de chèvres, vaches, poules, cochons. Les enfants pourront là découvrir d'où viennent les aliments dans une ferme à taille humaine.

Le Viel Audon est un lieu de coopération : ici, on s'organise et on travaille ensemble, l'exemple des adultes favorise la socialisation des enfants dans un contexte privilégié.

Utiliser les ressources du site pour permettre aux enfants de s'initier à tout ce qui fonde une relation durable entre l'homme et la nature,

et les hommes entre eux, devient un projet qui passionne l'équipe et en particulier Yann.

Il prend contact avec le réseau École et nature qui regroupe des enseignants, des animateurs et des structures d'accueil qui travaillent sur l'éducation à l'environnement. C'est un lieu d'échanges, de rencontres et de formations, en plein foisonnement. On y retrouve les principaux initiateurs du mouvement, mais aussi les militants des formations aux BTS « Gestion et protection de la nature » qui se développent dans les lycées agricoles, suite à l'expérience de celui de Neuvic en Corrèze. Ces rencontres permettent aux permanents du Viel Audon de se former et de mettre en place des modules d'initiation à l'environnement adaptés à notre site. De nombreuses classes de découverte viendront séjourner au Viel Audon, à la grande satisfaction des enseignants et des enfants.

Sans perdre de vue la diversité sociale

Nous avons mis un terme aux stages d'insertion au Viel Audon en 1991, mais, toujours préoccupés des déséquilibres économiques et sociaux de notre société, pendant les vacances d'été, nous avons réservé le centre d'accueil pour des colonies de vacances de la région parisienne.

Nous avons rencontré une association qui se nomme l'ASTI (Association de soutien aux travailleurs immigrés) qui organise des vacances pour les enfants des quartiers d'Issy-les-Moulineaux. Le Viel Audon leur est apparu comme un lieu privilégié et pendant plusieurs années ils sont venus chaque été : **Ali Yaici**, un des animateurs, en parle encore avec émotion :

Touria et moi on débarquait avec une trentaine de jeunes. Ici, c'était leur *bled*. Même les caïds, quand ils devaient partir, ils avaient la larme à l'œil. On allait dans les grottes, à la pêche, on randonnait... Ce qu'on vivait au Viel Audon, on en parlait

toute l'année ; c'était même devenu un moyen de pression pour les faire tenir tranquilles : « Si tu fais le con, je ne t'em-mène pas au Viel Audon ». Un but : « Quand tu seras plus grand, tu iras au Viel Audon » Ce n'était pas toujours facile mais il y avait une relation de confiance entre les permanents du lieu et le groupe. Touria, quand elle arrivait ici, elle se mettait pieds nus et c'était parti ! Moi, maintenant, je reviens ici chaque année avec mes enfants.

Les activités agricoles à la recherche d'un statut pérenne

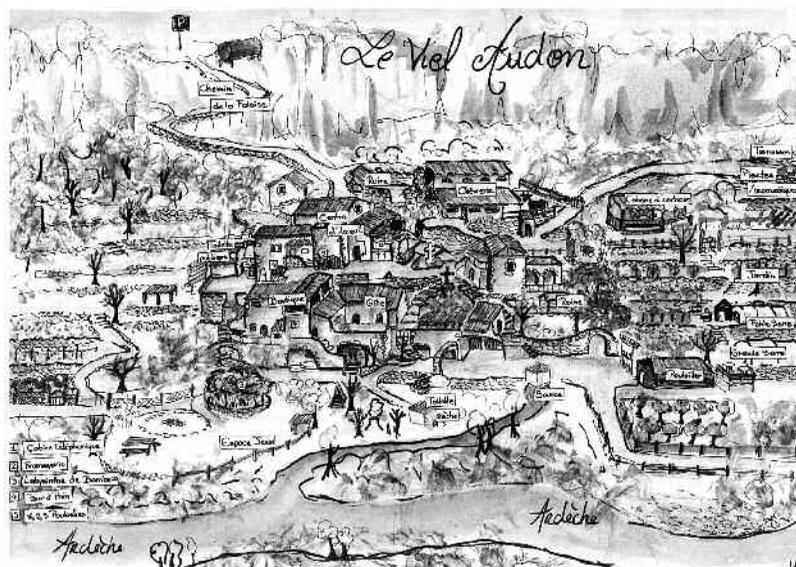
Marie Vernerey a quitté le Viel Audon et Sophie Rosenberger qui lui avait succédé a décidé de reprendre une ferme ovine à Saint-Pierreville. Pour Francis Surnom, de l'équipe iséroise du MRJC, c'était une occasion : il a un bac agricole et rêve de faire de l'élevage.

Le changement d'exploitant pose des problèmes : les terrains que parcourent les chèvres sont contractualisés par des baux au nom de l'exploitant et au risque de les perdre, il faut aller négocier les accords avec chaque propriétaire. L'exploitant agricole jouit à titre personnel de droits très étendus sur la terre qu'il loue. Au Viel Audon on ne demande à personne un engagement à long terme ni de droit d'entrée au nouvel exploitant. La transmission doit être facile et le capital vécu comme un bien collectif lié au site alors que le statut d'exploitant agricole est très personnalisé. Il nous semble indispensable qu'une structure soit créée pour représenter les intérêts collectifs du site dans la durée.

Après quelques recherches nous trouvons un nouveau statut, peu prisé à l'époque par les chambres d'agriculture : la SCEA (Société civile d'exploitation agricole). Les associés peuvent être des propriétaires qui apportent des biens et des personnes physiques ou morales qui apportent des parts de capital. Le gérant est élu parmi les associés.

Nous créons la SCEA du Viel Audon en rassemblant dans sa structure l'association le Mat, des personnes physiques qui soutiennent le projet parmi les bénévoles de l'association, les agriculteurs et les propriétaires dont je fais partie. Francis Surnom est le premier gérant de la structure.

Son ami Hugues Moly, du groupe MRJC isérois, le rejoindra. Ils ont été au lycée agricole ensemble et partagent tous deux la passion. Ils rêvent de grands développements pour la ferme du Viel Audon. Ils mettent en place des complémentarités entre différents élevages : deux vaches viendront manger les refus des chèvres dans les prairies ; elles apporteront un fumier plus riche pour la végétation et elles produiront des veaux. Des cochons recycleront le petit lait des fromages et deviendront pâtés et saucissons à la fin de la saison. Ils démarrent un élevage de poules pondeuses et achètent une mule pour faire de la traction animale grâce à une bourse Défi-jeunes et le concours de l'association le Mat. Ils développent par ailleurs des



Dessin du Viel Audon

productions maraîchères sur les terrasses remontées par les chantiers de jeunes et plus tard sur des terrains acquis par la SCEA plus fertiles et faciles à travailler. Ils tenteront même de relancer l'élevage de vers à soie et replanteront des mûriers.

Leur conduite d'élevage essaie de diminuer au maximum les apports extérieurs. Les jeunes du chantier aident à descendre en été le foin et le grain pour l'hiver, mais cette quantité est réduite au minimum. Les chèvres sont nourries dans les parcours de garrigue et les éleveurs affinent l'art de conduire le troupeau là où la nourriture est la meilleure selon la saison. Ce travail de berger initié depuis le début de l'élevage au Viel Audon est exceptionnel car la tendance générale va vers l'élevage hors sol et vers des animaux entièrement nourris par des aliments extérieurs au territoire. Un ingénieur de l'INRA de Montfavet s'y intéressera dans le cadre de sa thèse qui étudiera les apports nutritifs des parcours dans la garrigue méditerranéenne. Il passera beaucoup de temps avec les éleveurs et les chèvres au Viel Audon. Il étudiera également un projet d'assistance informatique aux bergers pour la gestion du territoire et du troupeau qui malheureusement ne pourra pas être mis en place. Sa thèse néanmoins aidera à faire progresser les connaissances et les compétences des éleveurs.

L'équipe des permanents s'étoffe et se stabilise

Les activités de la ferme et le poste Fonjep représentent trois emplois à temps plein et l'association un emploi à mi-temps (CES) pour son secrétariat et la comptabilité. Les classes de découverte et les formations au BAFA sont des emplois saisonniers : Cécile Leroux et Bénédicte Manificat, compagnes respectivement de Yann et de Francis, assurent l'accueil et l'animation des classes. Ils sont souvent cinq à vivre là et ils aménagent leur lieu de vie dans la maison des permanents de manière plus accueillante et confortable. Des stagiaires agricoles, des objecteurs de conscience, des membres bénévoles de l'association et d'autres employés saisonniers vien-

nent étoffer l'équipe qui atteint parfois une dizaine de personnes. Un jour, suite aux événements politiques survenus dans leur pays, Yann reçoit un appel de jeunes Algériens qui s'étaient formés au Viel Audon : « Nous sommes en danger, menacés de mort. Nous prenons le premier avion... Pouvez-vous nous accueillir au Viel Audon ? » Ils sont quatre copains, Karim, Hamid, Salem et Hacem. Il n'est pas pensable de refuser de les accueillir. Les équipes de Saint-Pierre-ville et du Viel Audon se mobilisent pour que leur intégration soit possible. Ils participeront aux chantiers de jeunes et aux activités agricoles du Viel Audon et à des travaux à Saint-Pierre-ville en attendant d'obtenir un statut. Ils aideront particulièrement à structurer une activité de maraîchage au Viel Audon. Au bout de trois ans, ils ont obtenu le statut de réfugié territorial, fait des formations, trouvé du travail, des compagnes et se sont installés dans la région.

Le Viel Audon accueille Bioforce

Maurice Alfresde, géographe renommé, maire d'une petite commune de la Cévenne ardéchoise, connu pour avoir travaillé sur les premiers contrats de pays de développement intervient à cette époque dans les formations de Bioforce à Lyon.

La formation à Bioforce forme des logisticiens à intervenir dans les problèmes d'urgence et de développement dans le monde entier. Cette formation prépare quatre-vingts jeunes, en trois ans, à intervenir dans des conditions de guerre, de génocides, de catastrophes climatiques ou sismiques, auprès de populations en situation de survie. Ils sont instruits sur les questions de géopolitique, parlent plusieurs langues, et doivent devenir capables d'affronter les conditions les plus difficiles qu'on puisse imaginer.

Chaque promotion commençait par une randonnée dans le Vercors. Maurice Alfresde connaissait le Viel Audon et il a eu l'idée de prolonger cette randonnée par un séjour de quinze jours sur notre site.

Son idée était de faire vivre les étudiants sur un site peu confortable et de les faire enquêter sur les particularités culturelles et sociales de la population rurale ardéchoise.

Accueillir quatre-vingts jeunes se préparant à intervenir dans l'humanitaire était un défi passionnant pour notre association et nous nous sommes tous mobilisés. Maurice Alfresde avait prévu de faire des petits groupes sur des thématiques particulières, encadrés par des intervenants spécialisés connaissant bien l'Ardèche et le thème proposé : les guérisseurs, le tourisme rural, l'architecture traditionnelle, la ressource en eau, l'élevage, etc. Chaque groupe partait enquêter dans le territoire ardéchois et traitait ensuite l'information collectée. Yann encadrait l'accueil de toute la formation sur le site, Gérard le groupe Architecture et moi-même le groupe Tourisme rural. D'autres spécialistes intervenaient dans les autres domaines. Nous avons participé ensuite à la soutenance des étudiants à Lyon, ou plus exactement au quartier des Minguettes, en présence des tuteurs et des professeurs des matières générales. Les locaux de la formation étaient installés dans ce quartier sensible et les étudiants y logeaient. Après le Viel Audon, ils apprenaient à vivre en milieu urbain « non protégé ».

Ce partenariat a permis pendant trois années aux acteurs du Viel Audon de développer de nouvelles compétences, de faire des rencontres qui ont été de réelles ouvertures ; il a aussi laissé des souvenirs impérissables à certains étudiants, comme Laurence Hubert :

On était entrés dans l'école avec cette envie de faire avec peu de moyens et dans des conditions difficiles. On nous a dit : « Vous allez au Viel Audon, il n'y a pas de route pour accéder ». Pendant deux semaines au Viel Audon on est sorti de nos habitudes, de la routine. On a eu un coup de cœur sur les bâtiments pas finis où tout est encore à faire. C'est comme s'il y avait eu un transfert, le Viel Audon était comme nous, il était en chantier et nous aussi on était en chantier... Ce qu'on a

vécu là a été très fondateur d'un grand esprit d'équipe entre nous. Le Viel Audon c'était aussi un rite de passage, la fin d'une certaine insouciance.

Quand le développement pose de nouvelles questions

Cette période a vu la structuration et le développement d'activités permanentes au Viel Audon dans plusieurs domaines, la ferme, le centre d'accueil, la formation ; nous avons créé des partenariats fructueux avec le MRJC, École et Nature, l'ASTI, Bioforce, etc. Chacun a progressé dans ses compétences et le site a obtenu les agréments et la reconnaissance des institutions de tutelle. Tout semblait bien aller, mais de nouvelles questions pointaient à l'horizon.

L'équipe du chantier de jeunes ressentait un changement : les lieux où les jeunes se regroupent pour manger et passer les soirées sont maintenant de belles bâtisses de pierre au centre du village. L'eau potable coule au robinet, l'électricité éclaire les soirées, il y a des douches chaudes, des toilettes... Les inspecteurs de la Jeunesse et des Sports sont contents, mais on a perdu quelque chose d'essentiel qui faisait de la vie au Viel Audon une expérience initiatique pour la découverte de la valeur de l'eau, de l'énergie, de la nature d'une manière sensible. Nous voyions réapparaître chez les jeunes du chantier des comportements urbains habituels... Une sorte d'ambiance de colonie de vacances qui n'existait pas avant.

Cette préoccupation revenait dans nos discussions informelles et dans le cadre de l'association. Ce n'était pas une nostalgie des périodes pionnières, mais la peur de perdre la qualité éducative du séjour de chantier au Viel Audon comme un temps particulier pour l'éveil à des questions fondamentales pour l'avenir de nos sociétés : la ressource en eau, la consommation d'énergie, le respect du vivant.

On prend alors une décision importante à l'AG de 1991 : le lieu de vie du chantier sera sorti du hameau et installé à l'écart, à l'autre extrémité des terres, sous d'immenses micocouliers. Tanja Wolf s'en souvient :

Le déménagement du chantier a été une réelle aventure qui a permis à notre équipe de devenir pionnière de quelque chose à son tour et de se révéler. Avec Béné, Françoise, Nathalie et Hugues, on a été en face d'une situation nouvelle qui nous a permis de tester nos capacités. On avait fait un travail théorique sur les valeurs du chantier, sur l'intérêt pédagogique. Dans cette expérience, j'ai pu confronter mes idées avec ce que j'étais capable de mettre en œuvre. On était collectivement en action et en situation de responsabilité. Cette expérience m'a beaucoup servi plus tard quand j'ai fait de l'organisation dans la Scop Ardelaine et de la formation dans le réseau REPAS (Réseau d'échanges et de pratiques alternatives et solidaires).

Les tentes sont installées sur les terrasses d'oliviers et pour les douches, on a installé une pompe actionnée par un vélo. Pour se laver il faut trouver un pompeur... Un capteur solaire assure l'éclairage et on a réalisé des toilettes sèches à proximité, tolérées par l'administration après force argumentation. La cuisine a été maintenue dans un lieu agréé au milieu du village en raison des normes, mais les repas sont toujours pris dans la nature.

Une des forces de l'accueil d'enfants en classes de découverte au Viel Audon est qu'ils sont en contact avec une vraie ferme : ils vont chercher des légumes au jardin, les œufs dans le poulailler, vont voir la traite des chèvres et ensuite font du fromage... Néanmoins les agriculteurs et les animateurs des classes ont parfois du mal à s'entendre ; les objectifs des agriculteurs sont parfois différents de ceux des animateurs. Le Viel Audon demande beaucoup d'interrelations entre ces personnes pour la cohérence du projet pédagogique mais les caractères, les personnalités s'affrontent.

Francis et Hugues se sentent freinés car ils voudraient développer les productions agricoles et les débats qu'ils soulèvent posent des questions majeures : faut-il que les productions maraîchères soient uniquement destinées à la consommation du Viel Audon ou est-il mieux de produire des légumes en grande quantité pour vendre sur les marchés ? Ne pourrait-on pas augmenter le troupeau de chèvres pour conforter, voire développer les emplois des agriculteurs ? Ces problématiques amènent à repenser les spécificités du site et sa vocation : augmenter le nombre de chèvres demandera d'amener plus de quantités de foin et de grain sur place, et cela à dos d'homme !... Tôt ou tard, l'élevage devra se rapprocher d'un lieu plus accessible... ou alors il faut faire une route... Produire plus de légumes pour les vendre au marché demande beaucoup de manipulation et le transport de grands volumes ; là aussi il faudra le faire ailleurs, sur des terres accessibles aux véhicules. Quel lien alors garder avec le Viel Audon ? Volonté de produire plus et vocation pédagogique s'opposent.

Catherine, la présidente de l'association, Tanja, qui a animé le chantier depuis plusieurs années, et Gérard, dans son rôle de vice-président, passent beaucoup de temps à faire de la médiation, à essayer de réguler les conflits, à écouter les uns et les autres, essayer de comprendre et de trouver des solutions.

J'ai beaucoup mis d'énergie dans la médiation entre le pôle agricole et le pôle associatif ; le challenge était de réaliser plus qu'une cohabitation, une coproduction entre les différentes activités du site. Il fallait que les agriculteurs reconnaissent que les animateurs et les formateurs faisaient un « vrai travail », que sans l'aide des chantiers de jeunes la ferme n'était pas viable et qu'il y avait un réel enjeu à ce que les enfants assistent à la traite. De l'autre côté on devait prendre en compte les contraintes du travail agricole, surtout en termes de gestion du temps. Je cherchais à ce que l'interdépendance soit vécue comme une richesse et non pas comme une contrainte.

Catherine Chambron

Une crise et des départs successifs

Un jour Francis nous apprend que son parrain prend sa retraite et qu'il lui cède l'exploitation de sa ferme. Sa décision est prise, il va partir dans le Berry. Sa compagne qui intervenait sur les chantiers de jeunes et quelques classes vertes tout en faisant ses études de médecine partira le rejoindre. Hugues, privé de son alter ego, vit mal la régression des productions et a du mal à se projeter dans l'avenir.

Cette crise de l'équipe agricole est amplifiée par le départ de Cécile qui n'était plus la compagne de Yann et avait rencontré quelqu'un d'autre. Après cinq années de collaboration, cette deuxième équipe d'habitants du Viel Audon est arrivée au terme de son partenariat. Les départs se font avec une certaine amertume de part et d'autre.

Les amis, les voisins s'interrogent. Peut-on réellement faire sa vie au Viel Audon ou le Viel Audon est-il un lieu de formation pour pouvoir entreprendre ailleurs ? Est-il possible dans ce contexte si particulier de se réaliser autant professionnellement que personnellement ? Peut-on vivre au Viel Audon au-delà d'un certain âge et y construire une famille ? Comment conjuguer dans la durée un grand investissement personnel tout en sachant qu'il n'est ni possible ni souhaitable de s'approprier les lieux d'une manière personnelle ?

Le Viel Audon interroge et s'interroge, le temps est aux questions existentielles, profondes...

9 - La vie d'un village n'est pas un « long fleuve tranquille »

Yann est au cœur de toutes ces problématiques mais, lui, ne souhaite pas partir ailleurs ; depuis seize années, il a fait le choix d'inscrire cette aventure dans sa biographie de manière durable.

Je me sens en phase avec le mode de vie et la culture de l'association qui donne place aux projets des personnes dans une dimension collective. Ma vie au Viel Audon est une succession de défis que je me suis donnés pendant des périodes de cinq/six années ; je suis passé du chantier à la ferme, de la ferme aux stages d'insertion et de préqualification. J'ai passé le relais des chantiers à une autre équipe et l'association Amesud a pris le relais de l'insertion. Ces dernières années, j'ai mis en place le centre d'accueil et les activités d'éducation à l'environnement ; je suis alors en quête de nouveaux défis à relever.

Yann Sourbier

Il passe cette période délicate en renforçant les partenariats avec différents réseaux reliés au Viel Audon : École et Nature, les projets d'Oasis en tous lieux de Pierre Rabhi, le réseau REPAS. Ce dernier lui donnera l'occasion de trouver un nouveau défi à relever.

Le compagnonnage du réseau REPAS

Ce réseau regroupe des initiatives dans toute la France, qui se reconnaissent dans la recherche d'*alternatives*. Face aux problèmes posés par la désertification rurale, la déshumanisation des villes, l'exclusion, le gaspillage, la pollution, etc., elles apportent des réponses originales et concrètes. Il s'agit pour ces acteurs de construire ces *autres mondes possibles* dans lesquels on se donne d'autres priorités que la course au profit ou à la consommation. Elles démontrent au quotidien que l'association est plus enrichissante que la compétition et que la coopération est plus productive que la concurrence et même que l'autogestion peut permettre de reprendre du pouvoir sur sa vie.

Ces entreprises ou associations se regroupent deux fois par an sur le site d'une expérience pour échanger sur des thématiques. On y rencontre Ambiance Bois, une scierie creusoise liée à un collectif de vie, Champs libres ou la ferme du Vialaret, des GAEC agricoles en bio-

dynamie, des recycleries-ressourceries, comme Les ateliers de la Bergerette à Beauvais, Eurosylva, un groupe de personnes qui travaillent à temps choisi dans la forêt, la Scop Ardelaine à Saint-Pierreville, La Tartine, qui regroupe des boulangers bio associés, TVAS17, des éducateurs de rue, La Montagne vivra, une structure d'accueil d'urgence en région parisienne, La Péniche et La Navette, des rédacteurs qui fonctionnent en autogestion et bien d'autres.

Ces rencontres sont des lieux de réflexion et d'échanges très enrichissants ; on y partage ses expériences, les problématiques de la continuité des projets, et les questions difficiles posées par l'association des personnes. Chaque projet évolue et d'année en année ces entreprises témoignent de leurs parcours. Pour les participants du Viel Audon, c'est une prise de recul qui permet de mûrir les conséquences de la crise de l'équipe précédente. La question de la transmission des projets, du recrutement et de la formation des acteurs se pose pour tous.

À la suite d'une rencontre sur le thème de l'« usure des équipes », nous partageons la difficulté de recruter des personnes qui soient à la fois compétentes et en phase avec la culture de nos projets. Par ailleurs, nous constatons que chaque structure est l'objet de nombreuses demandes de stages sans avoir les cadres ni les moyens de les offrir dans de bonnes conditions. L'idée vient alors de créer une formation sous la forme d'un « compagnonnage alternatif et solidaire ». C'était à la fois une tentative de solution pour recruter des personnes sur leur culture plus que sur leurs seules compétences, et une réponse à la demande des stagiaires à la recherche d'expériences pour nourrir leurs propres projets.

L'association le Mat du Viel Audon est déclarée « centre de formation » à la Région Rhône-Alpes et connue des services de la formation professionnelle. Dans un premier temps, elle obtiendra un financement à titre expérimental de la DRTEFP (direction régionale du Travail, de l'Emploi et de la Formation professionnelle).

Parallèlement, le réseau REPAS sera soutenu par une aide du PIC (Projet innovant collectif) de la DRAF (direction régionale de l'Agriculture et de la Forêt) pendant trois années.

La formation est conçue en alternance entre des temps de présence dans les entreprises et des semaines de regroupement des compagnons et des tuteurs au Viel Audon. Le projet pédagogique est travaillé dans un comité de pilotage composé de délégués de toutes les structures participantes. Une première expérience est faite en 1997 sur six mois avec huit compagnons. Le compagnonnage sera ensuite limité aux 18/25 ans en raison des directives de la région et nous déciderons de réduire les sessions à une durée de quatre mois. Il est difficile de faire admettre aux institutions que nous ne faisons pas à proprement parler de l'« insertion sociale » pour public en difficulté, mais une formation/action à la « culture d'entreprise sociale et solidaire », fondée sur la coopération et de nouvelles formes d'organisation en sachant par expérience que la mixité sociale (âge, origine, niveau, situation personnelle), dans ces formations, est plutôt un avantage. Yann prend en charge tout l'aspect administratif, le montage des dossiers et participe au suivi pédagogique de la formation avec les tuteurs des autres structures associées.

Les compagnons sont des jeunes gens en rupture ou en quête de sens. Ils ne veulent pas se professionnaliser dans des structures dont ils condamnent les objectifs par ailleurs. Ils sont en recherche de cohérence entre le dire et le faire, ainsi que d'alternatives, de projets individuels ou collectifs qui associent l'écologie, l'économique et le social. Lorsqu'ils ont leurs propres projets, ils mesurent la difficulté de passer de l'idée à la réalisation et le parcours que leur propose le réseau REPAS est comme un tremplin pour pouvoir dépasser cette frontière.

De nouveaux habitants au Viel Audon

À partir de 1996, trois nouvelles personnes vont prendre pied au Viel Audon :

Marie Simon s'était rapprochée du mouvement Oasis en tous lieux, lancé par Pierre Rabhi, et envisageait avec quelques amis de créer un lieu dans cet esprit. La découverte du Viel Audon, et sa rencontre avec Yann viennent à la fois bouleverser et conforter ses projets. Elle décide de s'investir au Viel Audon et prend le relais de l'animation des classes de découverte et de la gestion des structures d'accueil. Auparavant elle avait été formatrice et animatrice dans des structures associatives d'éducation populaire et d'éducation au développement. Elle découvre sur le chantier de jeunes, la différence de posture entre le rôle d'un animateur professionnel et celle du *faire avec*, pratiquée ici.

Gwen Hooge a fait le compagnonnage du réseau REPAS et a découvert le Viel Audon à l'occasion de cette formation. Il est paysagiste et vient de faire deux années d'objection de conscience à l'association lilloise *Chantier nature*. Il est séduit par le projet du Viel Audon et décide d'y rester pour travailler sur la ferme avec Hugues.

Jennifer Odille est venue faire un stage agricole au Viel Audon et souhaitait prolonger ses activités. Le gouvernement venait de mettre en place le dispositif des emplois-jeunes¹⁷, une occasion pour elle de construire son emploi au Viel Audon. Ce dispositif finance l'emploi pendant cinq années et la structure qui le porte doit réussir à le pérenniser économiquement. Un soutien important pour la création d'activités nouvelles au Viel Audon.

17. Loi du 16 octobre 1997 : « L'objectif des emplois-jeunes est de répondre à des besoins émergents ou non satisfaits par la création d'activités d'utilité sociale, culturelle, sportive, d'environnement ou de proximité. »

L'équipe permanente du Viel Audon est de nouveau composée de cinq personnes soutenues par des stagiaires et des saisonniers.

La vie au Viel Audon est animée : une dizaine de classes viennent séjourner au printemps et font des parcours de découverte sur la garrigue, les cycles de l'eau, du blé au pain, du jardin à l'assiette, du lait au fromage. Des classes viennent à la journée. Des séjours d'enfants sont accueillis pendant l'été ; l'association Temps jeunes, qui les organise, a un projet pédagogique en lien avec celui du Viel Audon : elle profite de la ferme, fait le pain avec les enfants et crée un partenariat durable avec l'équipe du Viel Audon.

Les formations comme le compagnonnage ou les stages BAFA se succèdent. Le centre de formation a pris de l'ampleur, un grand bureau a été construit en chantiers de jeunes et terminé par les permanents et les membres de l'association au centre du village. Il y accueille l'administration de l'association.

Une nouvelle génération prend le relais

Tanja, Hugues, Yann et Marie qui portaient l'organisation du chantier dans cette période transmettent le relais à des jeunes qui, à leur tour, se responsabilisent. Parmi eux, des groupes scouts de Lyon et de Mâcon, des lycéennes d'Orange et des individuels.

Parmi les scouts de Mâcon, un groupe surnommé les « Marcel » faisait particulièrement impression : Benoît Guy, Jérôme et Éric Dury, Joseph Mitton, Rémi Corsin, Benoît et Amaury Janny formaient une bande d'un style nouveau :

Nous, on s'appelait les « Marcel » ; le bronzage « Marcel » c'est un bronzage qui faisait son effet, ce qu'on voulait dire, c'est que le ridicule ne tue pas et qu'on était fiers de venir du monde rural. On était tous unis. Notre philosophie : peu importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse ! On était une

tribu et au chantier on a trouvé un espace de liberté où on pouvait s'exprimer. On n'en avait rien à foutre du théorème de Pythagore mais en construisant un mur, en faisant une charpente, on comprenait enfin à quoi ça servait ; on avait 17 ans et on nous donnait des responsabilités. À l'Éducation nationale on t'explique toujours comment faut faire..., au Viel Audon, tu te lances et tu te retournes, il n'y a personne derrière..., tu fais et tu vois tout seul que tu n'as pas bien fait.

Parmi les individuels, Charlotte Bigallet et Julien Chauvellier se sont impliqués :

Je suis venu la première fois au Viel Audon dans le cadre de mon stage IUT Carrières sociales. À l'IUT, ce qui me déplaisait c'était l'infantilisation des élèves et le fait de considérer les gens qu'on devait animer comme un public. Au Viel Audon, on était un jeune et on s'organisait dans la coopération, l'autogestion.

Julien Chauvellier

Je suis passée un jour au Viel Audon en vacances et j'ai eu un coup de foudre. Mon truc à moi, c'était de travailler dans des centres de vacances. Au Viel Audon j'ai rencontré autre chose, j'ai eu un déclic ; les jeunes m'ont fait comprendre plein de choses sur ce qu'était l'encadrement du chantier.

Charlotte Bigallet

Avec leurs amis issus des scouts lyonnais et revenus individuellement les années suivantes, comme les jumeaux Pierre et Mélanie Limouzin et Sylvie Bricard, l'amie de Pierre, ils ont rapidement formé un groupe d'une quinzaine de jeunes qui préparait les chantiers et tenaient les responsabilités pendant tout l'été. Ils ont aussi créé le premier journal de liaison des jeunes du chantier baptisé *L'Écho du hameau*.

Le Viel Audon est reparti sur du neuf, avec une équipe permanente compétente et un nouveau groupe d'animation du chantier, mais à

la fin de l'année 1999, Hugues et Jennifer décident de changer de cap. Hugues se sent contraint par la prééminence du projet pédagogique au Viel Audon qu'il perçoit comme un frein au projet agricole qu'il souhaiterait plus productif. Il souhaiterait aller vers une installation agricole dont il aurait la propriété et plus de maîtrise dans l'orientation. (Plus tard Hugues et Francis reprendront ensemble une ferme en GAEC dans l'Isère).

Gwen Hooge est formé et prend le relais de la responsabilité de la ferme dans le cadre de la SCEA du Viel Audon.

Face à la mobilité des personnes, questions et réponses

Nous sommes fin 1999 ; cela fait maintenant plus de vingt ans que les premiers habitants ont pris pied au Viel Audon. Nous faisons le point et prenons du recul sur les modalités de fonctionnement de la ferme et des permanents de l'association.

Même si pour certains comme Yann, l'engagement peut être durable en se renouvelant, la plupart des permanents issus du chantier de jeunes qui s'engagent dans le projet ont entre 20 et 30 ans. Ils vivent leur implication comme une période de formation, transitoire entre l'école et un engagement personnel et professionnel à plus long terme, ce qui est un réel besoin pour cette tranche d'âge. On constate aussi que cette période instable est plus longue que dans les générations précédentes (peut-être à cause de l'allongement de la durée de la vie et des années de scolarité), mais particulièrement nécessaire.

Le conseil d'administration de l'association mène une réflexion à ce propos, notamment concernant le besoin d'intégrer dans de bonnes conditions les nouveaux participants dans le cadre des emplois-jeunes. Ils vont faire doubler l'équipe du moment, réduite à trois personnes (Gwen, Yann et Marie). On ressent le besoin de trouver des outils pour mieux gérer l'entrée et la sortie des participants au

projet : en effet, leur participation se fait à différents niveaux qui peuvent prêter à confusion et être source de conflits :

Une personne peut être stagiaire de l'association ou de la SCEA, elle peut être salariée saisonnière sur l'une ou l'autre des activités, elle peut être membre actif ou bénévole du chantier de jeunes, elle peut être salariée en CDI dans l'une ou l'autre des structures, elle peut ou non habiter au Viel Audon, qui est un lieu de vie au-delà d'être un lieu de travail. Vie personnelle et vie professionnelle se côtoyant, nous avons vécu à plusieurs reprises des difficultés dues à la mésentente entre les personnes et les secousses des amours et désamours. Nous avons vécu aussi les limites d'une médiation interne dans laquelle les uns et les autres se sont épuisés. Nous ressentons le besoin de sortir de la confusion en mettant en place des outils qui permettent de mieux se distancier, de gérer les arrivées, les départs et le rôle de chacun dans les meilleures conditions possibles. Nous opérons pour la création d'un « comité d'accompagnement » du site.

Cette commission de quatre personnes ni décisionnaires, ni opérationnelles est chargée d'accompagner les mouvements internes, entrées et sorties des personnes, de créer un lieu de parole pour formuler et prendre de la distance sur les événements et faire des bilans. Elle est aussi un lieu de mémoire qui rend visible et étaye la transmission intergénérationnelle. Elle accompagnera les parcours des personnes dans l'association, autant que dans l'équipe agricole. Sa posture est de faire miroir aux situations vécues mais aussi d'apporter un regard extérieur riche des préoccupations sociales que chacun des membres vit par ailleurs. Sans intervenir dans l'opérationnel, son rôle est d'accompagner la vie du village dans la diversité des fonctions de chaque personne et de chaque secteur en y éclairant tout ce qui peut renforcer la coopération et le bon voisinage. Organiser formellement les « bonjour », les « comment ça va » et les « au revoir » améliore le côtoiement et les prises de distance.

Gérard Barras

Les mouvements de personnes responsables ont laissé voir qu'il y a eu un manque de rigueur dans la gestion de la SCEA et dans l'administration de l'association. Catherine est toujours présidente du MAT et Gérard vice-président, mais la trésorerie et le secrétariat ont été assurés par des bénévoles qui ont négligé leurs obligations administratives. Nous faisons un gros travail de mise à jour de l'administration de l'association, Catherine pour la comptabilité à laquelle elle forme Yann et moi pour le secrétariat afin de pouvoir transmettre les responsabilités à d'autres dans de bonnes conditions. L'association le Mat n'est plus seulement une association de chantiers de jeunes bénévoles, elle a maintenant la responsabilité d'un patrimoine bâti important, elle est employeur de plusieurs permanents et saisonniers, et gère des activités d'accueil et de formation qui représentent d'importantes responsabilités. Il importe que le sérieux du travail administratif et la rigueur de la gestion soient à la hauteur de ces responsabilités et dans cette période, nous en avons pris largement la mesure avec une longue série qui s'est enchaînée comme si le ciel nous tombait sur la tête !

Le poids des normes, le choc des falaises...

Pour commencer, l'arrêté de Biotopie

Le nouveau groupe d'animation du chantier veut créer un jardin. Sur le chantier, on fait le pain et la cuisine, on boit du café qui vient du commerce équitable, mais il leur semble que le potager serait une occasion de sensibiliser les jeunes à la culture biologique et de leur faire découvrir le plaisir de cuisiner ce qu'on a fait pousser. L'association les encourage et leur propose de défricher une prairie qui se trouve à proximité du camp chantier. Ils font un projet de chantier « labours » pour le passage à l'an 2000. C'était sans savoir que la DIREN (direction régionale de l'Environnement) avait classé cette zone par un « arrêté de biotope ». Cette mesure est destinée à protéger un milieu lorsqu'on y découvre des espèces rares, animales ou végétales. À leurs yeux les plantes du jardin risquaient de concurrencer les espèces naturelles.

Par ailleurs, les nouvelles normes obligent maintenant le camp sous tentes du chantier, déclaré à Jeunesse et Sports, à faire aussi une déclaration de camping à la DDE, ce que nous faisons. Or il est interdit de créer un camping dans une zone de Biotopie et l'autorisation de camping que nous avons à la Jeunesse et les sports, aux services vétérinaires, à la DASS et aux pompiers depuis 1982 n'avait pas de valeur pour la DIREN. De nouveau, une réunion interservices est organisée. Nous garderons notre autorisation en vertu de son antériorité, mais elle sera réduite à cinquante personnes au lieu de quatre-vingt-dix auparavant.

Puis la législation sur les zones inondables

Des inondations ayant provoqué des accidents graves dans des campings, un plan de prévention des risques a été mis en place par la préfecture. L'Ardèche est connue pour ses crues impressionnantes et soudaines qui surviennent sans prévenir par beau temps lorsque des orages éclatent en amont. Un dispositif a été mis en place pour avertir par téléphone tous les sites qui accueillent du public. Malgré nos explications au téléphone assurant que la crue centennale avait atteint à peine le premier mur de soutènement au bas du village, un responsable de la DDE est venu faire une inspection car le hameau est situé au bord de l'Ardèche et sur les plans, le dénivelé n'est pas visible. Il a pu constater que le gîte et les lieux de campement des jeunes n'étaient pas en zone inondable et la zone à risque sur laquelle personne ne doit camper a été circonscrite. Avant de partir, l'inspecteur a levé les yeux et regardé la falaise qui surplombe le village : « Il faudrait faire une expertise pour vérifier qu'aucun bloc ne menace de se décrocher sur le village. »

Suivis des services de l'Hygiène

Des bruits courent que les nouvelles normes européennes vont interdire les fromages à pâte crue. Sur les marchés il y a des contrôles des stands et l'on entend parler dans les médias des ris-

ques de contamination. La salmonellose hante les esprits. Les éleveurs ardéchois se sentent menacés et le syndicat des producteurs se mobilise : depuis des années ils ont amélioré l'hygiène de leurs fromageries, ont fait des formations et ont déjà dépensé beaucoup pour prévenir les risques. Aucun Français ne s'imagine abandonner le camembert, le roquefort ni les célèbres picodons... pour des fromages pasteurisés !

Cette pression sur les questions d'hygiène alimentaire s'étend dans les centres d'éducation à l'environnement. Au Viel Audon, dans le cadre du parcours du jardin à l'assiette les enfants apportent les restes de la cuisine aux poules, ramassent les œufs, puis passent au potager cueillir des salades, des tomates, des carottes qu'ils cuisinent et ils font une tarte avec les œufs, qu'ils dégustent ensuite. On entend dire qu'une interdiction de faire consommer les légumes du jardin et les œufs aux enfants a été prononcée dans certains départements et qu'elle va être étendue à tout le territoire. Déjà, dans les écoles, on n'autorise plus les mamans à apporter des gâteaux pour les anniversaires ou les petites fêtes !

Faire des picodons pasteurisés, acheter des seaux de blanc d'œuf industriel et de la poudre de jaune d'œuf de l'autre côté pour cuisiner au centre d'accueil au Viel Audon, c'est remettre en cause toute notre vision de la vie ! Imaginer tous les enfants conditionnés à ne consommer qu'une nourriture industrielle dépourvue de goût, sans aucun lien à la terre, sans savoir comment les plantes poussent ni d'où vient un œuf... nous terrifie ! Nous ne cédon pas à la panique et décidons, en partenariat avec d'autres centres d'initiation à l'environnement, de faire la part entre la rumeur et les textes réglementaires. Une enquête est lancée.

Puis de la Sécurité

Une visite de contrôle des services de sécurité donne un avis défavorable sur notre centre d'accueil car il ne dispose pas de détecteurs

incendie. Nous sommes à la veille de l'été et l'inspecteur nous interdit l'accueil prévu des colonies de Temps jeunes. En fait, nous avons changé de catégorie d'agrément car les capacités du gîte d'étape et du centre d'accueil n'étaient plus considérées comme indépendantes (vingt-cinq places d'un côté et dix-huit de l'autre) mais totalisées. Mme le maire de Balazuc, devant notre désarroi prendra la responsabilité de ne pas fermer le centre à condition que nous réalisions la mise aux normes au plus tard dans un délais d'un mois.

Installer des détecteurs de fumée dans tous les espaces de circulation des personnes en un mois semble impossible et de plus extrêmement coûteux. La nouvelle se répand parmi les bénévoles de l'association et plusieurs d'entre eux se mobilisent pour venir au secours de l'association, dont Pierre Vidal qui a une formation d'électricien et travaille à la filature de Saint-Pierreville. Les travaux seront réalisés par les bénévoles et les salariés en chantier pendant trois jours et deux nuits pour un coût presque réduit de moitié. On sait par ailleurs que d'autres centres ont été obligés de fermer à la suite de cette obligation, par manque de temps et de fonds pour réaliser les travaux.

Après une visite au *Centre for Alternative and Technology* au Pays-de-Galles, qui expose tous les systèmes alternatifs qui permettent d'économiser l'eau et l'énergie, le camp chantier avait installé des toilettes à compost et un système de phyto-épuration des eaux des douches et de la vaisselle. Nous avons veillé à ce que les produits d'entretien utilisés soient performants en biodégradabilité et ces installations sensibilisaient les jeunes sur le gaspillage de l'eau et les conséquences des produits polluants sur le retraitement des eaux usées. La direction de la Jeunesse et des Sports nous apprend que la DASS va nous refuser l'ouverture du camp cette année car elle ne comprend pas l'intérêt de ces installations. Nous constituons un dossier très complet avec les études du CEMAGREF, du CAT et des articles de presse sur l'usage du lagunage, de la phyto-épuration et des toilettes à compost pour le présenter à la commission qui va sta-

tuer prochainement sur l'agrément du camp. Nous obtiendrons son autorisation.

Le problème des falaises

Le nouveau Plan d'occupation des sols (POS) à Balazuc est à l'étude. Suite à la notice de l'inspecteur de la DDE (direction départementale de l'Équipement) sur les zones inondables, le Viel Audon est inscrit au POS « zone à vocation touristique soumise à chute de blocs ». Les conséquences sont très graves : le sous-préfet que nous interrogeons nous dit que les lieux soumis à ce risque sont fermés par l'administration et que, dans certains cas, on évacue les populations qui y vivent, sauf si l'on prouve leur fonction d'« intérêt général ». Le Viel Audon évacué et vidé de toutes ses activités après 30 ans d'efforts, de passion, d'espoir...

Les conséquences ne tardent pas. Une pancarte est installée sur le chemin d'accès : « Accès interdit, danger chutes de blocs », et la direction de la Jeunesse et des Sports nous retire notre agrément pour l'accueil des mineurs.

Nous faisons appel à un professeur de géologie de la faculté de Montpellier pour avoir son point de vue. Celui-ci conclut que le risque est « faible, mais non nul » dans la mesure où toutes les falaises sont soumises à l'érosion et donc peuvent se dégrader sur des millénaires. Il nous conseille de demander une expertise de la DDE pour préciser les zones qui sont à risque à court ou moyen terme et celles qui ne le sont pas.

Gérard et Yann se mobilisent pour provoquer une réunion interservices en mairie de Balazuc, sous l'autorité du préfet. Les représentants de l'Éducation nationale qui ont depuis des années reconnu la qualité de notre travail auprès des enfants et ceux de la Jeunesse et des Sports, qui suivent nos activités depuis plus de vingt ans,

défendent le Viel Audon et sollicitent les services de la DDE pour faire au plus tôt une expertise plus précise qui permettra de délimiter plus précisément les zones « à risque » et prendre des dispositions. L'étude conclura que les bâtiments existants ne sont pas en danger, mais que la zone dangereuse est celle située sur la partie encore en ruine, une partie du chemin d'accès communal et les bâtiments agricoles. Les activités du Viel Audon ne sont pas suspendues, mais les circulations interdites dans ces zones et des travaux de consolidation doivent être envisagés au plus vite, mais quand ? et qui va payer ?

La fiscalité, la suppression des BAFA, les 35 heures...

Une directive de l'État modifie le régime des associations et décide de soumettre notre association à la TVA et à l'impôt forfaitaire considérant que ses activités sont de nature commerciale puisque qu'elles enrichiront le patrimoine des héritiers du propriétaire après le bail emphytéotique de 99 ans. Les activités d'accueil et le chantier de jeunes sont donc soumis à une TVA de 5,5 %.



L'administration nous retire l'habilitation des stages BAFA que nous faisons depuis dix ans pour les réserver exclusivement aux grosses fédérations d'éducation populaire censées être plus fiables que les petites structures fonctionnant en réseau.

La loi sur les 35 heures nous laisse pensifs quand on sait le temps qu'il faut pour faire un accueil de qualité auprès des enfants, et pour gérer des activités au sein d'un hameau sans route et sans aucun service des collectivités (enlèvement des ordures, réception du courrier, livraison des intendances ,etc.).

Sortir du tunnel et respirer à nouveau !

Yann est fatigué par des acouphènes dus à un traumatisme crânien causé par un accident qui lui est arrivé en dehors du Viel Audon et il est épuisé par l'accumulation des difficultés administratives. Il aurait pu perdre pied ou prendre son balluchon pour aller respirer sous d'autres cieus plus cléments. Il tiendra cependant :

Tous les coups qui arrivent à cette période, je les prends en pleine face ; heureusement que j'avais Marie à mes côtés sur le plan personnel et professionnel, mais aussi les amis de Saint-Pierreville, Catherine, Tanja et en particulier Gérard qui est beaucoup intervenu sur la question des falaises. Il y avait aussi le rayonnement du lieu...

J'ai décidé aussi de prendre de la distance sur mon expérience professionnelle et militante en faisant un DESS à l'institut d'Études politiques de Grenoble, intitulé « Développement et expertise de l'économie sociale » dirigé par Danièle Demoustier. J'ai pu rédiger un mémoire sur mon expérience au Viel Audon, autant de facteurs qui m'ont aidé à prendre du recul et à passer le cap.

Yann Sourbier

Dans la vie comme dans les projets, il y a comme ça des périodes où il faut courber le dos, rentrer les épaules et attendre la sortie du tun-

nel ou du gouffre, comme on veut... Quelques bonnes nouvelles scanderont une à une la remontée des marches :

Au sein du réseau École et Nature, Yann et Maurice Welhoff, tous deux directeurs de centres d'accueil qui font de l'éducation à l'environnement sont inquiets des problèmes soulevés par la législation. Ils initient un nouveau réseau nommé « ÉCORCE » (Réseau d'échanges pour la cohérence et les rencontres des centres d'éducation à l'environnement). Celui-ci entame un dialogue avec les administrations qui a débouché sur un ensemble de protocoles qui permettent aux enfants de continuer à déguster les légumes récoltés dans les potagers. Par exemple, il suffit que les carottes soient rincées à l'eau potable et légèrement javellisées pour qu'elles puissent être consommées par les enfants. Les cuisiniers et les animateurs du centre d'accueil et du chantier font des formations à la méthode HACCP (Hazard Analysis Critical Control Point, en français : Système d'analyse des dangers et maîtrise des points critiques) et deviennent experts dans la chasse à la salmonelle... Ces protocoles faits d'une démarche intelligente, qui permet de prendre conscience des risques et de mettre en œuvre des protections adaptées plutôt que des interdictions totales, a fait son chemin dans les administrations responsables de la santé publique. Éduquer, former plutôt qu'interdire reprend place dans les dispositifs. Les fromages au lait cru n'ont pas été interdits, et là aussi on fait des formations plutôt que de subir des interdictions. Des cantines bio voient le jour dans certains établissements et les lobbies de l'agro-alimentaire industriel n'empêchent pas encore la consommation d'aliments naturels produits dans la proximité territoriale et sur des fermes à taille humaine !

À la suite du dépôt de nos dossiers et au dialogue avec les responsables de la direction de la Jeunesse et des Sports nos agréments pour les stages BAFA nous sont rendus. Nous faisons des formations au secourisme et à l'utilisation des extincteurs et de la lance-incendie. Nous initions aussi une formation à la maîtrise des risques du site,

l'AFPCPSAM (Attestation de formation complémentaire aux premiers secours avec matériel).

La fiscalisation de l'association n'est pas un drame, c'est une nouvelle façon de gérer à laquelle on s'adapte comme bien d'autres associations ont dû le faire et Cyril Peylhard, un des membres actifs de l'association qui a fait des études d'expert-comptable, est devenu trésorier de l'association. Il aide à mettre en place une comptabilité analytique et le règlement de la TVA chaque trimestre nous oblige à gérer de manière plus fine et plus réactive.

Néanmoins, différentes administrations dont nous dépendons ont du mal à faire la part entre nos activités d'intérêt général, et nos activités économiques. Nous décidons de faire un audit pour mener une réflexion sur la pertinence de nos structures. Peut-être devons-nous faire évoluer notre association et créer une Scic (Société coopérative d'intérêt collectif) ou une Scop pour dissocier les activités permanentes génératrices d'emplois des activités bénévoles des chantiers de jeunes. Marie-Hélène Izarn, consultante en ressources humaines et Michel Dupoirieux de la Scop Intermezzo, qui a eu un long parcours professionnel dans les structures du monde coopératif, nous accompagneront dans cette réflexion à travers un travail qui pourra être financé grâce à l'appel à projets de Guy Hascoët, alors secrétaire d'État à l'Économie solidaire (2001).

Les équipes s'étoffent et se professionnalisent

Le dispositif emplois-jeunes a donné des possibilités aux associations pour avancer dans la création de nouvelles activités qui ne sont pas rentabilisables à court terme. Au Viel Audon, cette aide est bien adaptée.

Benoît Guy, un des jeunes « Marcel » a pris la suite de l'emploi-jeune de Jennifer. Il assure l'organisation et le suivi administratif du

chantier de jeunes, la maintenance et se forme sur les activités agricoles et leurs aspects éducatifs car il a un projet professionnel dans ce secteur à terme.

Laurent Dekeyser a une trentaine d'années. Après son BTS en « Gestion et protection de la nature », il a travaillé dans les Jardins de Cocagne¹⁸. Il arrive avec le projet de développer les cultures de plantes aromatiques au Viel Audon, travailler sur le lien entre les jardins du Viel Audon et la cuisine sur le centre d'accueil et d'étoffer les animations autour de ces thématiques.

Je suis arrivé après l'audit qui a été fait ; il y avait des ouvertures et des projets pour l'avenir. Dans l'expérience des Jardins de Cocagne, je me suis rendu compte des difficultés de la dépendance aux institutions qui financent le caractère social. Ici je suis arrivé avec une idée et on a co-construit mon emploi entre les activités pédagogiques et les activités agricoles. Au niveau agricole, je n'ai pas eu à investir personnellement. Ici, on n'a pas la propriété et l'exploitation à titre personnel, mais je trouve assez sain de savoir qu'on profite d'un patrimoine construit par d'autres et qu'à notre tour un jour on le laissera à d'autres qui viendront, mais avec une transformation.

Laurent Dekeyser

Nathalie Curtenat, après des études de biologie a travaillé plusieurs années dans la Scop Ardelaine. Militante au MRJC, puis active dans l'animation des chantiers du Viel Audon, elle est devenue secrétaire de l'association et sur le plan personnel, la compagne de Gwen l'agriculteur. Elle décide de s'installer au Viel Audon avec le projet de

18. Les Jardins de Cocagne sont des jardins maraîchers biologiques à vocation d'insertion sociale et professionnelle. À travers la production et la distribution de légumes biologiques, sous forme de paniers hebdomadaires, à des adhérents consommateurs. Ces Jardins permettent à des adultes en difficulté de retrouver un emploi et de (re)construire un projet personnel.

développer la boutique de vente des produits de la ferme en créant un espace convivial et une buvette/petite restauration sous la halle centrale du hameau. L'objectif de ce projet est triple : valoriser les productions du Viel Audon, créer un lieu pour mieux accueillir et informer le public qui passe et générer des ressources économiques pour développer les emplois en lien avec l'agriculture. La halle a été construite en chantier d'hiver au-dessus d'une terrasse au centre du village. C'est une charpente faite uniquement de bois ronds dont les plus gros troncs sont arrivés par flottaison dans l'Ardèche et ont été tirés par la mule jusqu'au chantier. Encore un défi d'architecture vernaculaire que Gérard s'est donné et qui a été réalisé en chantier d'hiver avec le groupe des animateurs. Ce lieu ombragé, contigu à la boutique est au centre du hameau. On y installe une exposition qui informe sur l'histoire et les activités du site.

Charlotte Bigallet et Sylvie Bricart, après quelques années de chantier postuleront pour développer deux nouveaux emplois-jeunes autour d'un projet de création d'une boulangerie pour l'une et d'un centre de ressources en éducation à l'environnement pour l'autre. On fait le pain au Viel Audon depuis vingt ans. Le projet est de mettre la boulangerie aux normes alimentaires, de développer les ateliers pédagogiques et d'organiser des événements. Pour le centre de ressources, l'idée est que Charlotte intervienne sur l'animation des classes, mais fasse aussi un travail de capitalisation des méthodes pédagogiques pour pouvoir mieux les transmettre dans les réseaux partenaires.

L'audit d'Intermezzo a permis de clarifier les positionnements de chacun des acteurs, de distancier et rendre plus visibles leurs responsabilités dans les différentes structures, indépendamment des relations affectives ou de l'historicité. Une réflexion sur les missions et fonctions de chacun dans les projets professionnels a fait évoluer les choses.

Ce travail sur les ressources humaines au Viel Audon a apporté visibilité et clarification pour les protagonistes comme pour les adminis-



Tanja Wolf

trations de référence. Un relais générationnel dans les responsabilités peut être pris : Catherine Chambron quitte la présidence en avril 2002 et un nouveau bureau est élu avec Tanja Wolf comme présidente, Nathalie Curtenat secrétaire et Cyril Peylhard comme trésorier. À la demande générale, Gérard Barras reste vice-président. Ceux qui ont démissionné de leur mandat restent membres actifs de l'association et se joignent à la nouvelle génération de jeunes qui s'investit.

Le comité d'accompagnement a joué son rôle dans l'accueil des nouveaux et dans les régulations. Il est composé de membres du conseil d'administration et de membres actifs volontaires : Tanja Wolf nouvelle présidente, Catherine Chambron et Gérard Barras, des salariés permanents des deux structures et de Marie-Hélène Izarn (de la Scop Intermezzo devenue membre du conseil d'administration à titre personnel).

C'est maintenant une véritable équipe professionnelle qui fait vivre le Viel Audon toute l'année. Leurs relations se sont améliorées sans pour autant ignorer les difficultés que représentent le fait de lier projet personnel, projet familial, projet professionnel, projet de vie et projet militant dans un même espace temps et dans l'intergénérationnel. Les derniers participants en emplois-jeunes se demandent si le Viel Audon est une piste d'atterrissage ou un tremplin pour démarrer des projets ailleurs. C'est la deuxième hypothèse qu'ils retiendront en décidant de démarrer un autre projet qui rassemblera plusieurs membres issus de la dernière équipe d'animation du chantier (Benoît Guy et sa compagne, Sylvie Bricart et Pierre Limouzin, avec Charlotte Bigallet et Julien Chauvellier).

Avec la perspective de l'arrivée du premier enfant chez Nathalie et Gwen, une nouvelle réflexion est menée sur l'évolution des espaces d'habitat privés, conviviaux et destinés à l'accueil des saisonniers et stagiaires. Le comité d'accompagnement est présent pour aider à formuler et traiter au mieux cette question.

Les falaises sont accrochées, c'est la fête

Le conseil général a accordé un financement pour les travaux de sécurisation des falaises du Viel Audon. « Tout vient à point à qui sait attendre... » Trois années après la détermination de cette zone à risque, les travaux sont décidés et pourront se faire pendant l'hiver 2005, sans nuire aux accueils de classes prévus au printemps. Hydrokarst, une Scop spécialisée dans les travaux acrobatiques s'installe au Viel Audon et met en place des filets de protection, perce les rochers et y encastre d'immenses tiges de fer, enfin apporte du béton par hélicoptère pour soutenir un rocher et tout cela avec un professionnalisme étonnant.

Après deux mois de travaux, les falaises sont scellées et la pancarte « Accès interdit au public » est enlevée.

Le village de Balazuc est classé parmi les « plus beaux villages de France ». La Mairie a lancé une opération ZPPAUP (Zone de protection du patrimoine architectural, urbain et paysager) sous la direction des bâtiments de France pour préparer un PLU (Plan local d'urbanisme) devant remplacer l'ancien POS (Plan d'occupation des sols). Le centre historique de Balazuc autour de la chapelle du XII^e siècle est un site protégé. Au-delà de cette zone, l'intérêt de la procédure est de qualifier et donner les directives pour les autres territoires de la commune dont certains demandent à être protégés des affichages publicitaires et autres nuisances.

Une commission animée par l'architecte des bâtiments de France a été créée, à laquelle Gérard Barras a été convié au sujet du Viel

Audon. Celui-ci a argumenté sa position ainsi, tout en essayant de l'élargir à d'autres situations :

Tout au long de l'histoire de la reconstruction du Viel Audon, des négociations difficiles et tendues ont eu lieu avec les institutions aboutissant à des autorisations qui restaient dans une zone de tolérance et de reconnaissance. Mon analyse est que nous sommes dans une société de droit et que dans une telle société, la tolérance n'est pas suffisante. J'ai pensé qu'on pouvait prendre cette situation comme un exemple qui pousse la commission à travailler à une production réglementaire du type jurisprudence qui puisse servir à d'autres situations. Le paradoxe est que le Viel Audon n'a pas de route, donc n'est pas légalement constructible, mais grâce à l'absence de route, cet espace est protégé de la spéculation immobilière et reste le seul endroit associatif accessible hors marché. Il a permis à plus de 10 000 jeunes de se former à la responsabilité et à la citoyenneté.

L'autre enjeu est, je pense, qu'il y a de nombreux espaces qui sont dans des situations comparables en France et qu'il y aurait un intérêt à légiférer une nouvelle qualité de territoire qui permettrait de sortir de la notion de « tolérance ». Mon idée serait de substituer une forme d'« élasticité réglementaire » à la tolérance autour d'une table de négociation observatoire composée de membres de droit, sous-préfets, maires et personnalités de la société civile qui accorderaient des capacités en limite du droit général, sur projet et provisoirement (renouvelable selon bilan).

Ce concept nouveau de territoire permettrait de doter chaque commune d'un espace d'expression, d'innovation, d'expérimentation pédagogique, créative, culturelle ou sociale sous le regard et l'accompagnement de la société. Il garantirait la préservation de ce que les générations précédentes ont pu imaginer et vivre dans des terrains vagues, et des friches. Tout devient contraint et triste dans des espa-

ces zonés qui finalement ne deviennent accessibles que par le marché. Il pourrait éviter les excès de sanctuarisation des espaces protégés. Mon idée serait de nommer ce dispositif ECRIN (Espace concerté de réalisation innovante). Cette idée a été agréée par tous les partenaires de la commission mais n'a pas encore été recevable sur le plan juridique à plus haut niveau.

Gérard Barras

Les travaux de sécurisation des falaises clôturent une période d'une dizaine d'années où le combat pour faire exister la vie au Viel Audon aura été particulièrement difficile. L'équipe en sort renforcée et mûrie. On ne résiste pas à partager cet enthousiasme avec d'autres.

Nous rêvons de faire un grand évènement qui marque les esprits, de revoir et rassembler toutes les équipes qui ont participé au chantier depuis 1972 ; on a envie de montrer à tous ce qu'est devenu ce hameau, cette œuvre à laquelle ils ont participé. Nous sommes en 2006, ce n'est pas vraiment un anniversaire : c'est trente-cinq années de chantiers de jeunes... Mais si, l'association, créée en 1976, a trente ans.

C'est parti pour fêter les trente ans de l'association !

III

Le trésor du Viel Audon

10 - Trente ans, ça se « faites ensemble » !

On imagine cet évènement comme un moment exceptionnel, historique, qui réunirait toutes les générations de chantiers de jeunes depuis le début de l'aventure. Il y a longtemps qu'on en rêvait, mais jusque-là, on avait reculé devant la difficulté et le coût. Cette fois-ci, le moment était venu, comme si nous avions besoin de boucler une boucle avant d'impulser un nouvel élan, comme si nous ne pouvions aller plus loin sans interroger ensemble le sens de cette aventure.

Des objectifs pour un projet

Le village est en grande partie reconstruit, la vie est là, les activités du site ont pris maturité et professionnalisme. Ce hameau dont une des caractéristiques a été de rassembler plusieurs générations de jeunes est habité maintenant par des personnes qui veulent y inscrire leurs projets dans la durée : l'accueil des enfants en classes de découverte a beaucoup progressé au niveau pédagogique, l'élevage des chèvres et la transformation du fromage fonctionnent bien, la boutique des produits du Viel Audon,

avec la buvette et la petite restauration, ont grand succès, les formations se développent, le gîte d'étape est connu et apprécié des randonneurs...

Pourtant, chacun sait que l'essentiel de ce qui se passe ici est « invisible pour les yeux ». Si nous voulons transmettre le sens de ce projet pour qu'il soit utile à d'autres, nous devons aller au-delà de l'action et au-delà de la réalisation. Comment savoir si les intentions pédagogiques fondatrices sont validées ? Comment donner à voir les fondements de nos pratiques ? Nous ne pourrions aller plus loin sans revoir les gens qui ont vécu cette expérience, et sans recueillir leur témoignage. On voit passer parfois quelques anciens au Viel Audon, seuls, en couple ou avec leurs enfants, cherchant à reconnaître les lieux, demandant ce que sont devenus Untel ou Untel... Ils laissent parfois des mots émouvants sur le Livre d'or... Mais il faut en savoir plus.

Nous voulons rassembler au Viel Audon des représentants de toutes les générations d'« anciens jeunes » pour qu'ils voient le résultat des trente-cinq années de chantiers et qu'ils nous disent ce qu'ils ont retiré de cette expérience. Nous voulons partager cet événement avec nos partenaires des réseaux qui ont soutenu notre développement tout au long de notre parcours. Enfin, nous souhaitons aussi donner à voir et à entendre à nos administrations de tutelle et aux élus, l'ampleur de ce que ce projet représente, au-delà des rapports purement institutionnels que nous avons eus avec eux.

Préparation de l'évènement

Pour leur faire découvrir le Viel Audon aujourd'hui, on imagine un parcours guidé sur les lieux de chaque activité, et pour en illustrer les moments forts, on pense à un montage de petits films et photos du chantier, des classes de découverte, de la ferme et des formations, qui sera présenté dans une des caves.

On veut donner une grande place au chantier de jeunes, le moteur de cette aventure, en évitant que ce moment ne se limite à des retrouvailles de vieux copains. Pour cela nous imaginons un temps de paroles, de témoignages et un échange sur le fond, l'utilité, l'impact de cette expérience dans la vie des uns et des autres. Après plusieurs hypothèses on décide de faire un forum sur le thème de la *transmission*.

Pourquoi la transmission ? Parce qu'elle est au cœur de la durée du projet. C'est parce qu'il y a toujours eu transmission des savoir-faire, de la culture et des valeurs que l'aventure du Viel Audon a pu dépasser les obstacles rencontrés en maintenant ses objectifs premiers. Les jeunes qui reviennent disent souvent : « Je reviens parce qu'il faut que je transmette à d'autres ce que j'ai reçu ici. » Quelle est donc cette sorte de dette dont ils se sentent redevables ? Pourquoi et comment chaque génération a pu être formée par la précédente et s'est sentie responsable des suivantes avant de lâcher prise ? Quel moteur, quelle posture particulière rend cette transmission possible alors qu'il n'y a aucun enjeu ni de pouvoir ni d'argent ?

Nous aimerions croiser une grande variété de regards sur cette aventure et sur ce thème : celui des fondateurs, des responsables actuels de l'association, des permanents salariés, des représentants des administrations de tutelle, des usagers, des partenaires de nos réseaux, des jeunes et moins jeunes du chantier, et pourquoi pas un regard plus théorique.

Il nous faut aussi des illustrations artistiques et des moments forts vécus ensemble, par exemple une immense chaîne de pierres... La plus récente génération du chantier nous propose de faire une pièce de théâtre sur le thème de la « coopération », d'autres, un atelier d'écriture sur galets, d'autres des lectures.

Pour les repas et pour les discours officiels, il faut un grand lieu, plat, hors d'eau en cas d'orage, qui puisse accueillir cinq cents personnes.

Au Viel Audon, ce ne sont que des pentes et de petits espaces... Il faudrait pouvoir installer un grand chapiteau, mais sa location est très coûteuse et il est impossible de le transporter. Gérard décide de faire traverser l'Ardèche à un tractopelle qui viendra faire une grande terrasse sur le seul terrain sans rocher à l'entrée du hameau. Les jeunes du chantier ont un choc : là où on a toujours déblayé à la pelle et à la pioche, des engins peuvent-ils arriver et faire ça en deux jours ?...

Comment terminer la journée sinon par un grand moment festif, un concert ? Un spectacle qui mettrait en scène les défis du Viel Audon ? Benjamin Thomine, un des voisins, fait partie du groupe des Arts cordés, sportifs de haut niveau qui présentent des spectacles acrobatiques à grande hauteur sur des sites prestigieux. Nous lui avons proposé de faire quelques performances dans les ruines mais lui, nous a offert de monter un spectacle acrobatique sur les falaises du Viel Audon pour un prix d'ami. C'est un très beau cadeau pour fêter cet événement car il faudra une semaine de travail à une dizaine de personnes pour équiper les falaises !

On choisit la date du samedi 30 septembre 2006, avec un peu d'angoisse pour la météo car cette période est souvent orageuse, mais c'est le seul moment où l'on va pouvoir rassembler assez de volontaires et de permanents pour mettre en œuvre la logistique de cet événement.

On ressort tous les vieux fichiers des volontaires depuis 1972. On ne va pas envoyer dix mille courriers, d'autant que la plupart des adresses ne sont plus valides. On recherchera les coordonnées des personnes et des groupes qui se sont impliqués plusieurs années de suite et on fera des petites annonces dans les journaux. Les dossiers de demande de soutien financier sont lancés à la région, au département.

C'est parti ! On se répartit les tâches et les responsabilités, chacun prend part à la mise en œuvre, membres du CA, salariés, bénévoles.

Julien Chauvellier, Yann Sourbier et Nathalie Curtenat assurent la coordination. Une semaine avant le jour J, une cinquantaine de bénévoles sont à pied d'œuvre, les jeunes et des anciens du chantier, les permanents, des amis des réseaux, le groupe des Arts cordés... Ils font un plancher de 200 m² sur la terrasse, installent 250 m² de bâches pour se protéger de la pluie éventuelle, préparent les repas, la déco, les photos... Le forum se fera dans une salle d'un village voisin car nous n'avons aucune salle assez grande sur place.

Le jour J

Ils sont venus, ils sont tous là... Ceux de la première heure, Cathy la magicienne, les groupes d'Auxerre et de Villeurbanne, les CLAJ, les MRJC, les scouts, les *Amazones*, les *Marcel*, les individuels, les élus, les administrations, les chercheurs et universitaires, les voisins, les anciens permanents... à l'exception de ceux de Saint-Chamond parce que la date choisie était malheureusement en plein ramadan.

Les retrouvailles sont chaleureuses, on se regarde, on essaie de se reconnaître... En dix, vingt, trente ans, on change. Mais rapidement, les voix, les attitudes, les regards, redeviennent familiers... Émotions fortes, on retrouve ses vingt ans, on se raconte... Qu'avons-nous fait de toutes ces années ?

Le forum sur la transmission

Tanja Wolf, la présidente du Mat, accueille les participants et propose d'interroger ce qui fait qu'au-delà des participations ponctuelles de milliers de personnes au Viel Audon, le fil de l'histoire s'est transmis de génération en génération. S'agit-il d'un fil porteur de la continuité et/ou de la capacité à se renouveler ? **Éric Prédine**, fondateur du réseau Jardins dans tous ses états, anime les échanges en passant la parole aux différents intervenants.

Gérard Barras revient sur son histoire personnelle en mettant en relief les deux postures différentes d'apprentissage qu'il a vécues : la posture scolaire où il recevait un savoir de manière passive et la posture active qu'il a connue dans l'archéologie où il questionnait et se questionnait en action. Il expose ensuite ses trois intuitions fondamentales : celle d'avoir voulu faire du Viel Audon un projet global, celle de n'avoir jamais fait de route pour y venir et celle de ne pas s'être fixé d'objectif, sinon de « ramener la vie dans le village », afin de laisser le projet ouvert à ceux qui viendront après. Pour lui, la vie est toujours en chemin, il y a toujours un « avant » et un « après » et l'important est de savoir comment on entre dans l'histoire. Au-delà de la transmission des biens matériels qu'on nommerait héritage, ou de la transmission du savoir qu'on nommerait enseignement, il propose qu'on s'interroge sur la transmission d'une culture. Par culture, on entendrait, les savoir-faire, les savoir-être et les comportements... C'est ainsi que si l'on a confiance en soi, si l'on fait le pari de la confiance à l'autre, différent mais partenaire potentiel, si l'on pense que la tribu d'en face n'est pas forcément ennemie, et que l'on ajoute une « pincée » de générosité... ça fonctionne. Le « ça va pas être possible » devient « c'est possible » et on finit par comprendre qu'on se réalise en réalisant et qu'on produit de l'énergie au lieu d'en consommer¹⁹.

Ne serait-ce pas ça, la « main invisible du bien commun » ?

Yann Sourbier présente au public rassemblé, la diversité des activités associatives et agricoles du site qui occupent maintenant une dizaine de salariés avec un chiffre d'affaires de 500 000 €. Il met l'accent sur l'importance du fonctionnement « en réseau » : en tant que responsable de la structure, tout au long de son histoire au Viel Audon, il s'est confronté à des administrations qui n'ont d'égard que pour les grandes fédérations d'éducation populaire. Elles reconnaissent rarement la légitimité, la modernité, la

19. L'intégralité des interventions a fait l'objet de la rédaction des actes du forum.

performance et la pertinence pourtant évidente des multiples réseaux auxquels nous sommes reliés et qui nous ont permis de progresser tout au long de notre parcours : le réseau École et Nature, le réseau des Jardins dans tous ses états (JTSE), le Réseau d'échanges pour la cohérence et la réflexion dans les centres d'éducation à l'environnement (ÉCORCE), le Réseau d'échanges et de pratiques alternatives et solidaires (REPAS) et le réseau d'Ardelaine à Saint-Pierre-ville et à Valence, partenaires historiques de l'aventure.

Pour Yann, les expériences faites sur le chantier sont comme une encyclopédie du savoir-vivre dans laquelle il a puisé tout au long de son parcours professionnel de formateur. Il y a trouvé matière, autant pour remobiliser des jeunes en réinsertion sociale que pour faire découvrir la valeur de l'eau aux jeunes enfants des classes de découverte, ou accompagner le compagnonnage du réseau REPAS. Néanmoins on dit que la lanterne de l'expérience n'éclaire que celui qui la tient... Alors ?

C'est aux différents groupes d'animation des chantiers de jeunes de nous dire ce qu'ils en pensent.

Ce qu'en disent cinq générations de chantiers de jeunes

Régis Moreira, ancien du groupe d'Auxerre, témoin des années de 1972 à 1976, met l'accent sur l'initiation à l'exercice de la responsabilité grâce à la confiance qui est faite à chacun sur le chantier. « Les mini-décisions quotidiennes sur le chantier m'ont entraîné à développer ma capacité à évaluer les situations, à décider en tenant compte des autres, dans une dimension collective. » Cette expérience a été pour lui un tremplin pour les responsabilités qu'il a prises ensuite dans la société en fondant un groupe d'Amnesty International en Isère, en présidant l'association Culture et Liberté ou en s'engageant à la CFDT.

Meriem Fradj, ex-Amazone, représente les années 1980. Elle centre son propos sur le chantier comme « apprentissage des possibles » et

insiste sur la découverte pour elle de la posture « d'apprenant » en permanence. « Le Viel Audon est un formidable terrain d'aventure pour la jeunesse. On y allie la tête et les mains, le dire et le faire et chacun se met en apprentissage en construisant ses savoirs par l'expérience. » Elle y a découvert le « faire ensemble » en « faisant société » et a mis en pratique cette posture en tant qu'habitant dans les quartiers sensibles de la ville de Valence où elle est à l'origine de la création de cours intérieures et de jardins partagés. Elle fait partie aussi de la coopérative Ardelaine.

Cyril Peylhard était dans l'équipe des années 1990. Motivé au départ pour apporter sa pierre à un patrimoine, il s'est rendu compte que « ce patrimoine ici était avant tout humain, formidable outil de construction de soi-même et révélateur de nos capacités à faire ensemble ». C'est le terme de « cohérence » qui domine son discours en lien à ses préoccupations environnementales. Il a, lui aussi, fait partie d'une équipe bénévole porteuse du chantier qui s'est effacée ensuite pour laisser place à d'autres. Aujourd'hui il se considère « personne ressource » en apportant ses compétences comptables et juridiques.

Les années 2000 sont illustrées par **Julien Chauvellier** et **Charlotte Bigallet**. Pour le premier, au Viel Audon on a la chance de pouvoir dépasser ses limites en faisant des choses qui paraissent impossibles, comme construire un village sans route ! « On s'est retrouvé quinze jeunes, tous différents, de culture sociale différente, d'origine géographique différente, de tempéraments différents, avec la responsabilité de faire fonctionner un chantier avec plus de cinquante jeunes à la fois... Une Cocotte-Minute qui oblige à faire exploser les barrières de notre peur des autres pour donner le meilleur de nous-mêmes. » Charlotte Bigallet, à son tour, a cherché à exprimer ce qui lui avait été transmis au Viel Audon à la fois sur le chantier et par la suite comme emploi-jeune de l'association : la valeur travail, associée au plaisir, plaisir de faire ensemble, plaisir de l'effort lié à l'amu-

sement, plaisir de l'apprentissage de techniques nouvelles. À cela elle ajoute la valeur du collectif avec la mutualisation des idées, des moyens et des compétences ; la valeur aussi de la construction personnelle où se questionner, mettre des mots sur ce que l'on ressent, permet aussi de se positionner dans un groupe et prendre des responsabilités. La valeur enfin de la construction professionnelle dans une pédagogie de l'action, de la polyvalence, de l'organisation et de la gestion de groupe qu'elle pratique aujourd'hui dans son métier d'animateur. Elle veut à son tour transmettre le fond plus que la forme en précisant que ce qui se vit au Viel Audon peut aussi se vivre ailleurs dans d'autres mouvements de jeunes. Aujourd'hui tous les deux démarrent un projet de développement local autour d'une boulangerie avec d'autres ex-animateurs du chantier dans le Mâconnais.

La dernière intervenante sera **Adeline Martin**, de la génération actuelle (2004-2007). À 17 ans, « en révolte contre l'injustice de ce monde », Adeline venait chercher au Viel Audon des copains qui pensent comme elle. Elle y a trouvé des gens qui « construisaient » : « Je n'ai pas pu rester longtemps avec mes palabres. La première chose qu'on m'a transmise, c'est l'action. Le chantier est un lieu d'expérimentation où on a le droit à l'erreur, c'est là qu'on apprend le plus. » Ce qui lui reste, c'est l'éthique, la cohérence entre le discours et les actes, et l'art de sortir toujours le meilleur des situations. Son ambition maintenant est de transmettre cette posture à d'autres.

Ces regards positifs n'occulent pas le passage de nombreux indifférents et d'autres qui se sont arrêtés à trouver que « la bouffe était dégueulasse » ou que « le travail était trop dur ». Ce qui nous importe à ce moment, c'est d'échanger avec ceux qui ont quelque chose à transmettre sur leur expérience.

Des regards extérieurs

Pour **Maurice Pichon**, directeur de la Jeunesse et des Sports en Ardèche, l'élément central du dispositif des chantiers de jeunes n'est-il pas le contrat de confiance entre les hommes ? Est-ce que ce ne serait pas le principal ingrédient de la future citoyenneté ? Pour **Marc Zanoni**, inspecteur départemental de l'Éducation nationale, après une description de ce que lui évoque la question de la transmission, il conclut : « Transmettre c'est offrir la lucidité, l'humilité et la distance pour permettre à l'autre de penser, lui permettre de construire son autonomie, d'évaluer son action et de se bâtir des repères pour évoluer dans un monde de plus en plus incertain et imprévu. » Puisse-t-il être entendu de nombreux enseignants et de son administration.

Rolande Cussac et **Luc Pichon** ont témoigné des séjours qu'ils font au Viel Audon depuis plusieurs années avec des élèves *décrocheurs* en CAP dans leur lycée hôtelier. Pour démarrer l'année, ils passent une semaine au Viel Audon avec les élèves, un séminaire hors les murs pour démarrer leur année scolaire. Les activités qu'ils font au Viel Audon sont prétexte à revaloriser l'estime de soi, à partager des valeurs, à créer un climat de confiance au sein du groupe, à développer la citoyenneté, l'esprit critique. Ils viennent depuis sept ans parce qu'ils trouvent là un véritable partenariat, des échanges réciproques avec l'équipe du Viel Audon, un questionnement qui les conduit à revisiter leurs pratiques et à changer leurs postures. Au Viel Audon ils viennent chercher un nouvel élan pour eux-mêmes et pour les jeunes.

La dernière intervention est celle de **Jean-François Draperi**²⁰ à qui nous avons demandé d'apporter un éclairage théorique sur l'expérience. Dans l'histoire du Viel Audon il remarque que la réus-

20. Jean-François Draperi est directeur du Centre d'économie sociale du Conservatoire des arts et métiers (Cestes/Cnam) et rédacteur en chef de la revue internationale de l'économie sociale (Recma).

site de la transmission réside autant dans la reconstruction du village que dans la synergie créée entre les personnes. La première finalité des chantiers est d'apprendre à vivre ensemble. Cet apprentissage se réalise dans la mise en œuvre d'une action collective.

Mais au-delà de l'action, il y a également le débat sur ce qu'on fait. Pour que l'action du chantier devienne une expérience partagée, il faut qu'elle soit débattue et discutée. A cette condition elle constitue un apprentissage original et un objet de transmission.

Henri Desroche, qui a beaucoup travaillé sur les savoirs expérimentiels des adultes aimait cette phrase de Saint-Simon²¹. « Nos enfants croiront avoir de l'imagination, ils n'auront que des réminiscences. » Il entendait rappeler ainsi l'importance de la connaissance de l'histoire et souligner le lien entre mémoire et imagination. Mais, ce que cet aphorisme ne dit pas, c'est que la réminiscence est précisément la voie qui permet d'accéder à l'imagination, en ce qu'elle donne les moyens de ne pas reproduire ce qui a déjà été.

L'enjeu de la transmission de l'aventure du Viel Audon est bien là : revenir sur ce qui s'est produit pour chacun de ceux qui ont vécu cette expérience, afin d'en transmettre la mémoire et, ce faisant, se donner les moyens de l'innovation sociale.

Les fruits de la transmission, répétition ou transformation ?

Nous avons la chance d'avoir ce jour-là des participants des différentes générations qui peuvent apporter une parole de groupe, distanciée de trente, vingt ou dix ans. Comment ont-ils transformé ce vécu dans leurs vies ? Leur jeunesse s'est passée dans des contextes historiques et sociologiques différents ; certains ont vécu les années

21. Claude-Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon (1760-1825) est un économiste et un philosophe dont les idées ont eu une postérité et une influence sur la plupart des philosophes du XIXe siècle.

1970, le Larzac, l'objection de conscience, d'autres les luttes anti-nucléaires, les jeunes d'aujourd'hui s'affrontent au pouvoir de la grande distribution, aux effets de la mondialisation, du *tout jetable* et s'inquiètent des problèmes du climat et de la raréfaction des ressources, etc.

Tous se sont impliqués au chantier du Viel Audon et ont fait un bout de chemin d'environ cinq années, entre 18 et 23 ans en moyenne. Nous ne résistons pas à l'envie de les interroger, en commençant par les groupes d'Auxerre et de Villeurbanne présents de 1973 à 1975.

Ils sont une dizaine autour de la table : Régis, « Bouboule », « Biquette », « Calamity », Clairette, Monique, Patrick, Jo, Annie, François, Norbert, retrouvés grâce à Régis. Nous leur demandons de définir ce qu'a été le passage au Viel Audon pour eux, et ensuite de décrire ce qui leur semble relié dans leur parcours de vie professionnelle ou militante. Voici quelques paroles rassemblées :

Le Viel Audon, c'est l'école de la vie, ce n'est pas une chose à finir, c'est la continuité de l'aventure humaine et collective, c'est le côté collectif, un projet qui dépasse la dimension individuelle, c'est ne pas être en situation de consommation, mais se prendre en charge, c'est la proximité avec les choses élémentaires de la vie, de la nature, c'est construire quelque chose de concret à notre portée, c'est rencontrer d'autres jeunes qu'on ne croiserait jamais dans notre école ou notre quartier, c'est faire du vrai, des choses qui restent, c'est laisser une possibilité au groupe de créer des choses par lui-même, c'est faire l'expérience de la prise de parole, c'est pas de l'encadrement, mais de l'accompagnement, c'est une école de l'autonomie et en même temps du faire ensemble, une autre manière de voir le travail, les relations aux autres, l'action dans la société. Ce n'est pas anodin de construire une voûte... le Viel Audon c'est à la fois l'école polytechnique et l'école nationale des chemins de faire français !

En interrogeant leurs parcours de vie, et leurs engagements futurs, on trouve un vétérinaire en système collectif avec une association d'éleveurs en milieu rural, un agriculteur passionné et sa femme qu'il a connue au Viel Audon, des enseignants engagés dans le mouvement Freinet qui pratiquent une pédagogie coopérative, l'initiatrice d'une coopérative de consommateurs bio, des salariés du secteur social, un éducateur, une orthophoniste, une assistante sociale, un militant de Culture et Liberté, militant politique et syndical, un autre qui a travaillé dans une ONG. Certains parcours n'ont pas toujours été faciles, mais ils reconnaissent avoir appris à rebondir, à s'adapter :

Être en route vers de l'adaptable permanent sur fond des bases perçues au Viel Audon où on ne se situe plus dans la reconduction plus ou moins subie d'un système, mais dans une création continue.

Patrick Soubrié

Les *Amazones* étaient là aussi : Meriem, Jennifer, Marie-Claire, Natacha...

Avant on pensait qu'une femme avait besoin d'un homme pour tenir debout et après on s'est rendu compte qu'on était capables de faire beaucoup de choses, d'être vraiment autonomes, actrices de notre vie, tout en ayant conscience de faire partie d'une chaîne, d'un tout. On a rencontré des adultes confiants, des tuteurs des possibles qui stimulaient notre questionnement sans apporter les réponses... On a pu identifier que le bonheur c'est le collectif et pas toujours cette idée de l'individu au centre de tout. C'est l'énergie et le collectif qui dominant ici ; si un groupe a de l'énergie, de la cohérence, il finit par tirer les autres mais il ne s'installe pas, il laisse la place aux autres. Culturellement, le chantier, c'est comprendre le lien entre ce que tu penses, ce que tu dis et ce que tu fais.

Avec ce que tu as vécu ici, si tu veux faire un truc, t'y vas... Il y a eu aussi les GRTP des CLAJ à la fac : t'as pas fait d'études, mais dans ton cerveau ça fonctionne. Dans la vie, il faut tomber sur des trucs comme ça qui te donnent envie de fonctionner, c'est quelque chose que tu gardes et que tu transmets... Tous les jours je vais dans les collèges et je leur dis : « Vous êtes acteurs de votre vie ! »

Les *Amazones* ont fait leur chemin, Marie-Claire organise un festival de films documentaires sur les résistances de femmes à la guerre, à la mondialisation, au silence... Natacha a fait de la politique, candidate aux élections cantonales, législatives et même sénatoriales des Verts en précisant que le sexisme en politique a été un de ses combats. Jennifer est responsable nationale au planning familial. Meriem engagée en tant qu'habitante dans l'amélioration du cadre de vie d'un quartier sensible de Valence est coopératrice de la Scop Ardelaine. Le fonctionnement des groupes questionne Jennifer et Natacha : « Comment peut-on faire pour qu'il n'y ait pas de domination. Partout il y a des êtres pensants qui croient que les autres n'ont pas de cerveau. Ce qui nous bouffe, c'est le pouvoir qui rend les gens indéformables... On se bat pour changer le monde et on cogne sur la minéralisation de ceux qui ne veulent pas bouger parce qu'ils sont arrivés en haut ! Mieux vaut rester à la base et faire des réseaux ! »

Des anciens des CLAJ de Brest et de Poissy étaient là aussi :

Chez les CLAJ, on organisait des voyages au Nicaragua autour de la production de café, des voyages en Chine, pour amener les jeunes à prendre conscience des problèmes du monde. Au Viel Audon, on est arrivés à la frontière d'un autre monde. Ce que j'ai retenu dans le chantier, c'est l'aspect coopération, mettre les énergies en commun pour affronter les défis ou les difficultés. Donner des responsabilités aux jeunes, c'est leur donner confiance en eux. Les jeunes sont de plus en plus can-

tonnés dans des activités de loisirs de consommation avec des animateurs payés. Maintenant, même les MJC font appel à des professionnels pour organiser un concert ; avant on était éducateur, maintenant, on est commercial de la vente d'activités. Jeunesse et Sports a mis fin aux camps sous tente, tout le monde vit dans la peur. Il faudrait plutôt éduquer à être autonome, apprendre à évaluer les risques, apprendre la posture de l'éducateur, du transmetteur.

Philippe Yven

Les centres d'accueil des CLAJ ont réussi à échapper à la convoitise des appétits immobiliers jusqu'à aujourd'hui malgré des offres pharaoniques. Néanmoins nous sommes dans la situation où nous durons mais ne renaissions pas encore. Par exemple, en tant qu'association, nous nous heurtons à l'emprise de la marchandisation des loisirs qui offre des salaires plus attirants pour les cadres associatifs que nous formons. Entre le marché et l'État, les entreprises de l'économie solidaire jouent une partie pas toujours facile !

Jean Bedbeder

Les *Marcel*, eux, nous parlent du travail. Benoît, Jérôme, Joseph et Rémi s'expriment au nom de leur groupe :

On bossait mais on ne s'en rendait pas compte parce qu'on avait du plaisir. Notre essence était collective, c'est autre chose qu'un travail hyper individualisé où tu te fais chier ! Nous, on est des gars du rural, on savait déjà bricoler, mais au Viel Audon, on a appris la vie. Ici t'apprends à ne pas laisser des mecs en galère. Sans faire l'abbé Pierre, t'es avec... C'est malheureux qu'il faille des endroits comme ça pour apprendre... Ici tu te rends compte que tu vivais dans des croyances et qu'il y a autre chose à côté, ça change ta façon de fonctionner, ça construit quelque chose de différent sans faire pour autant la révolution ou alors c'est la révolution

des grains de sable ! Au bahut on fait des manifs mais ici c'est du militantisme positif. Au chantier t'as l'impression d'être dans la vraie vie. Mais t'es pas dans un monde isolé, il y a le réseau REPAS. On est allés aussi faire un chantier chez Raoul le vieux meunier, chez Léon le dernier piqueur de genêts pour faire les toits des chaumières ardéchoises... Le Viel Audon, ça m'a apporté la vue de la diversité avec les gens. Ici, chaque pierre transpire la sueur, chaque pierre, a un sens, une histoire. On dit que les jeunes sont incapables, mais le Viel Audon a été reconstruit par des gamins à peine encadrés ; il faut que ça se voie quand on vient ici : on a fait beaucoup de chaînes de galets, mais aussi des voûtes, c'est important les voûtes !

Les *Marcel* sont encore jeunes, certains finissent leurs études, d'autres sont déjà dans leur vie professionnelle :

Si je n'avais pas connu le Viel Audon, je serais un vrai « Jacky » au fond d'un atelier comme un bourru... J'ai créé une boîte et je cherche à travailler avec des gens en collaboration.

L'un a rejoint un projet du réseau REPAS dans le Perche où ils mutualisent un atelier de jus de pomme et font du transfert technologique, d'autres se sont orientés vers l'agro-écologie, un autre travaille dans une coopérative vinicole et s'interroge sur les dérives du sens que prend la coopération. Tous ont des questions sur la pratique de la coopération et de l'écologie, mais aussi un point commun : l'humour et une décapante autodérision !

Les spectacles

Il s'est mis à pleuvoir, les pieds dans la boue et sous les parapluies, nous avons assisté au spectacle monté par les jeunes du chantier sur le thème de la coopération. Une magicienne essaie de faire une potion magique de « coopération » dans un chaudron : son assis-

tante lui apporte les ingrédients, choisis parmi les participants : confiance, persévérance, communication (dans l'échange), individu et collectif (attention aux dosages), ambition et modestie, prise de risque, solidarité, utopie, mutualisation, une pointe de militantisme, un zeste d'organisation et un soupçon de rigueur. Elle remet au placard quelques antidotes qui cherchent à se glisser dans la formule : hermétisme, prise de pouvoir, narcissisme.

Une accalmie a permis de faire la chaîne de pierres de la rivière aux éboulis de terre du terrassement qu'on a pu maintenir grâce à cet apport minéral. Une danse, de multiples petits efforts qui produisent le déplacement de tonnes de matière, des mains qui lancent, qui rattrapent, en rythme, la chaîne humaine où on chante, on parle, on apporte sa pierre à un grand édifice.



Quand les jeunes mettent en scène la coopération

Mais la pluie redoublait, les acrobates des *Arts Cordés* avaient depuis une semaine préparé leur spectacle, arrimé leurs câbles dans la falaise... On les regardait, accrochés au milieu des parois, attendre que la pluie se calme. On n'osait imaginer que leur spectacle soit annulé mais on n'osait imaginer, non plus, qu'ils prennent des risques pour eux-mêmes sur ces parois glissantes. Les cieus ont été finalement cléments, une accalmie est arrivée et on s'est tous retrouvés sur la plage, assis sur les galets, le parapluie à portée de main. Malgré quelques spots et baffles disjonctés, ils ont entamé leurs belles et courageuses suspensions scénarisées où l'on reconnaissait les moments de l'histoire, rythmés par la musique, illuminés par les couleurs projetées sur la falaise. Grandiose et très impressionnant ! Au final, après que tous les acrobates sont arrivés en tyrolienne sur la berge, une jeune femme sur une balançoire suspendue au-dessus de l'Ardèche, entre les deux falaises du Viel Audon, a déclamé « L'Écho des falaises », poème qui s'est terminé par la reprise en musique du texte élaboré collectivement pour l'invitation à fêter les trente ans de l'association :

Si c'était une œuvre, ce serait un hameau,
 Si c'était une valeur, ce serait la générosité,
 Si c'était un livre, ce serait un roman d'aventure,
 Si c'était un matériau, ce serait un grain de sable,
 Si c'était une idée, elle serait collective,
 Si c'était une durée, ce serait encore !
 Si c'était une question, ce serait : « Pourquoi pas ? »
 Si c'était un secret, ce serait « Essaie, tu en es capable »,
 Si c'était un cri, il serait profond,
 Si c'était...
 Ça sera, comme un fil de soi.

Le lendemain, nous nous réveillons abasourdis par la résonance de toutes les voix et de toutes les paroles entendues. Nous voulions interroger le sens de cette aventure et prendre la mesure de son impact et c'est une multitude de questions qui nous arrivent à l'esprit.

Nous avons fait le pari de la confiance et donné à chacun la possibilité de se sentir responsable de ses actes, n'est-ce pas un levier phénoménal de progrès pour les personnes et pour la société ? Nous avons donné la visibilité de l'interdépendance des acteurs dans un chantier, n'est-ce pas une clé pour agir dans toute entreprise ? Nous avons ouvert le débat sur les sujets d'actualité, n'est-ce pas ainsi qu'on devient citoyen ? Nous avons créé une œuvre collective dont chaque geste est une expérience apprenante, n'est-ce pas un point d'appui pour progresser tout au long de sa vie ? Nous avons encouragé la synergie des forces qui ont toujours tendance à se hisser les unes au-dessus des autres et à s'exclure, plutôt qu'à se reconnaître dans leurs complémentarités et à coopérer, n'est-ce pas ainsi qu'on construit la paix ? Nous avons voulu ramener la vie au Viel Audon, mais le plus important n'est-il pas de cultiver la vie autour de nous et en chacun de nous ?

Le trésor du Viel Audon ne serait-il pas, en fait, les milliers de pépites produites par le tourbillon des vies partagées ici et emportées par chacun des participants ?

11 - Chantiers ouverts au public

Le visiteur qui s'aventure aujourd'hui sur le sentier du Viel Audon, pour le plaisir de marcher dans les paysages fabuleux des gorges de l'Ardèche en allant découvrir un hameau isolé, est surpris de devoir faire un écart devant un petit groupe de jeunes en train de bâtir une voûte, faire un pavage ou remonter une murette. En prenant un verre à la terrasse, il en voit d'autres s'affairer autour du four à pain ou débouler en chantant avec des tuiles sur le dos. Une immense photo du village avant sa reconstruction attire son attention et quelques panneaux lui donnent les premières informations, mais mille questions lui viennent à l'esprit... Où suis-je ? Qui sont ces jeunes ? Et que font-ils là ?

Le Viel Audon aujourd'hui

Si sa curiosité va plus loin, il apprendra que ce village sans accès routier a été reconstruit en trente-cinq années, par plus de dix mille jeunes bénévoles en chantier, soit environ cent mille journées. En s'intéressant de plus près à ce qui se passe ici tout au long de l'année, il trouvera réponse auprès des habitants qui ici gèrent l'accueil des classes, la ferme caprine, les jardins et les plantations aromatiques, la boutique, les formations, etc.

Tous parleront de cet art de vivre et de travailler au Viel Audon auquel ils s'exercent, limitant le cloisonnement des activités, résistant à l'affrontement des personnalités et des humeurs, s'exerçant à s'approprier les choses tout en laissant la place aux autres, s'éloignant des tentations du « chacun pour soi » et de « l'entre soi », pour préserver le plaisir du *faire ensemble*, de coopérer, auquel ils aspirent tous.

Gérer collectivement un site comme celui du Viel Audon implique d'être aussi cantonnier, éboueur, pompier, sauveteur, plombier, électricien, couvreur pour pouvoir agir dans l'urgence, ce qu'ils savent faire aussi. Chacun porte une responsabilité, un secteur, mais ensemble ils gèrent un territoire et le rendent accueillant pour les autres.

L'équipe actuelle est renforcée en haute saison, par quelques salariés embauchés pour l'accueil et des stagiaires en formation dans le secteur agricole ou celui de l'animation.

Les jeunes viennent faire les grands chantiers de mi-juillet à fin août. Ceux qui s'impliquent dans la durée viennent aussi aux grands week-ends de printemps et aux vacances de Noël pour se retrouver ensemble, se former techniquement et préparer les prochains chantiers et aussi, se transmettre la flamme de leur petite cité.

Après avoir accueilli essentiellement des classes de jeunes enfants, l'accueil s'oriente aussi maintenant vers les collèges et les lycées et vers des formations pour adultes. Les chantiers s'ouvrent aussi à l'intergénération dans certaines périodes.

La vie continue

Dans la dernière période, l'accent a été mis sur la professionnalisation des activités du site et la clarification des fonctions et responsabilités de chacun. Aujourd'hui, les projets d'évolution se recentrent sur une réorganisation des espaces dans le hameau : habiter et travailler au Viel Audon, c'est avoir des espaces familiaux, des espaces pour les salariés et les stagiaires, des espaces pour les membres actifs, les amis de passage, des espaces pour les jeunes du chantier...

À l'avenir, nous ferons évoluer les structures juridiques qui encadrent les biens et les activités du site. Il est très difficile de trouver dans notre législation le cadre qui protège à long terme un *bien commun* de toute réalisation marchande. C'est néanmoins un enjeu majeur auquel nous tenterons de répondre.

Au-delà de ces besoins matériels et structurels, la plus grande préoccupation de l'ensemble des acteurs du site, permanents, membres des conseils d'administration et bénévoles du chantier, est de pérenniser l'avenir du Viel Audon dans sa vocation. Cette vocation, nous la cernons de mieux en mieux avec trente cinq années de recul, enrichis que nous sommes par la parole de tous les témoignages exprimés durant l'évènement de 2006. Cette expression a été approfondie et confortée par une rencontre intergénérationnelle organisée en août 2007. Le Viel Audon est, et demeurera ouvert et accueillant, terrain d'apprentissage, terrain d'expérimentation, terrain de réalisation, terrain d'atterrissage et d'envol à la fois.

Le Viel Audon restera une oasis, non pas dans le sens d'un lieu d'harmonie situé à l'écart du monde, mais comme un lieu où les efforts humains se conjuguent autour d'un point d'eau pour résister à la minéralisation du vivant. Se préoccuper de l'avenir de ce lieu, c'est se préoccuper de la qualité de la présence, du sens et de la durée. Durer c'est renaître, mais durer c'est aussi semer.

Les chantiers du futur

Les témoignages de tous ceux qui se sont exprimés pour nous dire ce qu'ils ont retiré de leur passage au Viel Audon nous ont interpellés bien au-delà de leur propre histoire et de celle du Viel Audon lui-même. Ce qu'ils nous ont dit, interroge l'ensemble de la société et en particulier la question de la formation, de l'éducation des jeunes.

Ce qu'ils nous ont dit sur la découverte de la force des énergies mises en commun, la richesse des rencontres, leurs capacités retrouvées, les vertus de l'autonomie, de la confiance et de la responsabilité, c'est ce qu'ils appellent l'école de la vie. À l'écoute de ces paroles, on s'inquiète de voir notre jeunesse grandir dans une société qui prône l'individualisme, la consommation sans limite, la compétition comme mode de relation universel, la déresponsabilisation en cascade et la défiance à l'égard de tout ce qui est différent.

L'humanité a besoin de citoyens planétaires qui ne se contentent pas de voter pour déléguer des responsabilités collectives, mais qui agissent aussi en proximité. On ne naît pas citoyen, on le devient par l'éducation, par la connaissance et par l'expérience. Cet apprentissage est une alternative à l'excès de protection d'un côté et à la répression de l'autre. Il est de notre responsabilité d'accompagner les hommes et les femmes de demain sur ce chemin afin qu'ils soient capables d'inventer et de mettre en œuvre les formes de pensée et d'organisation adaptées à un monde où il pourrait encore faire bon vivre.

Si nous voulons offrir un monde vivable aux générations futures, nous devons commencer par changer nos postures et ce n'est pas en érigeant la frustration en nouvelle norme qu'on y parviendra. C'est au contraire en créant des lieux où s'expérimentent les bienfaits, pour soi et pour ses semblables, d'un comportement différent. Nous ne pouvons plus continuer à nous comporter comme si les ressources étaient inépuisables, comme si les découvertes scientifiques n'apportaient que du bien, comme si nos actes quotidiens n'avaient pas d'impact sur l'environnement.

Le Viel Audon est un petit laboratoire d'application qui a tenté de faire une démonstration, mais qui n'est rien, s'il n'est pas en résonance avec tous les autres lieux éducatifs : familiaux, scolaires, sociaux, économiques, où les hommes s'apprennent à vivre en société.

Quand tout est fait pour cloisonner les différents milieux, les différentes communautés, quand tout est organisé pour que nos enfants ne connaissent que leurs semblables, démultiplions les espaces de rencontres improbables, les lieux où s'apprécient les différences et la diversité, apprenons à conjurer la peur de l'autre en développant les occasions du *faire ensemble* qui fait de l'autre un partenaire.

Quand on fait croire à tous les jeunes qu'on ne peut s'en sortir que seul, envers et contre les autres, et que la société est une jungle dans laquelle seule la concurrence peut permettre de survivre, apprenons leur que la coopération est au cœur de la logique du vivant, que les plantes coopèrent, les animaux aussi. Créons des lieux pour qu'ils expérimentent l'association, la mutualisation et la coopération, apprenons-leur à passer du « je » au « nous », sans se renier, apprenons-leur à « faire avec » et non « faire pour », dans des espaces intermédiaires entre le privé et le public, l'intime et le social.

Quand on nourrit la peur dans une société de défiance, qui ne se régulerait qu'à travers des relations d'intérêt et d'argent, apprenons à découvrir les vertus de la relation de confiance, car on ne peut

grandir sans confiance, on ne peut faire société sans confiance, on ne peut vivre avec ses semblables sans faire confiance.

Quand la dématérialisation s'impose partout, quand les frontières du virtuel et du réel deviennent de plus en plus floues, ne serait-ce que par précaution, créons des lieux où se transmettent les gestes élémentaires qui ont permis à l'humanité de maintenir la vie, apprenons à nous nourrir en partant de la terre, à bâtir avec les matériaux issus du territoire, développons la connaissance et la maîtrise des éléments naturels dans le respect du vivant.

Quand les échanges monétaires s'immiscent dans tous les espaces des relations humaines jusqu'aux plus intimes, quand tout est compté et décompté, quand l'homme est instrumentalisé ou assimilé à une marchandise, parce qu'il pense lui-même qu'il est à vendre, développons les actes d'échanges non marchands. Entretenons et cultivons l'idée de générosité, la capacité à donner et les occasions d'investir dans le *bien commun*.

Là où la banalisation de la violence, des perversions, et des actes de destruction, émousse la sensibilité de nos enfants, amenons-les à rencontrer l'eau, la terre, le feu, le froid, le chaud, le beau, le merveilleux, le dur, le tendre, les goûts et les odeurs, éveillons et cultivons la finesse des perceptions de leurs sens.

Plutôt que de constater et de dénoncer ce qui ne va pas, encourageons leur capacité à s'insurger contre l'inadmissible. Créons les occasions de faire découvrir la *responsabilité conséquente* comme un levier qui permet d'agir, de rendre l'impossible possible, de rapprocher les rêves de leur réalisation, de prendre pouvoir sur sa vie en cultivant la cohérence entre les discours et les actes, en devenant acteur à part entière de la société.

Quand l'information est devenue accessible à tous, voire envahissante, quand la connaissance s'est étendue grâce à un effort colos-

sal d'éducation pour tous, apprenons aussi à nos enfants qu'il est primordial d'apprendre à apprendre. Car la connaissance doit être sans cesse enrichie et nourrie pour que chacun et tous puissent progresser en tous lieux et tout au long de la vie.

Là où l'homme s'est situé en prédateur dans un monde aux ressources infinies, apprenons à devenir gestionnaires d'un monde fini, jardiniers d'un avenir durable, savants dans le registre du vivant...

Au Viel Audon, nous essayons de bâtir des murs pour construire des hommes, nous essayons de construire un village pour faire société.

Nous tentons de tracer un chemin de faire... pour se mettre en route.

1^{er} janvier 2008

Annexe

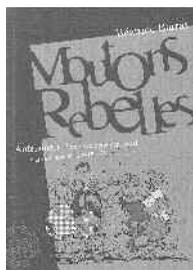
L'Écho des falaises

De mon nom, le Viel Audon, vous n'avez retenu que les syllabes : vie, aile (des oiseaux), l'eau et surtout cette note finale, le don, qui résonne, comme un tambour de peau, de chacun des gestes que vous faites ici ensemble. Sans doute avez-vous compris, avec le temps, ces choses toutes simples, si âpres pourtant : ce qu'on donne, il faut l'offrir ; ce qu'on dit, le faire ; ce qu'on fait, le transmettre, pas comme un mot d'ordre mais comme un mot de passe. Rien n'était tracé. La contrainte est un atout. Vous ne saviez pas que c'était impossible. Alors vous l'avez fait. Vous avez fait mûrir les pierres, vous avez refait le nœud souple qui lie le sol au soleil et la plante à la tente, qui lie l'abeille au ciel et ce miel à vos voix, et vos doigts à ces fleurs que vous cueillez parfois. Tout est lié mais le secret c'est que ces liens délivrent. Toutes les cordes portent, il suffit de les tendre comme on tend une main.

Alain Damasio

Extrait d'un texte écrit et lu par la compagnie Lez Arts cordés pour les trente ans de l'association le Mat, septembre 2006.

Les autres titres dans la même collection



**Beatrice Barras, *Moutons rebelles. Ardelaine, la fibre développement local*, 2003.
Préface de Jean-François Draperi**

En 1975, cinq amis, sans un sou en poche, décident de redonner vie à la dernière filature d'Ardèche tombée en ruines. Ils font aussi le pari de recréer la filière laine de leur région, pari qu'ils tiendront par la force de l'équipe et de la coopération qui demeurera le moteur essentiel de leur histoire, racontée ici.

Mais au-delà de leur témoignage, ce livre montre comment chacun, même dans les situations les plus improbables et surtout s'il ne le fait pas seul, peut reprendre du pouvoir sur sa vie.

171 pages - ISBN : 2-95201 80-0-6



**Michel Lulek, *Scions... travaillait autrement? Ambiance Bois, l'aventure d'un collectif autogéré*, 2003.
Préface de Serge Latouche**

À 20 ans, au lieu de changer le monde, ils décident de changer leur vie et de créer ensemble une entreprise pour y expérimenter d'autres formes d'organisation du travail. Ce sera une scierie, Ambiance Bois, qui s'installera en 1988 sur le plateau de Millevaches dans le Limousin. De fil en aiguille, ce ne sont pas seulement les modalités classiques de la production qui seront remises en cause, mais la place que cette dernière occupe dans nos vies. Ainsi, les associés d'Ambiance Bois découvriront que « travailler autrement », c'est consommer, agir, décider et finalement « vivre autrement ».

164 pages - ISBN : 2-95201 80-2-2



**Christophe Beau, *La Danse des ceps. Chronique de vignes en partage*, 2003.
Préface de Nicolas Duntze**

Philomène, Momo et bien d'autres sont les « héros » de cette chronique qui se lit comme on boit un bon vin ! C'est l'histoire au fil des saisons d'un vigneron qui a choisi une autre poésie du vin, une autre manière d'envisager son métier loin des tentations technologiques superflues, de soigner la vigne par des pratiques de bon sens et une agriculture biodynamique sans dogmatisme. C'est aussi le choix de vivre un vrai lien producteur-consommateurs autour de vendanges collectives, d'une consommation coopérative et d'une propriété collective (SCI).

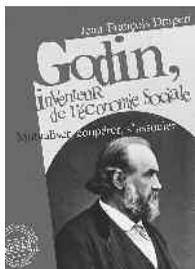
136 pages - ISBN : 2-95201 80-1-4



**Samuel Deléron, Michel Lulek, Guy Pineau, *Télé millevaches. La télévision qui se mêle de ceux qui la regardent*, 2006.
Poème préface de Raoul Sangla**

Ce livre raconte l'histoire de Télé Millevaches, une télévision locale qui, parmi les premières en France, et aujourd'hui l'une des plus anciennes encore en activité, témoigne de l'appropriation par des habitants de l'outil télévisuel pour communiquer, échanger, montrer ce qui se fait sur leur territoire et porter une parole que les télévisions ignorent en général. Télévision de proximité, de pays, associative, de quelque façon qu'on l'appelle, Télé Millevaches se raconte ici à plusieurs voix. Le récit de cette aventure, qui constitue la première partie de l'ouvrage, a été écrit par un des membres de l'équipe fondatrice et est complété par des entretiens avec des acteurs de cette histoire. La seconde partie resitue l'histoire de Télé Millevaches dans celle, plus large, des télévisions de proximité en France et des évolutions télévisuelles depuis vingt ans.

144 pages - ISBN : 2-9520180-3-0



Jean-François Draperi, *Godin inventeur de l'économie sociale*, 2008

Fondé par Jean-Baptiste André Godin (1817-1888), le familistère de Guise (1870-1968) apparaît aujourd'hui comme l'un des modèles les plus aboutis d'une alternative à l'entreprise capitaliste. L'objet de ce livre est de montrer qu'à travers cette formidable aventure, Godin prouve qu'il est possible de permettre à chacun de bien vivre, dans un habitat confortable et par un travail digne, où il est respecté, sans passer par la violence et sans appauvrir quiconque. En concevant cette coopérative d'habitat, de production et de consommation et cet ensemble de mutuelles et d'associations qu'est le familistère, Godin s'inscrit en rupture aussi bien avec le père de l'organisation scientifique du travail, F.W. Taylor, qu'avec la critique du capitalisme formulée par K. Marx. Ce livre démontre qu'on peut considérer Godin comme l'un des fondateurs de l'économie sociale et sans doute le plus moderne d'entre eux.

200 pages - ISBN : 2-9520180-4-9



**Michel Chaudy, *Faire des hommes libres – Boimondau et les Communautés de Travail à Valence – 1941 - 1982*, 2008.
Préface de Charles Piaget**

Faire des hommes libres retrace la vie des communautés de travail créées par Marcel Barbu, à Valence, à partir de 1941. En pleine guerre, voici un fabricant de boîtiers de montre qui invente une nouvelle forme d'entreprise. Il n'est pas seulement question de fabriquer des objets et de les vendre, mais aussi de faire vivre une communauté d'hommes et de femmes qui partageront ensemble bien plus que le travail. De nombreuses expériences communautaires verront ainsi le jour. Ce livre en décrit les grandes étapes, dresse les portraits de Marcel Barbu et Marcel Mermoz, principales figures de cette aventure, raconte les difficultés de ces expériences coopératives originales et ambitieuses.

176 pages - ISBN : 2-9520180-5-7